N° 254 — Tome LXXI 16 Janvier 1908

MERCVRE

DE

FRANCE

Dix-neuvième Année

Parait le 1er et le 16 de chaque mois



PAUL ARBELET, EDMOND BARTHÈLEMY, R. DE BURY, RICHARD CANTINELLI,
GASTON DANVILLE, HENRY-D. DAVRAY, EUGENIO DIAZ ROMERO,
LUCILE DUBOIS, GEORGES EEKHOUD, JULES DE GAULTIER, FÉLIX DE GERANDO,
JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH,
ANNETTE KOLB, PHILÉAS LEBESGUE, ÉMILE MAGNE, JEAN MARNOLD,
CHARLES MERKI, CHARLES MORICE, JEAN NOREL, PÉLADAN,
EDMOND PILON, RACHILDE, WILLIAM RITTER, JULES SAGERET, ANDRÉ SPIRE.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | Étranger : 1 fr. 50

DIRECTEUR
ALFRED VALLETTE

PARIS-VIe
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVIII

SOMMAIRE

Nº 254 — 16 JANVIER 1908

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai d'UN MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

FÉLIX ALCAN, Éditeur, 108, Boulevard St-Germain, Paris (VIe)

Viennent de paraître :

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

Introduction physiologique à l'étude de la philosophie, (**Conférences sur la physiologie du système nerveux de l'homme**, faites à la Faculté des lettres de Montpellier, par **J. GRASSET**), professeur de clinique médicale à l'Université de Montpellier, avec une préface de M. Benoist, recteur de l'Académie de Montpellier, 1 vol. in-8, avec 47 figures.......... 5 fr.

Philosophie de l'effort, **Essais philosophiques d'un naturaliste,** par **A. SABATIER**, doyen honoraire de la Faculté des sciences de Montpellier, correspondant de l'Institut, 2e *édition,* 1 vol. in-8.......... 7 fr. 50

L'évolution créatrice, par **H. BERGSON**, de l'Institut. 1 vol. in-8. *Troisième édition*.......... 7 fr. 50

L'idée de Bien, par **A. BAYET**, 1 vol. in-8.......... 3 fr. 75

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

Bismarck et son temps, **T. III. Triomphe, splendeur et déclin (1870-1898)**, par **P. MATTER**, substitut au tribunal de la Seine. 1 vol. in-8.......... 10 fr

Précédemment parus :

I. **La préparation (1815-1862).** 1 vol. in-8.......... 10 fr

II. **L'action (1863-1870).** 1 vol. in-8.......... 10 fr

La politique coloniale en France de 1789 à 1830, par **P. GAFFAREL**, professeur à la Faculté d'Aix-Marseille. 1 vol. in-8.... 7 fr

La Question d'Extrême-Orient, par **E. DRIAULT**, 1 vol. in-8.......... 7 fr

Le protestantisme au Japon [1859-1907], par **R. ALLIER**, agrégé de philosophie. 1 vol. in-18.......... 3 fr. 50

Sophismes socialistes et faits économiques par **Yves GUYOT**, ancien ministre. 1 vol. in-18.......... 3 fr. 50

La pensée moderne, **De Luther à Leibniz**, par **Joseph FABRE** 1 vol. in-8.......... 8 f

Les maladies de l'énergie, par le Dr **Albert DESCHAMPS** Préface de M. le professeur Raymond 1 vol. in-8.......... 8 f

La dynamique des phénomènes de la vie, par le Prof. **LŒB**. Traduit de l'allemand par MM. Daudin et Schaeffer. Préface de M. le Prof. A. Giard 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque scientifique internationale,* avec figures dans le texte cart. à l'angl.......... 9 f

UN IDÉALISME EXPERIMENTAL

—

LA PHILOSOPHIE DE LÉONARD DE VINCI

D'APRÈS SES MANUSCRITS[1]

—

Trois voies conduisent à la vérité : la foi, la raison et l'expérience. L'humanité crut avant de raisonner, et raisonna avant d'expérimenter. La civilisation suivit toujours cette triple étape ; toutefois le raisonnement ne triompha que partiellement de la révélation, et la science ne fut jamais que le troisième pouvoir spirituel. Chacune de ces voies correspond à une catégorie mentale, absolument irréductible ; et le croyant, le philosophe, le savant ne mentent pas en prétendant posséder la vérité ; elle résulterait de leur concordat. Jusqu'à ce qu'il s'établisse, le voile de la grande Isis, déchiré en trois morceaux, formera des bannières ennemies qui grouperont des fidèles, suivant la personnelle tendance.

Le récent *Syllabus* de Pie X est un geste de fresque que l'esthétique applaudit, mais qui défie, à la fois, la raison et l'expérience. Cette édiction, élaborée par des prélats systématiquement étrangers à l'évolution occidentale, promulguée sans

(1) Léonard de Vinci : *Textes choisis : pensées, théories et préceptes, Fables et Facéties* traduits pour la première fois dans leur ensemble, et mis en ordre méthodique, avec une introduction par Péladan. Portrait de Léonard de Vinci et XXXI facsimilés de dessins et de croquis. Vol. in-18, 3.50, Paris, 1907. Les numéros des citations se réfèrent à cet ouvrage.

démonstration par un pontife qui emprunte sa compétence à sa fonction, se trouve conforme au génie théocratique qui définissait récemment l'Eglise « un troupeau gouverné par des pasteurs-docteurs ».

Malheureusement pour l'unité doctrinale, la charité du pasteur comme la science du docteur décident de leur prestige. On n'obéit que par crainte ou par amour et comme le bras séculier n'intervient plus, l'amour seul courbera les fronts, non pas ceux qu'on humilie à tort. Le 22 juin 1633, un vieillard de soixante-et-dix ans abjurait et détestait à deux genoux l'hérésie du mouvement de la terre. Dès lors, le terme d'hérésie cessa sa signification œcuménique ; et on pencha à reviser les procès intentés par l'Eglise, depuis le gnosticisme jusqu'à l'humanisme.

Les anciennes religions eurent un ésotérisme ou une initiation; elles reconnaissaient une hiérarchie parmi les fidèles. Seul, le catholicisme décréta l'égalité des esprits devant la foi. Or, l'égalité, en toute matière, aboutit à la suprême injustice ; cette expression n'aurait jamais dû sortir du langage mathématique pour s'appliquer aux hommes. Les premières batailles que livra l'orthodoxie furent défensives ; comme il arrive aux belligérances d'idée ou de faits, l'esprit de conquête se développa. L'œuvre entière des troubadours et son couronnement, *la Divine Comédie*, opposèrent au pouvoir papal un mysticisme enflammé. C'étaient des fervents, ces Albigeois qu'on extermina, et des innocents sans doute ces templiers spoliés et brûlés. D'Orient, les croisés rapportèrent autre chose que des reliques, puisque, au quatorzième siècle, l'averroïsme régnait à Venise. Pétrarque nous dit qu'on s'y moquait de Moïse et de la Genèse. Un Cecco d'Ascoli monte sur le bûcher en 1328, mais un siècle après, Gemiste Pléthon, le restaurateur du polythéisme, siège parmi les pères du concile de Florence. Il échoua dans son dessein, à la Julien, comme échouera Savonarole : l'Occident, saturé de religion, aspirait à la philosophie, par juste instinct de son évolution.

Les manuels enseignent que la résurrection de l'antiquité étouffa le génie chrétien. Il était épuisé depuis le jour où son plus digne représentant fut repoussé. Saint François d'Assise, en proclamant la pauvreté volontaire comme le dogme du clergé et en bornant le prosélytisme au seul exemple, tenta la

seule révolution profitable. Le génie de l'Evangile, plus encore, le génie religieux s'incarna dans ce troubadour du Christ, dans ce céleste jongleur, qui embauma l'Ombrie des parfums ineffables de la Galilée. Si le pape Innocent III avait épousé la pauvreté, l'univers eût été chrétien. En approuvant la règle des frères mineurs, il la déclara au-dessus des forces humaines. Or, les forces humaines, qui sont la raison et l'expérience, chassées de la zone religieuse par le despotisme papal, refluèrent vers le passé intellectuel, et le génie aryen demanda la liberté à ses aïeux grecs. Ils la lui rendirent. Platon devint le véritable pape de Florence; Cosme l'Ancien fut le Constantin du néo-platonisme.

La Renaissance nous a légué de si belles images qu'elles ont fait négliger ses textes : nous l'avons contemplée, nous ne l'avons pas lue. Ses artistes incomparables éclipsèrent ses penseurs.

La vieille épithète de paganisme (si fausse puisqu'elle désigna d'abord les paysans, les hommes de la glèbe entêtés de superstitions et résistant à l'évangélisation) se colla sur la belle période médicéenne. Ceux qui abordèrent cette étude furent tellement scandalisés de rencontrer la terminologie hellénique appliquée au dogme catholique qu'ils conclurent hâtivement à l'incrédulité de ces archaïsants. Fausse apparence, le platonisme pénétra la religion comme un rayon solaire traverse un vase d'eau en l'irisant, sans changer son volume ni sa couleur. Cette pénétration s'opéra seulement chez des êtres d'élection, métaphysiciens, poètes, podestats ; et les papes, de Nicolas V à Léon X, par goût providentiel ou par génie politique, prirent la tête du mouvement. Au privilège du Tacite on lit « que les grands écrivains sont la règle de la vie, la consolation du malheur et que la protection des savants et l'acquisition des livres excellents sont parmi les plus nobles tâches », et Marsile Ficin dort au Dôme de Florence comme un père de l'Eglise. Ni lui, ni Pic de la Mirandole, ni le Magnifique ne se détournèrent du dogme, ils l'idéalisèrent ; même un Laurent Valla, qui attaque la fameuse donation de Constantin, ne sort pas du giron ecclésial.

Toutefois un nouveau personnage entre en scène et prend une place sans cesse agrandie, le savant, philosophe ou annaliste, logicien ou physicien ; il se dresse devant le théologue,

émule ou rival. Désormais, en face des hommes de la révélation il y aura les hommes de la raison et ceux de l'expérience. La théocratie perd l'empire spirituel,ce qui n'empêchera nullement les Siennois de vouer leur ville à la Madone en 1485 et les Florentins de proclamer Jésus-Christ, roi de Florence. Valla appellera les Evangélistes des historiens, et le pape Sixte IV arrachera aux inquisiteurs de Venise ce Caleotus Martial qui a soutenu que la bonne conduite suffit au salut, même sans la foi.

Le catholicisme, en patronant l'humanisme, accordait au génie occidental une charte de liberté devenue nécessaire, car ce génie ne pouvait évoluer dans l'ancien cadre de l'orthodoxie : ainsi un admirable pacte liait l'investigation à la doctrine révélée. Un moine allemand devait foncer comme un sanglier sur cette église nouvelle et jouer le brutal rôle d'un connétable de Bourbon dans le sac de la Rome intellectuelle et vraiment catholique par sa magnanimité à reconnaître les droits de la pensée. La prétendue Réforme, comme dit Bossuet, qui opéra de si grands changements dans l'ordre politique, ne tient aucune place dans l'ordre cérébral. Martin Luther appartient à l'histoire des faits, en tant que révolutionnaire; idéologuement il ne mérite pas même une date. Ses propositions se trouvent toutes dans des ouvrages antérieurs : il a rang parmi les hommes d'action; son œuvre rentre dans le domaine temporel, comme celle de Cromwell.

Il a joué le personnage du moine ivre de textes avec une telle arrogance que l'esprit occidental s'est détourné à jamais de l'interprétation facultative des textes; et pour satisfaire son impérieux besoin de certitude a pris la troisième voie qui mène à la vérité : l'expérience.

La méthode expérimentale règne aujourd'hui; elle domine l'enseignement et se dresse seule en rivale de la Révélation. Partant du phénomène, elle marche du connu à l'inconnu, avec une sûreté incontestable : en peu de siècles elle a atteint avec Crookes l'état radiant, avec Berthelot la théorie de l'unité de la matière, avec Curie la démonstration panthéistique de la force.

Quel fut l'initiateur de la méthode expérimentale?

Le chancelier Bacon ou Galilée?

Un siècle avant le premier, quelqu'un formula les conditions de la recherche scientifique; un siècle aussi avant le

second, quelqu'un écrivait sur son cahier de notes : « *il sole non si move* » — et « *l'impeto del sanguine, la revolutione del sanguine nel anteporta del cuore*, et aussi « le feu détruit sans cesse l'air qui le nourrit ». Cet homme, qui devançait Galilée, Harvey, Lavoisier, était ce qu'on nomme aujourd'hui « un artiste peintre ».

§

Leonardo da Vinci fut un précurseur : le premier il exprima cette mer de rapports et de complexités qui englobe la *Messe du Pape Marcel* et les chœurs de la *Neuvième Symphonie* et qu'on appelle le sentiment moderne. Depuis le suffrage de notre roi François Ier, il partage l'éponymat de la peinture avec deux pairs seulement, Michel-Ange et Raphaël. Cependant, aucun maître ne nous est parvenu avec moins d'ouvrages et en aussi piteux état. Son chef-d'œuvre, la cène de Milan, n'existe plus qu'à l'état de fantôme ; la *Joconde* a perdu ses sourcils, et le modelé du front sous le caustique des restaurateurs ; le *Saint-Jean* offre une fatale retouche à l'avant-bras ; et les résines de la Sainte-Anne ont coulé sous l'action d'une bouche de calorifère. Bref, il faudrait le deviner, comme on suppose Phidias, sur la foi des témoignages, sans des dessins, si prestigieux qu'ils dépassent tableaux et fresques des autres maîtres.

Ce Florentin mourut au château de Cloux, à Amboise, où notre François Ier honora sa vieillesse de trente-cinq mille livres de rente. Par son testament, le maître laissait tous et chacun de ses manuscrits à François Melzi, qui les emporta en Italie, à Vaprio. Les vicissitudes de ce legs furent nombreuses, bien des feuillets se perdirent : à cette heure plus de cinq mille pages ont trouvé un havre dans les grandes collections nationales ; et grâce à la photographie, véritable miséricorde d'Apollon pour le salut et la diffusion des ouvrages, ces cahiers inestimables ont été publiés en fac-similés.

M. Ravaisson commença en 1880 à déchiffrer les quatorze manuscrits de la Bibliothèque de l'Institut ; sous les auspices de l'académie *dei Lincei*, M. Piumati donna le *Codex Atlantico* ; M. Sabaknikoff a présidé à l'édition des cahiers de Windsor. Quoique la plupart des notes de Léonard aient trait à l'enseignement qu'il donna en son académie de Milan, où, à propos de peinture, il traitait de toutes les sciences, suivant sa définition

de l'artiste qu'il veut « homme universel », on se trouve en face de véritables grimoires qui semblent exhumés des décombres d'une tour de Babel : le compte des avances à un disciple chevauche sur un théorème de statique, ou une caricature outrancière balafre un problème d'optique; des facéties ou des fables se mêlent aux inventions et aux profondes pensées : c'est le pandémonium d'un cerveau vraiment omniapte.

Richter, sous le titre d'*œuvres littéraires*, a formé deux in-4° d'extraits classés méthodiquement; Edmond Solmia a donné un ouvrage similaire. Les premiers déchiffreurs ont eu grand labeur : Léonard écrivait de droite à gauche, à l'orientale, en qualité de gaucher et aussi, peut-être, d'inventeur qui craint les indiscrétions et de libre penseur qui redoute les dénonciations.

M. Gabriel Séailles a étudié le savant hardi qui chercha la machine à plonger comme la machine à voler, le démonstrateur des lois du pendule et de la gravitation. Je n'envisage que le philosophe des premières années du seizième siècle, qui écarta à la fois la révélation et la scolastique et, se plaçant en face de la nature, poussa l'observation jusqu'à la promulgation de la méthode expérimentale.

On ne connaît que depuis une vingtaine d'années quelle place Léonard occupe dans l'histoire des sciences. Malgré que Geoffroy Tory l'ait appelé un véritable Archimède et Lomazzo « Hermes- Prométhée » ; que Humboldt ait vu en lui le plus grand phycicien du quinzième.

Galilée, Pascal, Huyghens, Cuvier ont découvert les lois que le peintre de la *Joconde* avait formulées de 1480 à 1518 et qui sont restées ensevelies dans ses manuscrits.

D'autres, plus compétents, revendiqueront pour ce Maître la priorité de cent découvertes capitales et des plus ingénieuses machines : je me propose de lui tresser ici une troisième couronne, en coordonnant ses idées générales dispersées en ses nombreux cahiers, et de le montrer comme philosophe.

§

L'année où Jérôme Savonarole monta sur le bûcher par ordre d'Alexandre VI, Léonard achevait son chef-d'œuvre, *la Cène* de Milan. A cette date, la critique imite M Jourdain ou plutôt son maître et déclare que tout ce qui n'est pas chré-

tien est païen, et *vice versa*. Cette simplification puérile contredit aux documents.

Fra Ambrogio, camaldule, traduit en même temps Diogène Laërce et les pères grecs; Nicolas V étudie également la Bible et les anciens textes; Platine découvre dans le *genus* du Christ la quadruple *nobilitas* platonicienne; Galatin identifie le dogme chrétien avec les doctrines kabbalistiques; telle Assomption de Botticelli, où des angelots forment à la vierge une couronne vivante s'inspire de Palmieri, qui prétend que les âmes humaines sont celles qui ne prirent point partie à la rébellion de Lucifer et restèrent neutres. Les grands humanistes avaient pour but de réconcilier Platon et Aristote, l'Antiquité et le Mosaïsme avec l'orthodoxie. Pomponius Latus, censuré par Paul II, proteste qu'il n'avait jamais passé un an sans se confesser et communier, mais il s'agenouillait chaque jour devant un autel dédié à Romulus. Le cardinal Bessarion écrit, à la mort de Gemiste Pléthon : « Notre père et maître, après s'être dépouillé de son enveloppe, peut danser en compagnie des esprits célestes la mystique danse de Bacchus. » Et en ce temps, on appelle les saintes espèces ambroisie et nectar; la messe, *sacra Deorum*; les images, *simulacra Deorum*; un évêque est un archiflamine; un cardinal, un augure; et les solennités des lectisternies. Ces mots momentanés exaspèrent le policier de l'orthodoxie; à bien regarder, ce ne sont que des mots et des mots à la mode, fatalement condamnés à un abandon prochain. Qui parle de la déesse de Lorette ne blasphème pas, il paganise: cela n'a aucun rapport et seuls des professeurs allemands s'y trompent, intentionnellement.

Une autre billevesée, et d'origine française, s'étale dans la découverte du libre penseur, au sens athéiste; on veut trouver des Auguste Comte, vers 1500, à Florence, on s'efforce de silhouetter des positivistes en cette période où l'hérésie se perd sous l'ombre kabbalistique, ou s'envole, à perte de vue, au souffle platonicien! De Joachim de Flore à frère Jérôme, de de Jacopone da Todi, l'auteur du *Stabat Mater*, à Pie IV, les hérétiques sont des mystiques, humanisants ou ésotérisants.

§

Seul des grands esprits de son temps, Léonard n'appartient pas à l'humanisme : il ne savait pas le grec et connaissait mal

le latin, comme il appert des pages de lexique et de conjugaison, véritables devoirs d'écolier, qu'on trouve dans ses cahiers : il souffrit de cette infériorité auprès d'un aussi bon latiniste que Ludovic le More.

Souvenons-nous qu'un Pétrarque n'attendait l'immortalité que de ses œuvres latines. Aussi, trouverons-nous un accent d'humeur irritée dans les passages où le savant se plaint de l'injustice des lettrés à son endroit : « Parce que je ne suis pas lettré, certains présomptueux prétendent avoir lieu de me blâmer : ils allèguent que je ne suis pas humaniste. Stupide engeance ! Ils ne savent pas ceux-là que je pourrais leur répondre comme Marcus aux patriciens romains : « Ceux qui se prévalent des efforts d'autrui ne veulent pas me laisser l'honneur des miens (131). » Le portrait qu'il trace des érudits de la cour de Milan révèle la main d'un adversaire. « Ils vont gonflés et pompeux, vêtus et parés non de leurs travaux, mais de ceux d'autrui. Et ils me contestent les miens ; ils me méprisent, moi, inventeur si supérieur à tous ces trompetteurs, déclamateurs et récitateurs des œuvres d'autrui. Si, comme eux, je ne puis alléguer les auteurs, j'alléguerai l'expérience, maîtresse de leurs maîtres (132). »

Pour la première fois, ce mot est écrit antithétiquement à 'Ecriture sainte ou profane. Luther s'écriera ridiculement « je suis le cinquième évangéliste », tirant sa justification de cette même Bible qui sert à le condamner ; Léonard a découvert un nouveau moyen de certitude : « Qui discute en alléguant l'autorité ne fait pas preuve de génie, mais plutôt de mémoire (188). » « Mes preuves sont nées de la simple expérience, mère de toute évidence et vraiment l'unique et vraie maîtresse (187). » Pour lui sont vaines et pleines d'erreur les sciences « qui n'aboutissent pas à une notion expérimentale, c'est-à-dire dont l'origine, le milieu ou la fin ne passe par aucun des cinq sens ».

Il y a dans cette phrase plus de bois vert que sur les bûchers de l'inquisition. On ne sait qu'admirer le plus, de l'indépendance d'un tel esprit ou du silence qu'il a su garder.

« Si nous doutons de ce qui passe par nos sens, à plus forte raison douterons-nous de ce qui demeure rebelle à ces sens, comme l'essence de Dieu et de l'âme et autres questions similaires, sur lesquelles toujours on dispute et conteste. Car,

partout où la raison manque, la dissertation y supplée : ce qui n'arrive pas dans les choses certaines.

« Là où on ergote, il n'y a pas de vraie science : car la vérité n'a qu'un seul terme, et, ce terme une fois trouvé, le litige se trouve aboli. S'il renaît, c'est qu'il s'agit d'une science bavarde et confuse (144). »

A la fin du quinzième siècle, de telles propositions étonnent, elles devancent de tant d'années l'évolution occidentale et enfin elles en marquent le terme. Elles constituent la grande charte de l'émancipation. L'homme, ainsi placé en face de l'univers, va faire la preuve de son génie. Sa philosophie désormais s'appelle la science ; il sort de la bibliothèque où il se nourrissait de textes, et il interroge la nature. Sa religion s'exprimera par l'étude passionnée de l'œuvre divine.

Soit dans le portrait des Uffizi, soit dans la sanguine de Windsor, le maître, qui fut doux entre tous, montre un regard aigu et préhensif, un regard d'aigle qui correspond à l'incroyable audace de sa spécialisation et donne le vertige à contempler ainsi isolé du dogme et de toute doctrine, face à face avec le Cosmos, comme Moïse au Sinaï. Le nouveau théurge n'est plus un intermédiaire entre l'homme et Dieu, mais un interprète entre la nature et l'homme ; moderne sacerdoce d'une croyance encore inexprimée. Il existe une vérité et tout l'honneur de l'homme consiste à la rechercher. « Elle est fille du temps (18) ». Léonard se rend bien compte qu'il a fallu la succession des siècles pour que l'expérience devînt la lumière. Pour lui, le mensonge est si vil « que, même s'il énonce quelque grande chose de Dieu, il ôte toute sa grâce au divin, tandis que la vérité est de telle excellence qu'elle ennoblit les plus petites choses, dès l'instant où elle les loue » (19).

« Qu'est-ce que la vérité ? » a dit Pilate, qui figure bien l'homme civilisé, le haut dignitaire sceptique et désabusé qui ne croit plus aux affirmations de la foi et qui ignore celles de la science. Léonard répond : « La Vérité c'est la vie. » Il pourrait s'autoriser d'un texte sacré qui le justifierait. Saint Jean, dans sa page maîtresse, a dit : « La vie est la lumière des hommes. » Mais il a eu la tête rompue par les arguties et les commentaires, il hait la scolastique pour sa stérilité. On dirait qu'il pressent Luther. « La pire erreur des hommes est dans leurs opinions. — Rien au monde n'est plus trompeur que

notre jugement (50). » Il a vu un pape brûler un saint, il a dessiné le cadavre de l'archevêque de Pise se balançant aux murs de la Seigneurie après l'attentat des Pazzi, il a confabulé comme ingénieur militaire avec César Borgia et de quel mépris il eût souffleté le traité de la *liberté chrétienne* et de quel rire il eût accueilli le *self-arbitre*. Il a vu peut-être Fra Bartolomeo apportant à l'auto-dafé ses chefs-d'œuvre; il a deviné le théologien allemand qui brûlera la somme de saint Thomas; indigné ou écœuré, trouvant misérables et vaines les disputes des scripturaires, il a pris le ciel à témoin, le ciel astronomique et la terre géologique, et l'homme anatomique, et d'un seul coup chassant théologastres et rhéteurs, il déclare que, « toutes nos connaissances nous viennent du sentiment » (152), et que « la nécessité est maîtresse, inventrice et tutrice de la nature, son frein et sa règle éternelle » (228).

Ainsi l'homme n'a qu'à s'observer, pour saisir la loi qui le régit, lui et le monde : cette loi que manifeste le phénomène, voilà la vérité. Elle n'est point cachée, mais infuse dans les manifestations élémentaires. L'observation devient à la fois le dogme et le rite de cette école.

§

Michelet n'aurait pas appelé Léonard le frère italien de Faust, s'il avait connu les manuscrits ou même, si, conscient des antinomies ethniques, il s'était rendu compte qu'aucun Allemand ne peut avoir de frère latin.

Pour le Florentin, le docteur magicien n'eût été qu'un fou, quand il trace le signe du macrocosme et s'écrie : « Esprits, qui voltigez autour de moi, répondez, si vous m'entendez. »

L'originalité profonde du Vinci se manifeste dans son dédain du merveilleux : il admire la Norme et non l'accident. Sans doute il riait de la définition théologique du miracle, cette fameuse dérogation aux lois de la nature qui ne prouve que notre ignorance de ces lois et notre sentiment de sauvages devant tout imprévu.

« Que les figures, que les couleurs, que toutes les espèces des parties de l'univers soient réduites à un point : quelle merveille que ce point ! (l'œil).

« O admirable et surprenante nécessité, tu contrains, par ta

loi, tous les effets à participer à leur cause, par la voie la plus brève : ce sont là les vrais miracles (334). »

En effet, la permanence et la périodicité du phénomène devraient frapper notre esprit autrement que l'excentricité d'une circonstance: et pour un penseur la circulation du sang l'emporte singulièrement comme intérêt sur le miracle de saint Janvier. L'univers est un tel miracle par lui-même qu'il réduit à rien tout ce que la badauderie admire et proclame. Le peintre du Cenacolo ne s'embarrasse pas de l'opinion de Moïse ou du Pape, mais il dirait au buveur de Vittemberg :

« L'homme a grand raisonnement, mais en majeure partie vain et faux; les animaux en ont un moindre, mais utile et véridique, et mieux vaut une petite certitude qu'une grande duperie (32). »

Les protestants, qui se cherchent partout des ancêtres, auraient tort de tenter quelque entreprise sur le docteur du *Codex atlantico*, qui ressuscite, après cinq siècles, comme le premier et le plus puissant adversaire du rationalisme. Il importe de séparer l'homme qui étudie la Création de celui qui mâche des textes. A peu de choses près, deux moines qui se battent à coups de bible se valent. Voyez Luther avec Cajetan, ou avec Eck et Carlstadt, quelle misère! En ces colloques la vilenie de l'individualisme s'étale! Combat de coqs intellectuels aussi indifférents à la vérité que le classique emplumé à la perle. L'interprétation individuelle! Le Vinci préfère l'instinct des bêtes. Il suffit d'assister à une audience de l'actuelle justice pour recevoir l'épouvantable révélation du génie humain : il trouve en lui-même autant de logique et d'éloquence pour le mal que pour le bien et notre société élève cet art infernal au-dessus des autres, l'honore et en fait l'échelon des hautes fonctions. La science ne peut mentir et Léonard a vu juste, en cherchant la vérité dans le champ expérimental.

Un système philosophique embrasse forcément une théodicée et une éthique. Un érudit d'origine asiatique a voulu faire de Léonard un athée. Or, en tête de chacun de ses traités, notre philosophe fait sa prière, comme un homme du moyen âge. Avant de parler de l'optique : « Plaise au Seigneur, lumière de toute chose, que je traite dignement de la lumière (8) ». Avant de commencer l'anatomie : « Plaise à

Notre Auteur que j'aie bien démontré la nature de l'homme et ses facultés (7). » Il croit en Dieu et il donne les raisons de sa croyance. « Admirable justice que la tienne, Cause première! Tu n'as permis à aucune force de manquer à l'ordre et à la qualité de ses effets nécessaires (6). » Les manuscrits abondent en véritables oraisons. « Je te bénis, Seigneur, d'abord pour l'amour, que, selon ma raison, je dois te porter, ensuite parce que tu sais abréger ou prolonger la vie aux hommes (4), enfin parce que tu leur vends tous les biens, au prix de l'effort (5). »

Pour lui, le Sinaï n'est pas situé dans une péninsule, la loi de Dieu ne tient pas sur les tablettes d'un hiérophante juif, elle est vivante et nous la sentons incessamment en nous et autour de nous. Dieu est toute la lumière, l'auteur de l'homme, il est le principe d'où découlent les lois ou causes secondes; on doit l'aimer, et accepter la mort et la nécessité du travail, car l'œuvre des six jours est bonne et rend témoignage de son auteur.

Léonard apparaît comme un réformateur véritable et bienfaisant, il nous délivre de la Bible, cette thèse aux mille conclusions, cette arme aux innombrables tranchants, dont l'interprétation mène au bûcher et l'allume, ce code qui justifie tour à tour le juste et le pervers et d'où on tire un arsenal d'arguments pour les œuvres noires ou lumineuses. Il remplace le livre aux éternels litiges par le Cosmos. Il a raison, l'univers est bien l'œuvre authentique de Dieu et le phénomène défie la malice humaine de le travestir et de le fausser. La lecture de Fabre d'Olivet ne contient plus un mot de la Vulgate; le pasteur ne s'y retrouverait pas, le rabbin non plus, et c'est encore le plus probable. Le physicien ne se dresse pas en contempteur des Ecritures. « Je laisse, sans y toucher, les lettres couronnées (sacrées), parce qu'elles sont la suprême vérité. » Pensait-il que l'ère théologique finissait ou bien, en esprit consciencieux, se jugeait-il inapte à y toucher?

Il se moque de ceux qui veulent embrasser l'intelligence de Dieu en qui l'univers est inclus et la peser et la diviser à l'infini comme pour l'anatomiser (9). Mais les œuvres de nature lui paraissent plus dignes que les paroles. « Entre l'œuvre humaine et l'œuvre naturelle, il y a la même proportion que de l'homme à Dieu (235). » Cet esprit si audacieux se rencontre

avec le catéchisme qui à cette question : « Quel est le devoir du chrétien? », répond : « Connaître Dieu, l'aimer, le servir et par ces moyens acquérir la vie éternelle. » Il nous donne à ce propos une belle sentence. « L'amour d'un objet, quel qu'il soit, est fils de sa connaissance et d'autant plus fervent que la connaissance est plus certaine : or la certitude naît de la connaissance intégrale de toutes les parties qui, réunies ensemble, forment le tout de la chose qui doit être aimée. Si tu ne connais pas Dieu, tu ne saurais l'aimer ; si tu l'aimes pour le bien que tu attends de lui et non pour sa souveraine vertu, tu ressembles au chien qui remue la queue et fait fête par ses bonds à celui qui va lui donner un os (11). » Il arriva à ce noble artiste de travailler le dimanche et de s'attirer le blâme du curé et des dévots. Une telle censure l'irrite ; il élève l'étude de la nature au-dessus des rites coutumiers, « car c'est le moyen de connaître l'opérateur de tant de merveilles et la vraie façon d'aimer un tel inventeur » (15).

Pétrarque, Æneas Sylvius découvrirent la beauté de la nature; leurs paysages sont des chefs-d'œuvre de sentiment moderne; Léonard fait plus, il instaure, comme oraison mentale et prière jaculatoire, la contemplation. Les cieux lui racontent la gloire du Très-Haut, et la tête de mort placée à côté d'un S. Jérôme ne signifie plus seulement un rappel des fins dernières; l'anatomie se retrouve mystique, il constate que la nature développe d'abord le crâne, qui est le foyer de l'intelligence, et cette intelligence reflétera la loi divine comme l'œil reverbère sa réalité contingente.

La vue s'empare du phénomène et la pensée s'élève jusqu'à sa cause : tout tient entre ces deux termes. On ne trouve pas de négations positives dans les pensées de ce grand observateur, et son attache aux mathématiques ne gêne point sa sensibilité. Il étudie comme on prie; il se flatte d'être plus près de Dieu que le prêtre, lui! qui entend mieux l'œuvre divine. « L'amant se meut par la chose aimée comme le sens avec le sensible; entre eux ils s'unissent et ne font qu'un. L'œuvre est la première chose qui naît de l'union. Si la chose aimée est vile, l'amant s'avilit; si, au contraire, elle est digne, il en résulte de l'excitation, joie et sérénité (85). »

Les hommes de sciences nous ont déshabitués d'entendre ces expressions tendres et animiques; ils ont étudié l'œuvre

sans aimer l'auteur et Dieu manque aux meilleurs ouvrages de l'ordre expérimental.

« O contemp ateur, je ne te loue pas de connaître les choses, qu'ordinairement et par elle-même la nature conduit, selon ses ordres naturels ; mais réjouis-toi de découvrir la fin de ces choses qui sont désignées dans ton esprit » (20). Est-ce un défi? Ce grand esprit reconnaît l'impénétrabilité du mystère qui baigne notre esprit comme l'air entoure notre corps et comme aussi nécessaire à la vie de nos facultés que l'atmosphère à celle de nos organes. Trop longtemps, à son gré, on a cherché le mystère dans les mots et au travers de la fablation littéraire ; il veut le trouver dans les choses et le sentir directement, sans un commentaire qui n'est jamais qu'une vision, c'est-à-dire une coloration individuelle. Il borne sa spéculation, mais il diminue singulièrement les occasions d'erreur.

Chacune des voies mentales a son domaine, aux frontières nettement délimitées. Si la paix spirituelle a été si souvent troublée, on doit en accuser les théologiens envahissant le domaine scientifique et opposant leurs textes à l'expérience; les rationalistes franchissant audacieusement la barrière de la Révélation et les savants allant à la fois contre la logique et contre la foi.

La Paix mentale régnerait si le clerc se récusait dans les questions naturelles, si le raisonneur ne touchait pas au surnaturel et si l'expérimentateur ne tirait pas de conclusions outrecuidantes et absurdes de ses travaux.

Les héros préférés de l'imagination ont toujours revêtu des traits excessifs et outranciers et nous sommes séduits par les systèmes intransigeants et révolutionnaires.

C'est un effet de notre passionnalité que cette recherche de l'intensité en philosophie : nous savons cependant que l'erreur habite aux extrémités et que le point de vérité se trouve toujours au centre des rapports. « La nature est pleine d'infinies raisons qui ne furent jamais du domaine expérimental (154). » Voilà une sentence bien différente des rodomontades pédantes qui résonnent dans nos actuels banquets où un professeur de Museum se lève et dit : « Messieurs, il n'y a pas de mystère! » A cette question : Qu'est-ce qu'un élément? le *Codex atlantico* répond : « Il n'est pas au pouvoir de l'homme de définir la

quiddité d'un élément : mais une grande partie de leurs effets nous est connue » (200). Aussi ne comprend-il pas qu'on veuille analyser l'âme et la vie : et cela lui ôte confiance dans les anciens en voyant que, pendant tant de siècles, les mêmes choses aient pu être niées ou crues, sans preuves (40).

Evidemment aucun ouvrage n'égale en tristesse l'histoire impartiale de la philosophie : elle donne raison à cet Allemand sincère qui préférait la recherche de la vérité à sa possession. Les opinions ne sont que des passions exprimées abstraitement et une vraie critique doit défalquer l'homme du système; lorsque le philosophe ne met pas en théories ses rancunes et ses manies, il se rend meilleur témoignage à lui-même qu'à la vérité, se comporte en littérateur et cherche l'originalité plutôt que la certitude. Il fallait un esprit peu littéraire et orienté autrement que l'humaniste, pour oser secouer l'hégémonie du livre et surtout du livre sacré.

« La connaissance du temps passé et de l'état de la terre sont l'ornement et l'aliment de l'esprit humain (65). » Mais la méthode métaphysique se trouve malmenée ; « syllogisme, parler douteux, sophisme, parler confus, le faux pour le vrai, théorie science sans pratique. » S'il y a une prédestination parmi les hommes, elle se manifeste par le désir de savoir : et le savoir est de telle vertu « que l'acquisition d'une connaissance quelle qu'elle soit est toujours utile à l'intelligence, qui conservera le bon en rejetant le mauvais » (66). Léonard ne mentionne l'Ancien Testament que deux fois pour sourire du temps et des mesures spécifiés à propos du déluge. Il mentionne celui qui y assistait et celui qui mesura. Nous sommes en face du plus caractérisé des libres penseurs. Cette désignation, singulièrement avilie, désigne aujourd'hui une espèce de fanatiques insupportables et vains, et quelque chose de plus bas, puisque cette revendication, qui ne devient légitime que par l'œuvre et l'étude, sert à une foule et à la politique.

La liberté en pensée ou en acte suppose une mentalité saine et une volonté d'ordre et de modération; comme un conventionnel l'a dit : « la liberté ne convient qu'aux meilleurs et les rend parfaits. » Elle se change en anarchie chez ceux qui ne la méritent pas, c'est-à-dire qui ignorent qu'elle se compose de devoirs et que, loin d'émanciper, elle engage et soumet.

Un homme libre prend son point d'appui en lui-même et

s'offre en point d'appui aux autres. Léonard n'obéit pas à la discipline ecclésiastique, mais il s'astreint au commandement plus rigoureux de la sagesse.

« Les moyens ne manquent pas pour diviser et mesurer nos misérables jours qui s'exhalent et passent inutilement et sans laisser aucune mémoire dans l'esprit des mortels. Donc, que notre misérable carrière ne passe pas sans utilité (67). »

Ainsi la marque de la haute humanité, aristie, élite, paraîtra dans son rôle altruiste. Nul ne vaudra par lui-même, et l'individu prouvera sa dignité, comme le soleil, par son éclat et sa chaleur. Une pareille énonciation semble pure, et cependant elle sera commune à Torquemada et à Marat : elle présidera au massacre des Albigeois comme à ceux de l'Abbaye. L'autodafé et l'échafaud dressent ici leur effroyable silhouette : et la croix disparaît dans la forêt des lances. Toujours ce terrible bras séculier, que la foi appelle à son secours, inquiétera les bons esprits, et en lisant les manuscrits de Léonard on ne peut oublier qu'ils suffisaient à le faire brûler vif : cette pensée horrifiante pèse sur le jugement et risquerait de le fausser.

L'inquisition de Genève, plus courte qu'ailleurs, fut auss plus terrible. Calvin brûle Servet et l'humaniste Castalion avec un entrain espagnol et nos ancêtres ont envoyé Marie-Antoinette à la guillotine. Tout homme qui parle au nom de Dieu menace les autres et la violence des saints nous pousse à écouter les sages, ceux qui ne prétendent point à l'intégrale vérité et qui modestement nous offrent quelques sûrs principes.

Personne n'a considéré si fixement la certitude comme terme de l'effort intellectuel : phénomène admirable d'abnégation, c'est le *non nobis, Domine ;* car les choses certaines sont à la fois communes et connues, de telle sorte qu'on ne trouve aucune gloire à les proclamer.

« Alléguer les choses par exemples et non par proposition, ce qui serait vraiment trop simple (150). » Léonard n'admet pas comme véritables « les sciences qui commencent et finissent dans l'esprit, car l'expérience n'y intervient pas et sans elle il n'existe aucune certitude (187). » Un pareil enseignement dépasse, en conséquence, les hérésies, puisqu'il constitue une méthode, en dehors de la croyance. D'un seul coup, le Vinci abolit à la fois la scolastique et le rationalisme, il refoule la gent cléricale d'une main et contient de l'autre les arguties

logiciennes. Il n'y a pas d'autre texte sacré que la création. C'est en lui et autour de lui que l'homme cherchera et trouvera Dieu : et le nouvel interprète entre le mystère et nous s'appelle le savant. Que devient le prêtre et le moine « qui par inspiration divine savent tous les secrets » ? Ils passent au second plan et ne gouvernent plus que ceux que nous appelons aujourd'hui les primaires. Le docteur a disparu, il ne reste que le pasteur : et aucun clergé n'acceptera d'être réduit au rôle pastoral, quoique Jésus-Christ n'en ait point accompli d'autre.

Nous ne concevons la religion qu'en œuvre d'amour. La lumière luit partout, c'est-à-dire que l'intelligence se manifeste en dehors de la caste sacerdotale. Wagner a écrit la musique de l'Evangile et l'abbé Pérosi les plus profanes opéras ; Renan a plus d'onction que l'archevêque de Paris et voilà pourquoi le *Syllabus* de Pie X ne vaut pas cette simple petite phrase : « Un principe étant donné, il est nécessaire que sa conséquence en découle vraiment. » Et encore :

« Avant de faire état d'une règle générale, on répétera deux et trois fois l'expérience, en observant chaque fois si les mêmes effets se produisent dans le même ordre (236).

« Quoique la nature procède d'abord par la cause et finesse par le phénomène, il nous faut suivre la voie contraire et découvrir la cause cachée dans l'expérience (206). »

A un esprit strictement littéraire, habitué aux grands effets des écrivains, ces principes paraissent d'une banalité et d'une insignifiance dérisoires ; l'imagination ne trouve là aucun tremplin pour son essor. La science, plus austère que la mystique, se substante de propositions où la sensibilité n'a point de part : « Toute action naturelle a lieu par la voie la plus brève » (220). — « Dans la chose morte reste de la vie désagrégée, qui, absorbée par les estomacs des vivants, redevient de la vie sensitive, et intellective. »

L'expérience comme orthodoxie ! Voilà une assertion qui devançait tellement la marche de l'esprit occidental que l'inquisiteur de l'an 1500 ne l'aurait pas dénoncée, faute de concevoir une audace si grande, et peut-être impunément Léonard aurait imprimé cette redoutable phrase : « Les règles de l'expérience qui sont les modes à discerner le vrai du faux persuadent aux hommes de ne se promettre que des choses possibles et avec modération, au lieu qu'aveuglés par l'ignorance,

ils cherchent sans nul effet et tombent dans la mélancolie et le découragement (209). »

§

L'éthique de Léonard induit à un parallèle entre la sainteté et la sagesse. La première se définit aisément; on en a marqué les traits et l'ascèse : la seconde apparaît toute individuelle. Combien de beaux actes qui ne sont pas sages chez les bienheureux et combien de sages qui disconviennent aux conditions du nimbe?

Une critique impudente et goujate opposera son bon sens à sainte Elisabeth de Hongrie buvant l'eau qui a lavé les plaies ou à sainte Rose de Lima sur un lit de tessons. Ces êtres fiancés aux mystères échappent à notre jugement; l'homme est maître de faire de lui ce qui lui plaît, surtout lorsqu'il ambitionne des biens irréels et qu'il les crée littéralement par la force de son désir.

Ce que Burckhardt appelle les épidémies de pénitence, les flagellantes de Pérouse et ces foules pour lesquelles fut institué le *Jubilé*, obéissaient à un instinct profond de la santé morale malgré le désordre des manifestations. Le saint devient dangereux dès qu'il prolonge son exemple par l'emploi du bras séculier. Ceux que le zèle du Seigneur dévore deviennent dévorants. Christophe Colomb a cru apporter la Vérité aux Indiens et les héros de la propagation de la foi ne se doutaient pas qu'un jour cette Asie, qu'ils troublaient si intempestivement, serait, en peu d'années, une menace grandissante pour les nations chrétiennes.

La Bible sert de contenance et de prétexte aux conquérants les plus injustes, et lorsque Léonard dit que la sagesse est fille de l'expérience (54), il nous invite à prévoir quelle parabole, faste ou néfaste, décrira l'élan généreux à son point de départ.

« La sagesse de l'âme est le souverain bien pour l'homme conscient : rien ne peut lui être comparé (64). »

En quoi consiste-t-elle? D'abord, dans le mépris des richesses, ensuite dans la fuite de l'ambition. « A ceux qui ne se contentent pas du bénéfice de la vie ni de la beauté du monde, il est imposé pour châtiment qu'ils ne comprennent pas la vie et restent insensibles à l'utilité et à la beauté de l'univers (53).

Le thème majeur de la pensée Léonardesque revient, toujours plus affirmatif: « Qui n'estime pas la vie ne la mérite pas. » Il a vu avec une lucidité singulière que le grand élément de la souffrance humaine prend naissance entre le désir et l'espoir et nous fait sans cesse sacrifier le présent au futur, et que ce mouvement de la volonté enfièvre nos heures et les corrompt. Une telle aberration, et si générale, ne s'explique que par une loi providentielle. Elle est ici énoncée d'admirable façon. « Or, voici, l'espérance et le désir de se rapatrier et de retourner à son premier état agissent comme la lumière sur le papillon; et l'homme d'un continuel désir aspire toujours au nouveau printemps et toujours à un nouvel état et à de prochains mois et à de nouvelles années. Quand les choses désirées arrivent, il est trop tard, et l'homme ne s'aperçoit pas qu'il a aspiré ainsi à sa ruine.

« Mais ce désir est la quintessence des esprits élémentaires qui se trouvent enfermés par l'âme dans le corps humain; l'homme aspire sans cesse à retourner vers son mandataire.

« Et vous savez que ce désir et cette quintessence sont les complices de la nature comme l'homme est le modèle du monde! Sa souveraine démence le fait pâtir sans cesse dans l'espoir de ne plus pâtir, et la vie lui échappe au moment où il espère jouir des biens qu'il a acquis au prix de grands efforts (41). » Il n'y a pas de meilleur commentaire du souhait des anges aux hommes: la paix descend à l'appel de la bonne volonté. Quand donc la volonté est-elle bonne? Quand elle ne veut ni biens, ni honneurs consentis des hommes, quand elle renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. Au tournant de l'idée indépendante, on rencontre les mots du baptême? C'est que les rayons autour du point divin, si écartés dans leur sens expansif, se fondent à leur centre.

L'épicurien selon la routine ne trouvera pas ici une justification. « O dormeur, qu'est-ce que le sommeil? Il ressemble à la mort. Pourquoi donc n'accomplis-tu pas une œuvre qui te donne, après le trépas, un air de vie parfaite, toi qui, vivant, deviens, par le sommeil, semblable aux tristes défunts? (56). » La vraie gloire est celle de la vertu. « Combien d'empereurs et de princes ont passé dont il ne reste aucun souvenir; ils n'ont cherché qu'à agrandir leurs états et à accumuler des richesses! Combien, au contraire, vécurent pauvres de deniers

pour acquérir des vertus, et leur désir s'est accompli. Ne vois-tu pas que le trésor n'honore pas son accumulateur comme fait la science qui toujours témoigne en faveur de son créateur, car elle est fille de celui qui la généra et non filiâtre comme le pécune (66). » Pour le maître, science est synonyme de conscience. L'honneur de l'homme consiste à se connaître soi et le monde. « O profonde erreur de ceux qui blâment les hommes d'apprendre directement de la nature, laissant là les auteurs, disciples de cette même nature (199) ! »

Notre penseur veut affranchir son disciple du pédant comme du théologue : pour lui, il n'y a qu'un texte, l'homme et son ambiance phénoménale ; ce qu'on a écrit, sacré ou profane, n'a qu'un rang d'annotation en présence du fait humain et de la réalité cosmique. Cette méthode porte avec elle des conséquences déplorables : de nos jours, les plus attentifs à l'étude de la création sont les plus fermés à la notion et à l'adoration du Créateur : et le système du Florentin aboutit souvent à l'athéisme. Aurait-il eu l'illusion que sa version de la vérité fut universellement vraie ? Ne lui attribuons pas cet aveuglement. Les mentalités plus diverses encore que les langues ne se tranposent pas, comme elles, au moyen de lexiques. Jéhovah dieu des juifs ne correspond pas au Verbe de saint Jean ; le Jésus de saint François et celui de saint Dominique diffèrent autant que l'Aréopagite et M. Olier. L'arbre symbolique de la Genèse est mi-parti, comme une chausse moyen âge, en chacune de ses branches : il n'y a pas de lumière sans ombres pour notre œil, ni de bien sans mal pour notre entendement. Le mal peut s'entendre de la réaction de notre personnalité sur tout concept : partant de la révélation, nous dédaignons l'expérience et Galilée doit se soumettre à un texte juif mal entendu où les miracles se forment des fautes de tradition. Sur le plan positiviste, Laplace ne rencontre pas l'hypothèse divine dans ses calculs. Perversité ? Non, imperfection. Nous ne percevons qu'un petit nombre de rapports simultanés et de cette perception incomplète naît l'intransigeance. « Quelle est l'indéfinissable chose qui cesserait d'être si on pouvait la formuler ? l'infini, qui serait fini sitôt que défini. Car définir, c'est limiter : et des limites appartiennent simultanément à plusieurs points, au moins d'extrémités : ce qui contredit à la notion de l'illimité (13). » Le néant forme

l'autre pôle du jugement, « il a ses parties égales à son tout et on ne peut ni le multiplier, ni le soustraire. Le néant est le contraire de l'Etre : ce n'est pas un point naturel, car il offrirait une quantité continue et resterait durable à l'infini (207). »

Léonard nous raconte une impression qui caractérise l'avidité de sa recherche. Il arriva un jour à l'entrée d'une caverne, « attiré par son ardent désir de connaître la grande complication de formes étranges qu'élabora l'artificieuse nature Pliant ses reins en arc et plaçant la main en abat-jour sur ses yeux, il se courba en divers sens, sans rien discerner à cause de l'obscurité. Alors deux impressions s'éveillèrent en lui : peur et désir ; peur de la menaçante et ténébreuse caverne et désir de voir ce qu'elle renfermait d'extraordinaire (152). Le naturaliste ne parle pas seul ici. Nous voyons des savants nier ce qui résiste à leur déterminisme avec la même tournure d'expression que les théologiens, aveugles et sourds hors de leur bible, prenaient autrefois pour confondre les hétérodoxies.

Le désir de découvrir ce que contient la caverne est celui du savant passionné dans sa recherche qui met à la fois son heur et son honneur aux découvertes ; et la peur de l'inconnu et de l'ombre est ce grand sentiment de l'homme ou encore ingénu ou tout à fait subtil, en face du mystère.

Pour comprendre l'amour du réel, il faut oublier cette immense et splendide littérature qui, par tant de génies et pendant de si longs siècles, a méprisé la terre pour mieux orienter l'homme vers le ciel, et n'a vu dans la nature qu'un foyer de concupiscence et des prestiges de l'Adversaire.

Les solitaires de l'Oxyrinque fuyaient les beaux spectacles et fermaient les yeux, pour obtenir les extases de leur foi. Il serait aussi impie de les juger que stupide de les imiter. Les voyants furent une catégorie, aujourd'hui disparue. Dans le domaine littéraire, les poètes italiens découvrirent la nature et un philosophe italien a découvert la théologie naturelle. Pour le Vinci, le Soleil est un vicaire de Jésus-Christ beaucoup moins contestable que le pape.

« Je souhaiterais avoir des mots assez forts pour blâmer ceux que veulent louer et adorer les hommes plutôt que le Soleil, ne voyant pas, dans l'univers, un corps aussi magnifique et d'égale vertu (253). » Malgré l'épithète de corps donnée

à l'astre, un inquisiteur ou même un simple érudit aurait crié au panthéisme. Or celui qui localise l'âme dans le cerveau ne répand pas la divinité à travers les choses et jamais un artiste en face d'une œuvre ne niera la personnalité de l'auteur.

« Ceux qui ont voulu adorer les hommes comme dieux, Jupiter, Saturne, Mars et autres, ont commis une grande erreur. » Donc, ni panthéiste, ni païen, Léonard est aussi indépendant de la Rome de Virgile que de celle de Léon X et des philosophes d'Athènes que des prophètes d'Israël. Il proclame heureux ceux qui prêteront l'oreille à la parole des morts, qui liront les bons ouvrages et les mettront en pratique et facétieusement il écrit : « D'autant plus on parlera avec les peaux vêtues de sentiment (manuscrits), d'autant plus on acquerra de la sagesse (140). » Mais il blâme Xénophon de ce qu'il voulait soustraire des parties égales d'entiers inégaux, Platon de donner à ceux de Delos une preuve qui n'est pas géométrique, Epicure de méconnaître la grandeur du Soleil : il ne critique que des observations, parce que là seulement la critique porte profit et finit par atteindre une solution. Nulle part il ne touche au surnaturel : car nous n'en avons que des visions et si nous les adoptons, c'est plutôt par une convenance entre elles et notre esprit, par un mouvement passionnel et non par une opération de la volonté à la recherche du vrai.

PÉLADAN.

(*A suivre.*)

PARADIS LAIQUES [1]

LE PARADIS D'ANATOLE FRANCE
(SUR LA PIERRE BLANCHE)

I

Au début de *Sur la Pierre Blanche*, Anatole France met en scène Gallion et Méla, grands personnages romains qui vécurent sous les premiers empereurs.

« Gallion et Méla, dit-il, comptaient parmi les plus hautes et les plus libres intelligences de l'époque. C'est une disposition ordinaire aux esprits de cette valeur de rechercher dans le présent et dans le passé les conditions de l'avenir. J'ai remarqué chez les hommes les plus savants et les mieux avertis que j'aie connus, Renan, Berthelot, une tendance marquée à jeter, au hasard de la conversation, des utopies rationnelles et des prophéties scientifiques (2). »

Gallion, ajoute plus loin le biographe de M. Bergeret, « Gallion croyait que le jeune Néron... ferait les délices du genre humain... Il... » le «... croyait... parce qu'il le désirait... (3) ».

Comme Gallion, Méla, Renan et Berthelot, Anatole France compte parmi les plus hautes et les plus libres intelligences de son temps. Il ne devait donc pas échapper à l'attraction qu'elles subissent nécessairement pour les choses futures.

Et il accorde à Jaurès le même crédit que Gallion à Néron. Si les idées de Jaurès sont traduites en un rêve *Sur la Pierre Blanche*, c'est qu'Anatole France désire voir Jaurès faire les délices du genre humain. Une Europe *jaurésiste* nous est annoncée pour le XXIIIe siècle de l'ère actuelle.

Cette prophétie nous paraît naïve. On s'étonne à bon droit de voir le charmant démolisseur qu'est Anatole France pris

(1) Voy. *Mercure de France* : n° 239, *Paradis laïques* ; n° 246, *Le Paradis d'Emile Zola* (*Travail*).
(2) *Sur la Pierre Blanche*, p. 145.
(3) *Ibid.*, p. 157.

soudain par la folie de construire, et de construire quoi ? un paradis laïque ! Adieu les grâces de cette Muse qui nous venait d'Athènes en passant par le Trianon ! Elle avait des ailes de libellule diaprées par les couleurs changeantes du doute. Et maintenant la voici qui s'alourdit de galoches ferrées comme la crédulité populaire. Son sourire, d'abord pareil aux frissons qui ondulaient sur la mer autour d'Aphrodite naissante, devient le rond de bouche définitif imprimé par les thaumaturges aux visages de leurs dupes. Quelle inélégance !

Mais avant de laisser libre cours à notre émoi, il convient de voir s'il est justifié. Devons-nous prendre au sérieux ce paradis laïque ? Or Anatole France nous engage à n'en rien faire. — Gardez-vous bien, nous dit-il implicitement, de me croire déchu au rang de mazette littéraire. Je sais toujours mon métier. Les dangers du genre « Cité Future » me sont connus mieux qu'au regretté Zola, dont j'admire le caractère et n'approuve point l'art. Aussi n'ai-je répandu les bienfaits collectivistes que sur le peuple des songes. Des songes d'un songe, faudrait-il même ajouter, car Hippolyte Dufresne est la créature de mon imagination, un fantôme, par conséquent. Hippolyte Dufresne lit un conte qu'il a composé, fantôme de fantôme, et dans ce conte le paradis laïque est un rêve, fantôme de fantôme de fantôme. Là ne se bornent pas mes précautions. Considérez le titre de mon chapitre : *Par la porte de corne ou par la porte d'ivoire?* C'est une interrogation. Prononcez vous-mêmes si les ombres qui s'échappent de l'Hadès pour chatouiller les neurones d'un jeune capitaliste socialisant sont faites comme les chauves-souris ou ressemblent aux coqs annonciateurs de l'aube. Prononcez en toute liberté. Je n'influencerai personne. Ce serait folie que de me passionner pour des choses inexistantes. Et j'ai paré enfin à une objection que vous pourriez me faire sur mon détachement : il ne se concilie guère, semble-t-il, avec mes actes. La meilleure façon de montrer son indifférence pour une chimère n'est-elle pas de n'en point parler ? Pourquoi donc ai-je écrit plusieurs pages sur le paradis laïque ? Prenez la peine de jeter les yeux sur la deux cent trente-neuvième et vous lirez ces mots que prononce Hippolyte Dufresne :

« — Messieurs... notre ami Langelier affirmait tout à l'heure que beaucoup d'hommes ont peur de se déshonorer aux yeux

de leurs contemporains en assumant cette horrible immoralité qu'est la morale future. Je n'ai pas eu cette peur et j'ai écrit un petit conte qui n'a pas d'autre mérite que celui peut-être de montrer la tranquillité de mon esprit à considérer l'avenir... »

« Ainsi s'exprime ce jeune bourgeois, poursuit, toujours implicitement, notre délicieux maître Anatole France. Hippolyte regarde sans frayeur un avenir qu'il compte bien ne jamais voir. J'ai pensé que ce courage amuserait mes contemporains, et voilà toute la portée de mon paradis laïque. »

Anatole France nous rassure donc. Il ne prend pas sa Cité Future au sérieux.

Et cependant il la prend au sérieux. Prêtons l'oreille en effet aux propos de Nicole Langelier. Ce discoureur élégant est manifestement le porte-parole d'Anatole France. Les idées chères au Maître reviennent dans sa bouche : il réprouve la politique coloniale, il estime que la seule prééminence de notre pays se manifestera dans le domaine intellectuel. Or, Langelier pense encore que du passé on peut induire le futur ... « En observant, nous dit-il, que les formes du travail sont changeantes, qu'à l'esclavage a succédé le servage, au servage le salariat, on doit prévoir une nouvelle forme de la production; en constatant que le capital industriel s'est substitué depuis un siècle seulement à la petite propriété artisane et paysanne, on est amené à rechercher la forme qui doit se substituer au capital... On décidera... de la sorte... sur des probabilités, à défaut de certitudes, si le collectivisme se réalisera un jour, non parce qu'il est juste, car il n'y a aucune raison de croire au triomphe de la justice, mais parce qu'il est la suite nécessaire de l'état présent et la conséquence fatale de l'évolution capitaliste » (pp. 192-193).

Et c'est précisément le paradis collectiviste qu'Hippolyte Dufresne voit en songe. Il y a là un enchaînement d'où l'on peut conclure qu'Anatole France, loin de tenir le collectivisme pour chimérique, estime cette forme de Cité Future plus probable que les autres. On le savait d'avance, puisqu'en matière sociale Jaurès et Anatole France sont deux têtes pour une seule pensée.

II

C'est donc le collectivisme jaurésien qui nous arrive *par la porte de corne ou par la porte d'ivoire.*

Nous ne le connaîtrons ici que par ses bienfaits exaltés d'ailleurs avec modération. Il laissera subsister des riches et des pauvres, mais tout le monde vivra (p. 295), entendez « vivra mieux », car, enfin, aujourd'hui même, tout le monde vit, puisque « tout le monde » signifie l'ensemble des vivants. Goûtons la sage imprécision de cette promesse.

Tout aussi vague est l'exposé du mécanisme social qui réalisera les améliorations. La société future supprimera les fonctions improductives, réglera exactement l'une sur l'autre la production et la consommation, et, pour cela, remplacera la propriété individuelle par la propriété collective et la monnaie par le bon de travail. Grâces soient rendues au Maître de ne pas nous en dire beaucoup plus long, car l'étude du collectivisme est fatigante : elle ressemble à la marche dans un éboulis. X... met une pierre, Y... montre qu'elle ne tient pas, Z... la remplace par une autre que N... fait rouler du pied, et ainsi de suite indéfiniment. En outre, il faut démêler les mystères de l'offre et de la demande, sonder la notion économique de valeur, pouvoir raisonner sur la plus-value et bien entendre ce qui est rentable. Quand on trébuche dans l'éboulis, on n'a que des lianes épineuses pour se raccrocher, si l'on ne se résout pas à rouler jusque dans le marécage de l'ignorance.

On doit cependant parler ici du collectivisme jaurésien et, à cause de lui, du *collectivisme pur* (1), qui découle directement de Karl Marx. On sait que celui-ci n'a construit aucun système positif. Mais il a critiqué l'ordre social actuel en se basant sur une définition de la valeur qu'il n'a du reste pas inventée. La valeur économique des objets, selon lui, est due exclusivement au travail humain dépensé pour les produire, les modifier, les recueillir, les transporter, etc... Et le travail humain doit être évalué par sa durée.

Le mécanisme social qui résulte de la critique marxienne est immédiat. Tout le monde travaille. Les produits sont portés à des magasins et cotés en heures de travail suivant le temps

(1) Cf. Maurice Bourguin, *les Systèmes socialistes et l'Evolution économique.* Paris, Armand Colin, 1904.

moyen qu'exige leur fabrication. D'autre part, chaque travailleur reçoit autant de bons de travail qu'il a fourni d'heures de travail. Celles-ci, à la vérité, ne sont pas de simples heures d'horloge, sans quoi on offrirait une prime à la maladresse et à la fainéantise, ce sont des heures sociales. L'heure sociale de travail est le produit que donne en une heure un travail d'intensité et d'habileté moyennes, dans une profession, un milieu et pour un outillage déterminés. L'heure sociale du sabotier dans telle région sera par exemple d'un sabot si les cent sabotiers pareillement outillés de cette région fabriquent cent sabots par heure; mais on donnera huit bons à l'ouvrier qui aura fourni quatre paires de sabots en quatre heures, et deux seulement à celui qui sera venu à bout d'une seule paire dans le même temps. Ainsi la société distribue autant de bons de travail que les produits entassés dans ses magasins auront coûté d'heures de travail, elle ne retient que ce qui correspond aux services sociaux : entretien des incapables, éducation, contrôle, magasinage, renouvellement de l'outillage, administrations de toutes sortes, etc., etc..., soit une proportion fixe de 1/4 par exemple. Quand le travailleur devient consommateur, il se présente avec ses bons aux magasins sociaux, où il échange en somme tant d'heures de son travail personnel contre le même nombre d'heures du travail d'autrui. Et ainsi la consommation sera juste égale à la production, pour peu que le gouvernement statistique national prévoie sans erreur tous les besoins et règle avec une pareille exactitude les travaux nécessaires à leur satisfaction.

Qu'il y ait des difficultés dans le fonctionnement d'une machine aussi vaste et aussi délicate, on le comprend de reste. Mais que l'on ne s'inquiète pas. Un bataillon d'économistes s'occupe à les découvrir et un bataillon de socialistes à y remédier. Parmi elles, notons-en une tout d'abord, parce que Jaurès, en s'efforçant de la résoudre, a créé la variété jaurésienne du collectivisme.

Le collectivisme pur engendre un fonctionnarisme qu'il n'est pas exagéré d'appeler formidable, si l'on considère son département : la direction de la vie économique tout entière et jusque dans les moindres détails. Ces fonctionnaires, élus, naturellement, contrôleront leurs électeurs avec mollesse, à moins de vouloir leur déplaire, ce qui ne s'est jamais vu. On doit

escompter sous leur gestion un coulage dépassant, et bien au delà, tout le profit social obtenu par la suppression des bénéfices capitalistes. Quant au travailleur, pourquoi mettrait-il aucun soin à entretenir son outillage, à ne pas surmener les machines, à utiliser sans gaspillage les matières premières, puisque les économies n'entrent en rien dans sa rémunération ? En outre, il voit d'un mauvais œil les améliorations techniques. Il n'en espère aucun profit puisqu'on le paiera toujours suivant la productivité moyenne par heure de travail, et il en attend les ennuis et les pertes qui accompagnent un changement d'habitudes. Peut-être même devra-t-il craindre qu'on l'enlève à son domicile ou à sa profession, sinon à l'un et à l'autre, pour décongestionner une production rendue surabondante par de nouveaux engins perfectionnés.

Ainsi la société du type collectiviste pur risque de s'enliser dans une pauvreté stagnante, faute d'intéresser directement personne à l'économie et aux améliorations. C'est ce que Jaurès se propose d'éviter.

Il organise pour cela les diverses branches de l'industrie nationale en vastes fédérations de coopératives. Chaque coopérative peut être considérée comme une entreprise autonome. Elle se procure son outillage au moyen de bons économisés par ses membres ou avancés par la nation ; celle-ci se fera rembourser petit à petit, sans intérêts, bien entendu. La coopérative devient la personne sociale, elle verse ses produits aux magasins et on les lui paye en bons, qu'elle répartira ensuite entre les coassociés. L'heure sociale de travail peut alors être calculée sur le temps moyen que toutes les coopératives d'une même branche industrielle mettent à fabriquer un produit donné. Chaque coopérative sera incitée à produire plus que la moyenne. Comme, en outre, elle acquiert elle-même son outillage et ses matières premières à titre onéreux, on voit qu'une gestion économe et le progrès industriel présentent pour elle un intérêt vital. Les fonctionnaires du collectivisme pur disparaissent pour la plupart. On les choisissait indulgents afin de gagner le plus de bons possible avec le moins de conscience possible ; on voudra encore gagner le plus de bons possible, mais pour atteindre cette même fin, il faudra maintenant élire des hommes doués de toutes les qualités qui font les bons chefs d'entreprises.

De tout cela résulte un collectivisme très humanisé ou, si on le préfère, francisé, car ce sont nos anciens socialistes, Fourier surtout, qui inspirent Jaurès quand il fait des repeints sur la fresque marxienne, donc germanique, de la Cité Future. Mais il subsiste entre Fourier et Jaurès un désaccord essentiel. Le premier dédaigne d'invoquer l'autorité nationale, tandis que le second cherche à légiférer. Ne vient-il pas de déposer un projet de loi pour constituer avec la viticulture une de ces vastes fédérations qu'il rêve? Il réserve au gouvernement central un grand pouvoir sur les fédérations décentralisées, ne fût-ce que celui de les créer. La force des choses augmenterait encore cette autorité, car il faudra bien toujours que la société proportionne la production avec la consommation. Equilibre nécessaire sous peine des pires désastres. Comment l'obtenir sans despotisme? Une coopérative se fonde librement et s'outille pour fabriquer mille tonnes annuelles d'un produit. Mais voici que ce produit surabonde. Le gouvernement dit à la coopérative : — Fabriquez seulement cinq cents tonnes. — C'est la ruine pour elle, ou si on veut l'épargner, sans favoritisme, c'est le bouleversement de la vie économique dans le pays. Veut-on éviter de pareils incidents? Il faudra alors que le gouvernement prenne la responsabilité des fondations de coopératives et leur impose tel ou tel plan industriel. De toutes façons, la tyrannie est inévitable. Elle se fera sentir aussi sur les travailleurs qui, suivant les changements des nécessités économiques, devront être encore transférés d'une région à l'autre, d'une usine à l'autre.

Adieu donc la jolie petite maison que l'habitant du paradis d'Anatole France considère comme étant bien à lui! Sans doute il emportera tous ses meubles et sa vaisselle à reflets métalliques, mais il avait fait sculpter aux murs de sa salle à manger une frise de fraisiers en fleurs (p. 268). Quelle frise lui est réservée là-bas dans son nouveau logis? Peut-être une frise de lourdes pâtisseries en stuc. Sans compter qu'un déménagement est toujours ennuyeux et menaçant pour les bibelots, car le citoyen collectiviste aura beaucoup de bibelots (p. 287).

N'allons pas cependant nous montrer injustes. Non, ce citoyen ne déménagera pas. Il travaillait à Paris, on l'envoie à Marseille. Qu'importe, si Marseille est à une demi-heure de Paris? Or les distances n'existent plus : les trams et les autos

sont transparents de vitesse (p. 256). Un certain Michel habite la Sologne, et cela ne l'empêche nullement de diriger une boulangerie près de Suresnes, car il possède un aéroplane qui file assez bien (p. 263).

Ainsi plusieurs incommodités dont les collectivistes affligent la Cité Future pourront s'anéantir devant les commodités dues aux ingénieurs. Il suffit que celles-ci précèdent celles-là. Mais où est donc notre garantie contre une marche inverse des événements? Dans la foi. Je ne la vois pas ailleurs.

III

Anatole France aurait-il la foi? S'il l'a, c'en est fait d'Anatole France lui-même dont l'essence et le charme sont l'esprit critique, le contraire même de la foi. Une autre âme demeure donc chez le Maître. C'est une métamorphose pareille à la mort, du moins au regard de ceux qui ne le connaissent que par ses œuvres.

La crainte de ce funeste accident ne serait pas tout à fait injustifiée, s'il fallait, en particulier tenir pour très ferme l'adhésion d'Anatole France au bon de travail. Il dit en effet, par l'organe d'Hippolyte Dufresne, que la Cité Future renonce à la monnaie en faveur du bon de travail.

Les collectivistes de la stricte observance imposent, avec logique, une gêne considérable dans la jouissance de ce bon. Il doit être rigoureusement personnel, comme le sont aujourd'hui les cartes de circulation sur les chemins de fer, par exemple. Eugène Richter (1) nous en donne une description empruntée au marxisme allemand de la meilleure marque. Figurez-vous un carnet rempli par quelques feuillets de coupons à souche. Sur la couverture se trouvent apposés le nom du bénéficiaire, son numéro matricule et sa photographie. Les coupons servent à l'achat des denrées dans les magasins sociaux. Ils sont détachés par le vendeur, non par l'acheteur. On renouvelle ces coupons tous les quinze jours, en tenant compte de ceux qui n'ont pas été employés, mais seulement jusqu'à concurrence d'un certain maximum, 75 fr., dit Eugène Richter, afin d'empêcher toute formation d'un capital.

(1) Eugène Richter : *Où mène le socialisme*. Edition française. Paris, chez Le Soudier, 1894, pp. 22-24.

Donc, impossibilité pour une personne occupée d'envoyer un voisin complaisant chercher une boîte d'allumettes, il faut se déranger soi-même. Impossibilité de rendre service à un camarade par une avance de bons, on ne peut l'obliger qu'en nature. Tant pis si vous n'avez à sa disposition qu'une table de nuit quand il voudrait une bicyclette. Que d'autres impossibilités sans compter les difficultés !

Heureusement, Jaurès, qui humanise tout, procède encore ici à une humanisation. La force même des choses dans son système fait du bon de travail un bon au porteur. On en interdit le trafic, mais comment ? Or, en quoi le bon au porteur diffère-t-il de la monnaie ? En quoi gêne-t-il mieux que la monnaie la perpétration de délits capitalistes comme le prêt à intérêts, la location d'objets mobiliers, etc... ?

La monnaie se concilie d'ailleurs avec le collectivisme. Supposons que la société s'approprie les moyens de production et de transport, la terre, le commerce, la banque, etc., et conserve l'usage de la monnaie. Que faut-il faire pour empêcher celle-ci d'engendrer le capitalisme ? Il faut s'opposer à toute opération commerciale ou financière entre particuliers, en un mot, défendre les monopoles sociaux, comme l'Etat défend aujourd'hui son monopole des tabacs. C'est difficile, mais pas plus que de réprimer le trafic des bons. Les deux répressions sont même impossibles à distinguer l'une de l'autre. Si l'on tient à les exercer, et le devoir de lutter contre l'infection bourgeoise les imposera, elles ne pourront s'appuyer que sur la délation universelle organisée entre les citoyens.

Mais, disent plusieurs socialistes, le bon de travail permet à la société de proportionner plus exactement la production à la consommation. Et il faut voir dans quel enchevêtrement ils tombent pour investir d'une possibilité purement théorique ce système sacro-saint. Il est facile de prouver, au contraire (1), que le système de l'offre et de la demande avec la monnaie renseignerait beaucoup mieux un Etat collectiviste sur les besoins du pays.

Rien ne justifie donc les jaurésiens de s'être acharnés, dans d'effroyables maquis économiques, à la poursuite du bon de travail. On ne voit pas, en particulier, pour quelle raison rai-

(1) Cf. Maurice Bourguin, *loc. cit.*

sonnable ils s'ingénient à remplacer la monnaie par la monnaie changée de nom. Il ne peut y avoir là qu'une préoccupation quasi-religieuse. Elle consiste à poursuivre sur l'or innocent le souvenir de toutes les iniquités commises par les riches. Ainsi fut puni le serpent de la Genèse : il était inoffensif comme les autres bêtes, mais le diable avait pris sa forme pour faire le mal. Châtiments injustes et inutiles au regard de la raison naturelle. La raison religieuse, non point évoluée, mais dans ce qu'elle a de plus archaïque, la raison des théosophes, la raison occultiste, a d'autres vues. Elle frappe le couteau pour atteindre le meurtrier. Elle détruit le signe pour anéantir la chose signifiée.

IV

Mais cette raison occultiste n'est autre, en somme, que la raison de sentiment. Les masses lui obéissent. L'or monétaire, dans leur esprit, est un monument du capitalisme, de leur exploitation, de leur esclavage, et elles ne sont pas encore insensibles à la destruction inutile des monuments. Témoin le renversement de la colonne Vendôme sous la Commune. Il y a là un geste d'éloquence qui plaît au prolétariat. Que Jaurès emploie de pareils ressorts, c'est de sa profession, puisqu'il a aussi une clientèle d'auditeurs ouvriers. Anatole France, au contraire, n'est point tribun de la plèbe. La plèbe l'ignore. Il écrit pour les bourgeois et pour les intellectuels, ce qui lui enlèverait toute excuse technique pour justifier son économie superstitieuse, au cas où celle-ci prétendrait à sortir du domaine inconsistant de la fiction. Aussi n'en franchit-elle pas les limites. Nous en avons pour garant le fin bon sens du Maître.

En revanche, nous avons peut-être quelque chose à mettre dans la catégorie du positif.

Anatole France est collectiviste. Cette opinion ne tient point par essence de la fantaisie. Elle mérite la considération philosophique, pourvu qu'elle reste surtout négative et ne s'attache pas trop aux détails. Comme protestation contre les maux de la société présente, elle est parfaitement justifiée. Comme plan social, elle se recommande par de bonnes intentions, et, sur tous les points qu'elle s'abstient de préciser, la raison ne répugne pas à la défendre.

Etant collectiviste, Anatole France fait de la propagande pour son parti. Qui peut-il espérer de rallier, sinon ses lecteurs, c'est-à-dire des gens cultivés ? Aussi s'adresse-t-il à eux. Il prévoit le grand obstacle qui s'oppose à leur conversion. — Si la Cité Future, disent-ils, se réalise par les travailleurs manuels, ceux-ci l'aménageront naturellement pour leur commodité particulière, ils y arrondiront leur ventre que le capitalisme les obligeait à comprimer sous une étroite ceinture. Le bourgeois actuel est en effet pour eux le Ventru. Il n'y a pas d'autre signe d'espèce attaché par les foules à la classe dirigeante. D'où l'on peut conclure à leur ambition, qui est, non pas de supprimer les enflures abdominales, mais de s'en pourvoir à leur tour. Que deviennent l'art, la science, la littérature, la philosophie, sous la menace de ces appétits? La civilisation sombrera. Nous serions fous de concourir à sa ruine. —

Telles sont les alarmes qu'Anatole France tâche à dissiper. Il emploie d'abord l'affirmation, il répète à son tour les répétitions de Jaurès, car il sait bien que l'affirmation est comme la goutte d'eau : à force de tomber au même endroit, toute nue, toute fluide, elle use les plus fortes résistances par le seul pouvoir de la quantité. — Vous posséderez des objets d'art, dit Anatole France, des dessins, des tableaux, des maisons bien décorées, des aéroplanes. Les fresques, les bas-reliefs, les statues seront prodigués. Il y aura foison de musées, de laboratoires et d'écoles. Le tout infiniment plus abondant et de meilleure qualité qu'aujourd'hui. —

Mais le Maître établit aussi que cette opulence des intellectuels de profession est un droit et une nécessité. Elle provient de la sollicitude que l'Etat collectiviste est obligé de montrer pour la production. Il « favorise les hautes études. Etudier c'est produire, puisqu'on ne produit pas sans étude. L'étude, comme le travail, donne droit à l'existence... Un sculpteur fait en quinze jours la maquette d'une figure : mais il a travaillé cinq ans pour apprendre à modeler. Et depuis cinq ans l'Etat paye sa maquette... Un chirurgien enlève une tumeur en dix minutes. Mais c'est après quinze ans d'étude de pratique et voilà quinze ans qu'il reçoit en conséquence les bons de l'Etat... » (pp. 293-294).

Il y a là des observations fort justes sur la valeur de travail

15

accumulé que représentent les œuvres de l'esprit. Et les intellectuels pourraient embrasser la foi collectiviste sans aucune inquiétude, s'ils étaient sûrs d'avoir un Jaurès comme pape. Mais les Jaurès n'ont d'autorité qu'à condition d'obéir au prolétariat. C'est donc ce dernier seul qu'il faut consulter. Je suppose qu'il s'empare du pouvoir. Le voici maître de tout arranger à sa convenance. Il va au plus pressé : meilleure vie matérielle et travail moindre. C'est un souci légitime. On ne peut en avoir d'autre pour commencer. L'ouvrier comprend tout de suite que ce désir est irréalisable si l'on n'applique pas, autant que possible, tout le monde à la production des choses de première nécessité. Il faut diminuer les frais généraux de ce grand atelier qu'est devenue la société. Or si on a supprimé ceux qui grevaient la gestion capitaliste, on les compense par de nouvelles charges: développement des services d'assistance, des retraites, de l'éducation, du fonctionnarisme qui doit désormais se consacrer à une immense et minutieuse statistique. En outre les heures de travail sont réduites, et l'ouvrier commence à produire moins jeune pour se reposer moins vieux. Dans de telles conditions sera-t-il raisonnable d'entretenir les intellectuels ? Ils paraîtront bien onéreux. Anatole France montre qu'ils coûtent cher, mais il évalue beaucoup trop bas leur prix de revient, car non seulement il faut payer quinze ans de la vie d'un homme pour avoir, par exemple, une statue, mais il faut encore faire pousser mille sculpteurs pour récolter un seul artiste. Sans compter que la perspective d'éviter l'usine fera surgir en nombre infini les vocations intellectuelles. On les endiguera par des épreuves sévères. Soit. Cette garantie est assez illusoire. Les jeunes gens sont fort capables de fournir un coup de collier, pour négliger ensuite ce qui a fait l'objet de leurs travaux. Combien de polytechniciens s'intéressent aux mathématiques après leur sortie de l'école ? Cherchez le bachelier qui ouvre un livre latin, une fois son diplôme obtenu. La société ne pourra donc pas compter que ses philosophes, par exemple, continueront toute leur vie de philosopher avec conscience, simplement parce qu'ils auront bien travaillé en vue des examens. Il est à prévoir que, pour être sacrés officiellement, les intellectuels n'en fourniront pas moins un formidable déchet. Le prolétariat serait d'une stupidité qui dépasse tout ce que l'on peut pressentir s'il prêtait les mains

au développement d'un tel parasitisme social. Il péchera plutôt par la bêtise inverse, qui consisterait à ne rémunérer aucune œuvre de l'esprit. Mais supposons-le bien éclairé sur ses intérêts. Il consent à faire des prélèvements sur son travail actuel pour améliorer le travail futur. A qui ces sacrifices iront-ils ? Evidemment on les réservera pour les seuls intellectuels qui savent conserver ou augmenter les forces du travail applicables à la production de première utilité, c'est-à-dire pour les médecins et les ingénieurs.

La philosophie, les lettres, les arts, la science pure, tout cela est du luxe. Or, quand le prolétariat aura conscience de sa révolte, il comprendra qu'elle se dirige contre le luxe. Si les travailleurs sont exploités, ce n'est point parce que le riche accapare pour son usage personnel beaucoup de pain, beaucoup de vin, beaucoup de vêtements, beaucoup de fer, c'est parce qu'il suscite une industrie de luxe dont il est le seul à consommer les produits. Avec la force de travail employée à peindre des tableaux, à écrire des livres, à tailler des pierres précieuses, à filer la soie, à ouvrer des bois rares, on produirait le supplément de pain, de vin, de viande, de tissus de laine, de meubles usuels, qui fait encore défaut pour que chacun ait le nécessaire. On conçoit sans doute qu'une fois pourvu de ce nécessaire le prolétariat songera au luxe, mais s'il le veut pour tout le monde, les progrès seront fort lents. Que l'on se propose, par exemple, de donner à chaque femme une seule robe de soie, on sera obligé d'instituer une production supérieure en importance, et de beaucoup, à toutes les productions de luxe actuelles réunies ensemble.

Que les intellectuels travaillent donc à l'avènement du collectivisme, mais sans se figurer qu'ils prennent ainsi l'intérêt de leur confrérie. Individuellement, à la vérité, ils peuvent espérer une vieillesse dorée par les bons de travail du prolétariat vainqueur et reconnaissant, à condition de penser : — après moi le déluge. — Les gens qui croient au collectivisme ne montrent peut-être pas une grande sagesse, mais ils sont fous à coup sûr de vouloir en obtenir gratuitement la suppression des maux actuels. Tout se paie. La rançon est ici le sacrifice de la parure matérielle et mentale. Il est inutile de crier au béotisme. Le prolétariat répondra : — Mieux vaut une civilisation sans art, sans hautes spéculations, mais sans misère,

qu'une Athènes où les travailleurs ont faim.— On ne pourrait blâmer les Anatole France et les Jaurès de préférer cette civilisation prolétarienne s'ils tenaient à macérer nos chairs et nos âmes. Or tel n'est pas leur goût. Ils prisent très haut les agréments de la vie. Aussi, quand ils en fleurissent une Cité Future qui sera austère et plate ou ne sera pas, témoignent-ils de peu de clairvoyance. Mais nous sommes tous sujets à un pareil aveuglement. Si deux objets que nous désirons s'excluent l'un l'autre, nous ne les en poursuivons pas moins tous les deux.

Anatole France choisit ainsi le collectivisme et le luxe. Il aspire avec une ardeur égale à deux paradis contradictoires : le sien où toutes les jouissances les plus exquises de l'art et de la pensée se trouveraient réunies, et celui des prolétaires : médiocrité pour tous. Anatole France est à la fois très humain et très raffiné. Voilà tout ce que prouve en somme *Sur la Pierre blanche*. On le savait déjà. Nous devons toutefois nous féliciter de voir ces hautes qualités apparaître une fois de plus chez un Maître que nous aimons et admirons.

JULES SAGERET.

POÈMES

—

FERME TON LIVRE.....

Ferme ton livre. Il n'est point de page qui vaille
Le vaste enseignement de ce soir où tressaille
Sur la mer odorante et le rouge coteau
La suprême beauté de la terre et de l'eau.
Regarde, cependant que toute voix expire,
Aux mâts des bleus vaisseaux les flammes en délire,
Et, près des nefs, sur l'eau déjà brune du port
Les onduleux reflets de sombre vert et d'or.
Dans la nuit transparente où le jour se prolonge,
Les navires, qu'un brouillard pâle vient baigner,
Mystérieusement paraissent s'éloigner,
Et partent, on dirait, sans lever l'ancre, en songe:
Quel poème de fuite, à jamais, vers n'importe
Quel ciel, frissonne, et chante, et claque au vent amer!
Ah! Comme tout se livre à demain qui l'emporte
Quand notre faible cœur, seul, se souvient d'hier!

★

LE SOIR

Je ne sais quelle brise éparse sur la mer
M'a rappelé ce soir un port qui me fut cher,

Un port étroit et bleu dans les montagnes noires
Et hautes, et griffant de fauves promontoires
L'eau calme dont l'azur reflète seulement
Une voile à mi-mât palpitant doucement,
Ou le feu d'une lampe allumée avant l'heure.
Attardée, une aile aiguë et stridente effleure
Les rochers endormis sur le rivage obscur,
Et tout, le noir village, et l'onde, et le ciel pur
Où s'effeuille du soir la couronne assombrie,
Tout, la voile battante et la lumière amie,
Attend en frissonnant l'approche inévitable
Des ténèbres, qui, sous les barques, près du sable
Rôdent, et d'un soupir régulier et constant
Etouffent peu à peu les voix du jour mourant.



UNE ROSE...

Une rose piquée au noir de tes cheveux,
Symbole d'un amour profond et langoureux,
Suffit à m'évoquer les roses de l'allée
Où jadis le fougueux Renouveau saccageait
A belles mains les fleurs lourdes d'ombre, et jonchait
Le sol d'une moisson sanglante et parfumée.

Une rose piquée au noir de tes cheveux,
Pâle et gardant encore en son cœur chaleureux
La pourpre des étés, s'effeuille avec paresse,
Se brise tendrement, et glisse des coussins,
Et s'aventure sur la houle de tes seins,
Et meurt en te donnant sa suprême caresse....

Le parfum d'une rose au noir de tes cheveux.

RICHARD CANTINELLI.

SUR LA TOMBE DE STENDHAL

> Ce cimetière romantique et solitaire... est ouvert à tout venant, parmi les ruines. En hiver, les pâquerettes et les violettes le recouvrent. On deviendrait amoureux de la mort, à la pensée d'être enseveli en si douce place.
>
> SHELLEY, préf. d'*Adonaïs.*

Henri Beyle a trouvé dans sa tombe la dernière de ses infortunes. Lui qui avait parcouru l'Europe, et promené son âme amoureuse parmi des paysages de choix, lui qui s'était longuement attardé sur les bords du lac de Côme, aux pentes sombres des monts Albains, et qui avait vieilli à Rome, où il lui convenait si bien de finir une vie solitaire et ruinée, s'en vînt mourir, comme un bourgeois, sur un trottoir, à deux pas du boulevard, et fut enterré dans un des plus laids cimetières qui soient au monde, celui de Montmartre, sous un viaduc de fer, dont le grincement éternel ne laisse même pas à ses os le calme discret auquel ils auraient droit.

Et pourtant, si Stendhal eut un désir fidèle, au long de sa vie capricieuse, ce fut bien celui d'une mort élégante et d'une sépulture choisie. Il songea beaucoup à sa mort, avec sollicitude, avec coquetterie. Il prit soin de l'orner. Il se prépara des notices nécrologiques, où il affectait, pour la postérité, une attitude pittoresque et désinvolte. Il se composa une épitaphe, dans laquelle il enferma, pour les initiés, le plus profond de son cœur, en même temps qu'il se plaisait à y scandaliser les profanes (1). Enfin, il écrivit beaucoup de testaments. C'était une manie, sous laquelle on a trop cru voir la preuve d'angoisses incessantes et d'une velléité continue de suicide. N'était-ce pas surtout le souci de finir comme il lui convenait, et de se survivre à sa façon? Il y a très imparfaitement réussi.

(1) Son exécuteur testamentaire et cousin, R. Colomb, écrit que l' « on a été surpris et généralement peiné de trouver dans l'épitaphe de Beyle la qualification de *Milanais* », et il s'excuse d'avoir dû obéir à la volonté formelle de son ami.

En vrai païen, qui croit peu à l'existence future de son âme, il attachait beaucoup d'importance à la façon dont son corps serait enterré, et se mêlerait de nouveau à la vie des choses. Il tenait à nourrir de ses os un sol qu'il aimât. Assurément il se plaisait à rêver sur sa tombe future. Il la voulait solitaire, ombragée, fleurie. Pour que cette rêverie mélancolique lui fût, de son vivant, suffisamment précise et douce, il désigna d'avance la place qu'il s'était choisie.

Quand il est à Paris, il veut être enterré dans la vallée de Montmorency, en quelque cimetière de village. On trouve ce désir dès 1828, dans son troisième testament. Et il écrit encore, en 1836, dans son douzième :

Je désire être déposé au cimetière d'Andilly, près Montmorency (1).

Ce hameau ombreux et solitaire plaisait à son âme discrète. Romanesque à la vieille manière, et un peu comme l'auteur suranné de *la Chute des feuilles*, il imaginait peut-être quelque visite de femme, une amie, plus tard une lectrice, l'une de ces âmes rares pour qui seules il écrivait,— venant répandre sur sa tombe oubliée de la foule une larme et des fleurs.

Montmorency n'est-il pas assez loin de Paris pour y être tranquille dans sa tombe, et assez près pour voir quelquefois ceux qui vous aiment?

Et puis il avait peut-être encore quelque raison plus précise et plus tendre, un souvenir...

Le choix de ce cimetière de village ne peint-il pas assez bien l'âme secrète de Stendhal, et la poésie qu'il aimait? Rien de l'emphase d'un Chateaubriand ; le tombeau du Grand-Bé, visité par les flots, mais surtout par les touristes, au beau milieu de la plage de Saint-Malo, est une parfaite image de ce cœur faussement orgueilleux, qui aimait la solitude, à condition qu'elle fût au milieu de la foule, et aussi visible que Napoléon sur sa colonne. Stendhal, vaniteux à sa façon, l'était avec moins de faste, et plus de délicatesse. En homme de goût, il ne tenait aux suffrages que de ceux qu'il aimait, et à la

(1) Voir tous ces testaments cités dans : *Comment a vécu Stendhal*. Beyle fit en 1806 la découverte de Montmorency. (V. Journal, 323). La « vue immense » lui en rappelait celle de Bergame.

Le cimetière d'Andilly, jadis autour de la petite église, a été reporté sur la montagne. Mais, ici ou là, Beyle aurait trouvé cette large vue et ces vastes horizons qu'il aimait.

tendresse posthume que de quelques âmes privilégiées, amoureuses, rêveuses, et folles, à sa façon. Lui aussi se préparait une tombe en beauté, et l'artiste perce à côté du poète. Mais la beauté qu'il aimait n'était point théâtrale et grandiose; il ne lui fallait pas un rocher, l'Océan. Quelques arbres laissés à eux-mêmes, un cimetière de campagne, de la mousse, une harmonieuse solitude, c'était là le paysage de fine beauté, où aimait à se survivre en imagination ce cœur charmant et méconnu.

Mais il eut, dans un de ses innombrables testaments, le 13e, un mot malheureux :

... M. Romain Colomb, qui sera exécuteur testamentaire... me fera enterrer au cimetière d'Andilly... ou, si cela est trop cher, au cimetière Montmartre, en belle vue, près le monument de la famille Houdetot.

M. Romain Colomb trouva sans doute que « cela était trop cher ». Il était pratique, bien ordonné, d'esprit rassis, en un mot. Le vœu poétique de ce bizarre Henri Beyle lui parut une dernière fantaisie posthume, pas plus sérieuse que les autres. Et, comme le testament lui en donnait le droit, — car il était scrupuleux, — il agit comme eût fait à sa place tout homme sensé. Il fit enterrer Beyle au cimetière le plus voisin, et épargna ainsi à sa succession, en administrateur probe, la dépense de quelques louis. Et c'est pourquoi ceux qui vont, au jour des Morts (il y en a, dit-on), déposer un bouquet de chrysanthèmes sur la tombe d'Arrigo Beyle, n'ont pas à l'aller chercher, parmi les feuilles mortes et la boue, dans un lointain cimetière, sous la pluie d'automne. Le plus proche tramway les mène à ce cimetière vraiment bien parisien, et central. Et là, le concierge des morts, en compulsant quelques registres, — car, après tout, Stendhal est parmi les plus ignorés de nos écrivains, et sa tombe est infiniment moins populaire que celle d'Héloïse et d'Abeilard, ou que le saule de Musset (1), —après quelques recherches incertaines, le concierge finit par vous délivrer un imprimé, sur lequel :

(1) Dans les paroles si délicates que M. Stryienski prononça, en 1892, sur la tombe réparée de Stendhal, il disait avec vérité :

« La foule ne viendra jamais ici. »

Le Conservateur soussigné certifie que le corps de *M. Stendhal* a été.... placé en concession perpétuelle.... *18e* division,

4e ligne,

Numéro *11*, *au Rond-Point*...

Et je ne vois guère que le sévère Romain Colomb se soit beaucoup préoccupé de la « belle vue » que son ami désirait par-dessus tout. Ce vœu dut lui paraître singulier, et même parfaitement illogique, pour un mort. Peut-être aussi les embellissements de Paris ont-ils enlaidi beaucoup le cimetière Montmartre. Le fait est que Stendhal, qui, toute sa vie, a eu le goût si italien des « belles vues », Stendhal qui à vingt ans vivait à un sixième étage, en face de la colonnade du Louvre, qui avait choisi, à 40 ans, comme la maison de son désir, celle de la Via Gregoriana, d'où l'on voit le mieux le panorama de Rome, et qui logeait, à 50 ans, devant le port antique de Civita-Vecchia, le bastion de Michel-Ange, et la mer Tyrrhénienne, est enfermé, dans sa définitive et éternelle demeure, entre un talus pelé, et un cercle de maisons de rapport, sous un pont.

§

Mais ce n'est pas là qu'il faut aller chercher son dernier souvenir, et méditer sur son âme légère.

J'ai visité autrefois le vrai tombeau de Stendhal; il est bien loin. Lui-même l'a choisi; à plusieurs reprises, tandis qu'il était consul à Civita-Vecchia, il a dit sa volonté d'être enterré là (1). C'est au pied des vieilles murailles de Rome, à côté de la pyramide de Cestius, « auprès de son ami Shelley », dans le cimetière protestant. Il avait choisi cet endroit pour bien des raisons sans doute, dont on a oublié la principale, c'est que ce cimetière est un des plus beaux du monde.

Au temps de Stendhal, on l'appelait « Cimetière des Anglais ». C'est là qu'on mettait en terre, tout au bout de la Rome antique, et très loin de la Rome catholique et papale, les protestants (et c'étaient presque uniquement des Anglais) qui venaient mourir dans la capitale de la chrétienté. Les caveaux des églises ne pouvaient les accueillir. Ils s'en allaient

(1) Testaments de décembre 1832, mai 1834. L'auteur de *Comment a vécu Stendhal* croit naïvement que Beyle voulait être enterré « *sous* la Pyramide de Cestius ». Ce n'est guère plus faisable que de se faire enterrer *sous* la pyramide de Chéops. Mais le cimetière protestant est tout voisin de ce mausolée romain.

reposer là-bas, perdus derrière d'immenses étendues désertes, des champs et des vignes, au delà du mont Testaccio, sur l'extrême limite de la Rome la plus lointaine.

Un touriste de ce temps-là décrit ce « coin de terre où reposent les cendres de quelques voyageurs, au pied de la pyramide de *Cestius* et sous des marbres outragés. Ce triste lieu n'a pour perspective que des ruines : il est comme à l'ombre d'un grand tombeau. Mais il reste sans enceinte : les troupeaux y paissent et les enfants y mutilent les sculptures en jouant... »

C'était dans ce cimetière abandonné et sauvage que Stendhal, qui avait du goût, rêvait d'être enterré. J'ai été voir, il y a longtemps, la tombe de ses désirs, à côté de son ami Shelley.

Mais aujourd'hui le cimetière des protestants n'est plus abandonné et comme proscrit. On l'a muré, fermé d'une grille ; on vous en ouvre la porte moyennant pourboire. Le Baedeker l'a découvert, et le recommande aux touristes. Ceux qui ne sont pas trop pressés s'y arrêtent. Le tramway électrique de Saint-Paul-hors-les-Murs passe à côté. On le visite entre deux voitures. Il n'a cependant pas perdu toute sa grâce mélancolique.

Bien des noms connus, de nobles noms, se lisent sur les tombes. Les grandes familles anglaises ont ici quelques-uns de leurs enfants. Il y a des marbres somptueux, des statues. Mais je venais chercher une tombe invisible et absente. Il me semblait pourtant que l'âme de Stendhal, son âme profonde, celle qui avait vécu d'amours ardentes et tristes, de désirs vains, de mélancolies solitaires, de fines voluptés, avait sa place secrète dans ce cimetière de son choix, et ajoutait une nuance délicate et rare à sa mystérieuse beauté.

Pour trouver la tombe de Stendhal, il faut gravir, parmi les sépultures, la petite pente qui va s'appuyer au vieux mur de Rome, et monte, comme une longue vague de terre, contre les remparts en ruines... Partout de hauts et fins cyprès. Ils se touchent, se pressent, ils se balancent lentement sous la brise fraîche de la campagne romaine ; et leur bruissement est presque silencieux.

Sur la pente, quelques marbres, des inscriptions, des statues ; mais leur blancheur est discrète et rare, sous l'ombre noire des cyprès, parmi le feuillage obscur des buissons fleuris.

Car ce cimetière est plein de fleurs.

Sans doute le marbre de Stendhal eût été couvert de ces violettes, violettes sombres, violettes claires, qui parfument le cimetière. Les camélias rouges et blancs auraient environné sa tombe. Leurs fleurs vives animent çà et là le feuillage lustré et noir des arbustes. Elles brillent dans l'ombre légère, avec une gaieté grave.

Quelque discret chant d'oiseau aux cimes des cyprès.

Hélas! aussi le sifflet d'un train, et de toutes parts le marteau des constructeurs, le bruit de la grande Rome moderne, qui s'avance, qui envahira tout.

Pourtant la paix rêveuse, la solitude embaumée de ce cimetière fait qu'on oublie et qu'on n'entend plus...

Oui, c'est là qu'il aurait été, en haut de la pente, tout contre les créneaux rompus des murailles de Rome. Ce vieux mur est tout crevassé, tout percé de niches sombres. Les briques noircies sont mêlées de lierre et d'herbes claires. Il aurait dormi à leur ombre antique et ruinée.

Il serait là, au pied de la pyramide noire de Cestius, dont la pointe blanchit, marmoréenne, dans le ciel bleu. Elle domine le mur, à ma gauche, géométrique et aiguë.

Voici la tombe de Shelley.

C'est une simple dalle, au ras de terre. Les petites fleurs qui poussent librement autour d'elle peuvent se pencher sur le corps du poète, et y mourir lentement. D'autres fleurs aussi, que des mains pieuses ont apportées, sont répandues sur le marbre.

Peut-être ainsi, sur la tombe de Stendhal, quelques fleurs coupées, violettes, narcisses, jasmins, se flétriraient doucement, parmi les aiguilles séchées des cyprès, que le vent aurait semées sur le marbre blanc. Comme celle-ci, sa tombe serait une simple pierre, sans ornement et sans moulure, enterrée à demi dans la terre italienne, qu'il aimait, sous les masses informes et magnifiques des ruines antiques, qui surplombent et dominent ces morts.

Les racines d'un cyprès romain se mêleraient à ses os et s'en nourriraient, de ce fort cyprès qui s'appuie là, au coin du tertre; il balancerait sa grande ombre sur les tombes unies de Shelley et de Stendhal.

Mais Shelley est seul, depuis le jour où, sur la plage de la

mer Tyrrhénienne, un autre poète fit brûler, au-dessus d'un bûcher antique, son corps que les vagues avaient rejeté.

PERCY BYSSHE SHELLEY
COR CORDIUM
NATUS IV AUG. MDCCXCII
OBIIT VIII JUL. MDCCCXXII

Nothing of him that doth fade,
But doth suffer a sea-change
Into-something rich and strange.

Sans doute Stendhal, pendant les vingt ans qui ont suivi la mort de Shelley, est venu souvent lire ces vers :

« Tout ce qu'il y avait en lui de périssable, la mer l'a changé en quelque chose de riche et d'étrange (1). »

Surtout en ces dernières années de son consulat de Civita-Vecchia, tandis qu'il se sentait vieillir et qu'il se colletait déjà avec le néant, comme il l'écrivait l'année d'avant sa mort, il a dû parfois, sous l'ombrage de ces mêmes cyprès, venir regarder l'endroit où il lui plaisait de retourner à la vie universelle.

Et, à côté de celle de Shelley, il se disait peut-être que l'inscription de sa tombe vaudrait bien qu'on la lût aussi, elle aussi un peu mystérieuse, concise et pleine :

ARRIGO BEYLE
MILANESE
visse, scrisse, amó (2)

. . . .

et chacun de ces mots, qui semblent à quelques-uns une bizarrerie faite seulement pour étonner le bourgeois, devait lui sembler, à lui, tout rempli de sa vie : *Milanais*, ne l'était-il pas depuis qu'il avait aimé, à 17 ans, Angela ? Ne le restait-il point à jamais, depuis qu'il avait laissé là-bas, après sept ans de sa meilleure vie, Métilde, qui y était morte?

Il avait vécu, oui, bien vécu, épuisé de la vie toutes ses sensations, les grossières et les délicates, les plus fortes, passionnées, ardentes, et les plus fines, les plus nuancées, les plus spirituelles. Il avait aimé la vie en dilettante, il l'avait essayée

(1) Fragment d'un chant d'Ariel, dans *la Tempête* de Shakespeare.
(2) Stendhal avait sans doute trouvé la première idée de cette épitaphe dans celle de Haydn, qu'il citait lui-même, en 1814 (Haydn, Mozart et Métastase, p. 197) :

« Veni, scripsi, vixi. »

sous toutes ses formes, dans tous les métiers, parmi tous les pays; il l'avait savourée longuement, il avait vécu.

Mais le fond de cette vie bariolée et diverse, l'occupation préférée à laquelle il revenait toujours, c'était de « noircir des pages blanches ». Il avait écrit, depuis que, tout petit, il rêvait la gloire de Molière, écrit toujours, sous-lieutenant, commissaire des guerres, rentier, consul, sous tous les déguisements de la vie, car c'était là son vrai plaisir.

Son vrai plaisir? Non. Toutes les voluptés disparaissaient devant celle pour laquelle il avait vécu, qui avait encore leurré ses années de vieillesse, et qui quelquefois avait failli le tuer, *il avait aimé*, de bien des amours, il s'était beaucoup donné et souvent repris, il avait plus aimé qu'on ne l'avait aimé, il aimait encore, toutes ensemble, et en se souvenant, ces femmes mortes qui avaient fait sa vie. Et il écrivait leurs noms unis, sur la poussière du chemin qui domine le lac d'Albano, un jour que, devant l'horizon de Rome, il songeait à la mort plus voisine.

visse, scrisse, amó (1).

Quelle merveilleuse résonance auraient eue ces mots, dans ce cimetière italien, sur la terre de ses souvenirs les plus précieux et de ses plus chères amantes. Au cimetière Montmartre, ils semblent saugrenus. Ce n'est plus que la bizarrerie

(1) C'est ainsi qu'il faut lire l'épitaphe de Stendhal, comme l'avait déjà remarqué M. Stryienski. Il ne saurait y avoir doute, Beyle l'a écrite une demi-douzaine de fois, au moins. Je la trouve à la fin de sa notice nécrologique de 1837 (Journ. de Stend., 475), et, s'il faut l'en croire, il l'aurait inventée dès 1821. Elle est dans son 12e testament, de 1836 (Com. a vécu St., 67), dans son 13e, de 1837 (id., 71), dans son 14e enfin, de 1840 (id., 82), où il la répète deux fois. On la retrouve, sur un livre légué à Bucci, avec quelques variantes, sauf pour les mots qui nous occupent. (Molière et Stend., XXII). Et on la retrouve encore dans les Souv. d'égot., où il nous conte comment « à Milan, en 1820, » il pensait « chaque jour à cette inscription » (p. 62.)

Les trois mots, partout, se relisent, dans le même ordre. Et il a grand soin d'écrire : «... ces paroles et non d'autres... » (1836); «... n'y rien ajouter, ni changer » (1837); cela n'empêche que l'inscription qu'on lit aujourd'hui sur la tombe neuve, la même que Colomb avait fait graver, a bouleversé cet ordre, et troublé ainsi le sens profond des mots :

scrisse — amó — visse
ann. LIX...

« Il a vécu — 59 ans »... Le mot *visse* perd ainsi le sens plein et fort que lui donnait certainement Stendhal, et devient une inutilité banale. En même temps le mot *amó*, que ce grand amoureux avait mis à la plus belle place, comme étant l'expression dernière de sa vie, est sacrifié. L'harmonie même des sons est faussée.

Stendhal avait craint pour sa tombe quelque « platitude élogieuse » de la part de son exécuteur testamentaire. Il aurait dû redouter aussi son inexactitude et son incompréhension.

voulue d'un original. Auprès de la tombe de Shelley, dans ce coin perdu de Rome, à l'odeur des cyprès, au parfum des violettes, ils reprenaient tout leur sens, et leur beauté.

Je quittai cette tombe idéale. Et je revins souvent au cimetière des protestants, goûter son charme amer, gracieux, mélancolique, et sauvage, comme l'étrange fille aux longs yeux noirs, farouche et silencieuse, qui m'en ouvrait la porte.

§

Dix ans avant sa mort, Stendhal écrivait (1) :

... Je n'ai aimé avec passion en ma vie que Cimarosa, Mozart et Shakespeare. A Milan, en 1820, j'avais envie de mettre cela sur ma tombe.

Je pensais chaque jour à cette inscription, croyant bien que je n'aurais de tranquillité que dans la tombe. Je voulais une tablette de marbre de la forme d'une carte à jouer......... N'ajouter aucun signe sale, aucun ornement plat......... A Milan... j'ai trouvé les plus grands plaisirs et les plus grandes peines, là surtout ce qui fait la patrie, j'ai trouvé les premiers plaisirs. Là je désire passer ma vieillesse et mourir.

Que de fois, balancé sur une barque solitaire par les ondes du lac de Côme, je me disais avec délices :

Hic captabis frigus opacum !

Si je laisse de quoi faire cette tablette, je prie qu'on la place dans le cimetière d'Andilly, près Montmorency, exposée au levant. Mais surtout je désire n'avoir pas d'autre monument, rien de parisien, rien de *vaudevillique*, j'abhorre ce genre...

Ayant lu, j'ai voulu revoir la tombe parisienne d' « Arrigo Beyle » (18e division, 4e ligne). Pour que le profane puisse le reconnaître, on a pris soin d'ajouter, entre parenthèses : (*Stendhal*).

Il faut avouer que cette tombe est sans beauté. Bourgeoise et glacée, elle ressemble à ses voisines. Elle a la propreté décente d'un tombeau neuf. Elle aurait déçu celui qui y repose, de mauvais gré sans doute, et plein d'une amertume dernière. Elle ne rappelle aucun des modèles de beauté qu'il aimait. Elle est conforme au meilleur style des marbriers les plus estimés.

Un granit grisâtre et triste remplace le blanc marbre romain, le « morceau de marbre commun », qu'il voulait. Quatre pots

(1) *Souv. d'égot.*, 61.

de terre, sans grâce, nourrissant de banales plantes vertes, montent la garde aux quatre coins. Une chaîne inutile tourne autour. Des piliers de fonte la soutiennent, couronnés de têtes d'artichaut.

Au bout s'élève une stèle. Elle porte le masque de bronze de Stendhal. Ainsi agrandi, le beau profil de David d'Angers a perdu sa finesse avec ses proportions. On y reconnaît mal la moue subtile d'Henri Beyle.

Il aurait regretté de ne se point trouver plus beau.

Je ne sais s'il eût été consolé en voyant au-dessous que cette tombe proprette lui était offerte par « ses amis de 1892 ». Il eût préféré, je crois, que ses amis pensassent à lui sans le graver sur sa pierre. Et, relisant son épitaphe, il se serait aperçu qu'on l'avait écrite tout de travers (1).

Sa tombe est à l'ombre, mais ce n'est pas même un saule ridicule qui l'ombrage. Des poutres et des colonnes de fer, qui affectent singulièrement le style des temples de Pestum, lui font un toit de gare de chemin de fer. Le roulement des omnibus, les timbres des tramways, et le bruissement confus d'une foule de vivants sans beauté remplissent la cité des morts de tumulte et de glapissements. Il semble qu'on ait laissé avec peine à ces ossements si pressés la jouissance gênante de cet enclos, traversé par un pont, et enfermé entre les hautes demeures des vivants, qui le regardent par leurs mille fenêtres. Les morts sont là, aussi serrés, bien rangés et étiquetés, dans leurs alvéoles identiques, que les cartons d'un ministère. Et Stendhal est avec eux, à sa place dans son compartiment, et lui aussi dûment catalogué.

Je crains qu'il ne s'y plaise guère. Sous le grondement terrible de son pont, cette âme musicale doit souffrir. Quel enfer pour un amoureux de Cimarosa! Il a sans doute bien souvent la nostalgie des cimetières où il n'est pas; il rêve quelque discret *campo santo*, où, dans un grand silence lumineux, un

(1) Ce monument est le fruit d'une pensée pieuse à laquelle il faut rendre hommage. Les admirateurs de Stendhal et particulièrement MM. Chéramy et Stryienski ont voulu que sa tombe ne parût point abandonnée. Leur œuvre fut généreuse et discrète. Il ne dépendait pas d'eux que le monument de Stendhal, fût plus à son goût. Ils lui firent un tombeau correct.

On ne saurait guère s'en prendre qu'au hasard des circonstances et des temps si « ce souvenir de la famille stendhalienne », suivant la modeste expression de M. C. Stryienski, est plus touchant qu'il n'est beau.

cyprès aux lignes précises couvrît sa tombe d'une ombre bleutée.

Mais les sonnettes des trams électriques viennent interrompre ses rêveries, et le faire sursauter sous son granit si bien taillé, et ses quatre pots de fleurs. Pauvre Stendhal!

Et mon souvenir s'en retourne au pied de la pyramide de Cestius, sous les grands cyprès tout frémissants d'oiseaux invisibles, parmi les camélias en fleur et les violettes sombres et pâles. Et je revois la jeune gardienne aux yeux ardents et sauvages, qui entr'ouvrirait silencieusement la porte aux rares visiteurs de Stendhal, et le garderait dans sa tombe.

PAUL ARBELET.

UNE RUELLE PRÉCIEUSE AU XVII[e] SIÈCLE[1]

Mme de la Suze achève de lire, en tête du *Nouveau recueil des plus belles poésies*, cette dédicace flatteuse :

Madame,

Je n'estime pas contribuer médiocrement à la satisfaction publique de mettre les ouvrages des plus beaux esprits de ce temps sous la protection du plus rare génie de nostre siècle. Bien que leur mérite leur donne entrée dans le Temple de la Gloire, ils ne l'auront jamais plus favorable que lorsqu'ils y seront conduits par la première des Muses et ne pourront douter de vivre dans la mémoire des hommes, estans protégez de la plus illustre des femmes. Dans cette pensée, Madame, j'entreprens de vous les présenter, comme à la personne qui possède, non seulement ces qualitez éminentes, mais, de plus, comme à celle qui force tout le monde à avoüer que vous faites toute seule un troisième sexe, puisque vous estes autant éloignée de la foiblesse des Femmes que vous estes au dessus de l'excellence des Hommes. C'est une vérité qui se reconnoist chaque jour par vos sçavantes conversations et par vos excellentes poésies qui causent de la surprise et de l'admiration dans toutes les Ames. Et bien qu'il soit vray de dire en ce temps que les vertus ont pris les vestemens de nos Dames, on reconnoistra toutesfois que celles qui vous ressembleront seront plus richement vestuës et qu'elles parestront estre d'une condition plus relevée que celle des autres. Voilà, Madame, le sujet qui me fait vous offrir cet ouvrage, non seulement pour l'avantage de ses auteurs, mais aussi pour la gloire de me faire une bienheureuse occasion de me nommer toute ma vie, Madame,

Vostre très humble et très obéissant serviteur.

E. LOYSON (2).

Mme de la Suze s'enorgueillit de ces lignes. Elle songe que

(1) Henriette de Coligny, comtesse de la Suze, petite-fille de l'amiral de Coligny, a laissé un volume de poésies et donné son nom aux *Recueils La Suze-Pellisson*. Elle joua un assez grand rôle dans la société de son époque. Boileau l'admirait. Nous la représentons dans l'exercice de ses fonctions précieuses.

(2) *Nouveau recueil des plus belles poésies contenant...* Paris, Loyson, 1654, in-12, *A Mme la comtesse de la Suze.*

d'autres femmes les auront lues jalousement, qui la féliciteront tout à l'heure. Puis elle parcourt les feuillets où s'inscrivent les rimes familières d'écrivains amis.

Cette anthologie et ses pareilles, dont le siècle pullule et dont les exemplaires garnissent ses tablettes, peu à peu s'animent devant ses yeux. De leurs reliures de maroquin rouge, où resplendit, parmi les dorures, le dessin des armoiries, paraissent s'évader, en ondes sonores, les huitains et les alexandrins. Et c'est bientôt comme un murmure de foule confuse et vibrante, car le Recueil de poésie présente l'image la plus nette de la société précieuse, à la fois mondaine, galante, littéraire, avec de brusques retours à la dévotion ou à l'orgie. En lui se manifestent toutes ces tendances. Il vit de l'existence qui passe. Il rapporte l'entraînement du plumet pour la coquette, les phases de leur tendresse d'abord fade et qui, de part et d'autre, se transforme en furie sexuelle. Il n'est pas de réjouissance qui n'envoie son écho à ses feuillets débonnaires. La cour, la ruelle, la maison de campagne, la place publique y reflètent leurs aspects pittoresques. Les psalmodies de l'Eglise et les refrains du cabaret s'y répercutent. Il est une âme collective et un verbe synthétisé.

Mme de la Suze pense ces choses, cependant que défilent, à travers la magie de leurs œuvres, les masques variés des auteurs. Elle voudrait poursuivre cette lecture. Mais des devoirs graves lui incombent. Elle reçoit. Dans quelques heures son hôtel s'emplira de visiteurs. Les femmes déjà rangent en rond les chaires et les tabourets, doublent les tapis, drapent les tentures, époussettent les portraits accrochés aux toiles d'or des murailles, disposent les bibelots sur les cabinets, garnissent les tablettes de volumes savants. Dirigées par la comtesse, elles s'occupent ensuite du lit. Elles tendent sur ses matelas moelleux une étoffe damassée d'argent. Elles ornent le pavillon qui le surmonte d'une longue draperie de gaze noire, que relèvent avec élégance des cordons de soie crème.

Ces préparatifs absorbent les heures. Mme de la Suze revêt un justaucorps de velours gris de More que retiennent des galands noirs à bordure dorée. Sa jupe à longue traîne enveloppe en ses plis de merveilleux bouquets brodés. Elle jette négligemment sur sa tête un voile de gerse blanche. Elle se présente au miroir. Elle s'inspecte. Il manque là un nœud de

rubans, ici une mouche. Maintenant, tout l'ajustement s'harmonie. Elle étudie, sur le lit, sa position mi-allongée, soutenue par des « carreaux » de satin à houppe d'argent. Elle place auprès d'elle son miroir de poche ciselé et son mouchoir à glands d'or. Elle donne un regard satisfait à la chambre. Elle est « sous les armes ».

Or, Sébastien Potel pénètre dans la pièce. Toujours galantin et faraud, il arrondit la bouche pour le compliment d'usage. Mais la comtesse l'accueille avec des reproches. Vraiment, il manque à tous les devoirs de l'honnêteté. Il lui fait regretter d'avoir, ne fût-ce qu'un instant, supporté sa présence. Eh! quoi, ne sait-il pas qu'un alcoviste à la mode doit assister à la toilette de sa « divinité »?

Désappointé, le pétulant jeune homme s'épuise en excuses. Volontiers il secouerait le joug qu'il endure depuis de longues semaines. L'espoir de vaincre toute cruauté peu à peu quitte son âme. Il est le souffre-douleur de cette femme qu'il désire et qui entretient son appétit de chair, agrémenté de fadaises et de cadeaux. Aujourd'hui encore, il tire de sa poche un étui de table où les diamants sertis dans l'or reproduisent le chiffre de l'inhumaine.

Et comme il va accompagner l'offrande de protestations, deux sémillants introducteurs des ruelles entrent en dodelinant. C'est d'abord l'abbé du Buisson. Il passe, avant de se rendre au théâtre où l'attire la comédienne des Œillets. Il apporte chansons, épigrammes et rondeaux cueillis au Palais, parmi les pelotons de nouvellistes. Il les déclame. Puis, souriant, il se plie, le chapeau sur le cœur, en une révérence, et s'éclipse.

Un autre clergeon, l'abbé de Belesbat, le remplace. Il a la mine friande, et cela explique que les femmes prisent son frôlement. Il court sans cesse, accablé d'affaires puériles, babillant comme un oiseau. L'étourderie et l'inconstance cohabitent dans sa mince personnalité que parfume la civette et que vaporisent les dentelles. Constamment sa langue affilée se dépense en déblatérations. Ses imprudences terrorisent sa sœur, Mme de Choisy, qui se démène à le protéger contre les châtiments de la reine et les bastonnades des particuliers. Aucune menace d'ailleurs ne l'effraie. Il ne connaît point l'émoi. Il passe la vie à cultiver les belles manières et à les inculquer à des dis-

ciples. Car ce goguelu s'est institué directeur d'une académie de fleurettes. Il prend les jeunes gens à l'époque où les abandonnent les pédants de collège. Il les éduque, puis les conduit aux ruelles fameuses, où son esprit l'intronisa.

Il traîne, ce jour, derrière son petit collet, un plumet de son école. Il le présente. Curieusement, Mme de la Suze le contemple. Puis elle s'écrie :

— Ah ! Monsieur, que vous estes bien mis ! Je ne vis jamais seigneur si bien à la mode !

A quoi, selon les préceptes, l'interpellé répond :

— Je puis paroistre aux yeux de tout le monde, Madame, puisque je ne suis pas insupportable aux vostres !...

Effectivement, ce gringalet goffré et testonné soutient l'examen. Un goût clairvoyant présida au choix des panaches qui ondoient à son chapeau. Son manteau à la balagnie protège sans le cacher le justaucorps de tabis violet chamarré de galands, ornementé d'un col de dentelle, et d'où s'élance, en bouillons neigeux, la chemise de Hollande. Ses manches, « découpées à quatre cents taillades », laissent en liberté ses mains gantées de frangipane qui agitent une légère badine. Des jarretières bouffantes en roses maintiennent sur le bas de Milan la culotte prolongée par d'interminables canons. Les souliers ronds disparaissent sous les nœuds de rubans.

Ses moustaches « en pointes de poignard » tempèrent la fadeur de son sourire. Il mâchonne tour à tour l'anis, la pistache ou le cure-dents en bois de rose. Des mouches avivent la blancheur de ses joues enfarinées. Il va, parfumant de son odeur musquée les lieux qu'emplit sa révérence à double étage. Il sait par cœur les romans, et tourner le madrigal, et composer des « innocents ». Il grasseye les airs de cour. Il picore les baisers et dérobe les cœurs incorruptibles. Jamais chef-d'œuvre plus parfait ne sortit du « doux atelier de Cypris ».

Du moins ce sont qualités que le plumet se donne. A la vérité le plumet est cet être exécrable dont les alcôves entendent les rodomontades. Il vit d'emprunts et de bassesses. Il érige en institution l'amour de soi-même. Les princes, à son dire, recherchent son amitié et l'assassinent de confidences. Il joue. Trois pistoles perdues prennent, à ses yeux, l'importance d'une fortune engloutie. Il n'a cure que de toilette :

Est-ce une qualité si grande
D'être frizé, pour s'en vanter ?
Il n'est barbet dans la Hollande
Qui ne le puisse disputer,

lui disent les railleurs.

Mais les railleurs ne sauraient décontenancer sa morgue. Prétendant au titre de bel esprit, il salarie les auteurs afin d'en obtenir des dédicaces. Il s'attribue la paternité des poésies anonymes. Les mauvaises œuvres attirent invariablement son admiration. Si, par hasard, quelques études le prédisposent à la littérature, il fait, autour de ses moindres productions, un gigantesque tintamarre. Il force la louange même par la menace. Son verbe éclatant dissimule sa nullité et sa couardise. Un soufflet bien appliqué le guérirait de ses exagérations. Mais son assurance intimide les plus braves.

Il favorise le théâtre de sa présence. Là, planté sur la scène, étalant ses canons, il se peigne, il marque la cadence des violons, il évalue les beautés, il censure les pièces. Il opine sur le jeu des acteurs et publie les largesses qu'il leur fit de sa garde-robe. Puis il assiste au déshabillage des comédiennes.

Ce marquis nouveau-né, venu en une nuit comme un champignon, vante sa race. Ses armes, que d'Hozier se garde d'enregistrer, flanquent son carrosse, la porte de sa maison, ses salles et son perron. Il encombre les promenades publiques. Les Tuileries n'ont pas de nouvelliste plus assidu. Il y donne, sur le tard, rendez-vous aux dames afin qu'on le croie en bonne fortune. Car il ne tarit jamais sur le chapitre de l'amour. On le suit à la trace. Un régiment de cocus lui doit ses cornes.

Samedy, dimanche au soir,
Lundy, mardy, j'allay voir,
Mercredy, jeudy, Climène;
Vendredy j'y fus aussy,
C'est ainsy
Que je passe la semaine
Sans soucy.

En réalité, il excède rapidement les femmes, qui haïssent son inconsistance et le laissent toujours en haleine. Il prépare le terrain pour de plus entreprenants. Il mange son pain à la fumée du rôt. Il est le « pousseur de beaux sentiments » dont Scarron trace cette fine psychologie :

Au sortir de son lit, ayant quitté ses gands,
Décordonné son poil, défait sa bigotière,
Pinceté son menton et ratissé ses dents,
Il prend un bon bouillon et va rendre un clistère.

Le voilà bien muny tant dehors que dedans,
C'est pour un grand dessein, pour une grande affaire,
C'est pour aller pousser de ces beaux sentimens
Dont les godelureaux font un si grand mystère.

Il paroist vers le soir, poudré, frisé, lavé,
Exhalant le jasmin, de canons entravé
Dont un seul pèse autant que la plus grosse botte.

Il va chez quelque dame où, d'un ton de coquet,
Il lit un bout-rimé sur défunt perroquet.
Cette dame l'admire : ô le fat, ô la sotte...!

Le plumet est, par-dessus tout, le fâcheux, le fâcheux protéique. On endure son obsession par crainte de ses médisances. Et c'est pourquoi Mme de la Suze ménage celui que l'abbé de Belesbat lui amène. Délibérément, et sans qu'on l'y ait invité, il commencerait, au nez de Potel, le siège de la dame. Mais peu à peu les visiteurs affluent. Voici Bouchardeau, le prince de la fadeur. On dit son influence grande dans les cercles parce qu'il confectionne, par douzaines, ces strophes insipides que Lambert, Boesset, Le Camus, ou Couperin mettent en musique. Il est le chansonnier officiel des précieuses à l'époque où la chanson multiplie ses adeptes.

La marquise de la Grenouillère le suit. Cette grosse commère aux cheveux rouges impressionne Mme de la Suze par sa laideur spirituelle. Son visage joufflu, au front étroit, aux yeux gonflés « de lapin blanc », au nez bosselé, toujours ruisselant de roupies, au menton fourchu, épand, par sa bouche distendue, où les canines en défense s'efforcent d'atteindre la lippe pendante, une haleine nauséabonde. Elle porte, sous un col gras et court, deux mollasses « vessies de pourceau » sanglées exagérément et reparties sous des aisselles dont nul parfum ne parvient à atténuer l'exhalaison. La mode la supplicie, car ni « la modeste », ni « la friponne » n'arrivent à voiler l'hydropisie de son ventre. Elle se déclare, malgré tout, d'une « complexion fort amoureuse », sans coquetterie et vaines résistances. Considérant comme une « grande simonie de vendre l'amour », elle choisit ou congédie ses amants avec simplicité. Elle exile jalousie et fierté de son cœur. Elle « prie d'amour

quand on ne l'en prie point ». Il importe peu, dit-elle, par quelle voie on arrive à ses fins pourvu que l'on y arrive. Elle « nourrit ses sens ». Il faut, en effet, affirme-t-elle, « que tout le monde vive ». Elle est ronde au moral comme au physique.

Mme Cornuel, qui l'accompagne, goûte une franchise dont elle donne elle-même des preuves quotidiennes. Mme Cornuel franchit la cinquantaine avec une joie claire que ses nièces, Margot Cornuel et Mlle Legendre, s'ingénient à perpétuer. Elle garde en sa mémoire les souvenirs fanés de quelques voluptés dérobées au mariage. Ils ne l'attristent point. Rien ne saurait l'attrister. Elle observe la vie qui l'entoure et en tire les moralités nécessaires. Elle draine l'esprit du siècle. Ses mots incisifs blessent au défaut de l'armure quiconque les excita. On les répète. On en construirait un volumineux ana. Elle les place à bon escient au cours tumultueux des conversations.

Boisrobert, sa victime, ne lui conserve pas rancune. Il polémiqua un instant contre elle, jouant sur son nom équivoque. Puis, étant faits pour s'entendre, ils se réconcilièrent. Il la salue gravement, tout en conduisant vers Mme de la Suze deux personnes d'humeur différente dont il réjouit les alcôves. L'une, Mme de Launay-Gravé, bourgeoise gonflée d'écus, la tête bourdonnante d'affaires commerciales, n'a d'autre ambition que s'introduire dans le monde.

L'autre, Mme de Brancas, mêle dans ses prédilections la politique et l'amour. Son proverbe de cour : « Bon pied, bon œil », s'accorde avec sa propre devise : « Honny soit qui mal y pense. » Elle épousa ce fameux distrait, caricaturé par La Bruyère, qui, au Louvre, quittant la main de la reine, s'oubliait jusqu'à inonder les tapisseries. La finance, la magistrature, la poésie et l'armée participèrent aux profits communs de sa couche. Pour l'heure, l'abbé Testu jouit de ses charmes agonisants.

Cependant la ruelle de Mme de la Suze s'emplit d'une foule murmurante. La façonnière Mme Scarron et sa guillerette belle-sœur Françoise entrent avec Mme de Sévigné ; la duchesse de Luynes fait une apparition entre deux prônes, auxquels son époux lui prescrivit d'assister.

Mlle des Jardins, toute gracieuse, rejoint la galante Mme Paget, qu'endoctrine l'austère Conrart. Douceâtre, Mme de Motteville

enjôle la grosse duchesse de Saint-Simon. Mme de Chaune et la princesse de Guéméné se montrent d'un clin d'œil deux triomphantes fleurs au jardin du scandale : Honorée de Bussy et Mme de la Bazinière, que le duc de Saint-Aignan caresse d'un madrigal nouveau. Ortigues de Vaumorière écoute avec mélancolie les pointes que le poète Perrin introduisit dans le portrait d'une belle. Mme de Lauvergne roucoule une élégie à Mlle Josse cependant que Chapelain, en guenilles, querelle, sur les règles du rondeau redoublé, Mme de Beauregard, inventrice de néologismes.

Le fin Benserade musarde parmi les cotillons. Mme de Brégy l'arrête au passage et répond verbalement à l'épître qu'il lui fit tenir par la poste. Mlle Petit papillonne de groupe en groupe, cueillant les anecdotes dont elle bâtira plus tard les trois tomes de *l'Amour eschapé*. Fille d'humeur héroïque et mondaine, elle manie avec dextérité l'épée et la plume. Bien que multilingue, pratiquant la médecine et les mathématiques, elle diffère des cohortes précieuses que l'abbé d'Aubignac dirige sur les routes épineuses de la science. Elle ne méprise pas la coquetterie. Il lui agrée de semer les soupirants malheureux. Aussi fuit-elle la caste des philosophes férues de cartésianisme, des chercheuses de secrets alchimiques penchées sur les fourneaux et les cornues de leurs cabinets, des magiciennes, des chiromanciennes et des physiognomonistes.

Les types les plus divers se coudoient en l'hôtel de Mme de la Suze. C'est, au dire des contemporains, une cohue. On y voit des dames que passionne la mécanique, l'histoire ou le droit, et celles qui, incapables d'une spécialisation, se distraient à la critique inconsidérée de toutes choses ; et celles qui, s'inquiétant de linguistique, passent au crible de leur examen le style de Corneille. On y voit le nouvelliste femelle et même la lesbienne guettant l'occasion.

Les romanesques pullulent. Elles entourent Gomberville, La Calprenède et Segrais d'une adoration muette. L'une prépare, dans l'ombre, un galimatias en dix tomes. Les autres vivent de l'illusion merveilleuse que l'*Astrée* éveilla dans leur âme. Mlle de Beaulieu, à peine adolescente, brûle d'une flamme non pareille pour Aronce, héros de *la Clélie*, et court le monde en quête d'un amant qui réunisse ses perfections. Mlle des Marets et le chevalier de Béthune, reniés de leurs familles,

végètent en un grenier, satisfaits d'avoir mis en pratique les préceptes de l'enlèvement.

Tallemant des Réaux raille l'ingénuité des deux illuminés. Il fut, un temps, le frôleur de la jeune fille et regrette de se borner à l'amitié. Il prête une oreille distraite à la Galanterie lourdaude que lui soumet le médecin La Mesnardière. Plus loin Quinault frétille devant Mme d'Oradour, « poudrée, frisée, ajustée », et dont les liaisons sont innombrables comme les étoiles. Le marquis d'Alluye remercie Loret d'une mention dans la *Gazette*. Trois poètes gouailleurs, Gilbert, Cantenac et le chevalier de Cailly, échangent des épigrammes, tandis que le sombre Brébeuf argumente avec Boyer et le maître des cérémonies Dupin.

Un essaim d'abbés tourbillonne. Poudrés, embaumés, épanouis, les uns efféminés et couverts de dentelles, les autres bravaches et traînant la rapière, ils méprisent les vertus théologales. Montreuil l'enjoué aiguise les concetti pour Mme Burin, sa maîtresse. Ses poches regorgent de manuscrits tendres. Il vit parmi les jupes, reçoit des confidences, couve cent proies à la fois. Il impose avec gentillesse sa présence et partout atteint le but par la patience et l'aménité jointes à la souplesse. Les deux Testu s'appareillent à lui par l'humeur. Baraly, Francheville, Lédignan, Montigny, du Pille, noms sautillants, âmes de fleurs, visages où, dans le fard, pétillent les yeux matois, quelle bible d'amour pourrait contenir tous les versets que leurs minces lèvres débitèrent ? Quelles messes dirent-ils et sur quels autels de marbre rose? Et quel chapitre provincial osa forcer à la rigoureuse résidence ces petits collets qui s'épuisèrent à alléger le poids de la religion et parfumèrent de poésie la prière maussade ?

Mais le plus étourdissant de ces babillards, le plus volage de ces folâtres, n'est-ce pas l'abbé de Pure? Voici cet éducateur des belles. Il leur apporte le fruit de ses méditations : de nouvelles règles de danse. On se méfie un peu du malin causeur qui vient de ridiculiser la gent précieuse. On se demande avec angoisse qui l'on doit reconnaître sous les voiles d Agathonte, de Mélanire et d'Eulalie.

La ruelle de Mme de la Suze n'a-t-elle pas fourni les éléments de sa satire ? Elle est ouverte à tous venants et fourmille de beaux esprits. Elle compte parmi les plus galantes. Pour en

découvrir l'image complète, il faut attendre le départ des oisifs. Ils ne s'y attardent guère, désirant se montrer en plusieurs endroits dans la journée. Bientôt les seuls affiliés de la « cabale » entourent le lit de la comtesse. Les précieuses proprement dites, coiffées à la paysanne de cornettes jaunes, couvertes de la cimarre aux galands d'or, occupent les places privilégiées. Les autres dames, assises sur des « carreaux », maintiennent à leurs pieds, accroupis ou agenouillés, les alcovistes éperdus de morbidesse. Les auteurs, selon leur fortune, leur réputation, leurs sentiments ou leur spécialité, se subdivisent « en étages ». On les reconnaît à leurs vêtements noirs, à leurs modestes rabats de dentelle, à leurs chevelures embroussaillées. La ruelle souffre avec peine les pédants, gens « enivrés de vaine science, aheurtez à quelques observations inutiles », doctoraux, malendurants, combatifs, prétendant à l'infaillibilité, dédaigneux des femmes, essayant d'instaurer le culte de leur personnalité.

Survient un provincial, conduit par quelque introducteur; il s'aide des pieds et des mains pour « accroître les merveilles de sa civilité ». Sa gaucherie divertit le cercle. Seule Mlle Bourlon fuit ce lourdaud « puant la garenne », car en Mlle Bourlon s'incarne la pure précieuse, « vapeur spirituelle, extrait de l'esprit, précis de raison ». Les salons ambitionnent sa présence, lui pardonnant, à cause de son omniscience, une humeur bizarre, un goût incommode, une irréductible fierté. Puis sa mission impose : on souhaite, avec elle, sauver la ruelle des « mains des barbares », élever la spiritualité des conversations, chasser les fâcheux volubiles et les critiqueurs insolents.

M. d'Aubigny, son alcôviste, répand les décisions prises, la veille, à son bureau d'esprit : on a réformé le blason. Précieuses adolescentes ou mûres porteront désormais des armes appropriées à leurs mérites. Un noviciat dans les ruelles précédera l'obtention des lettres de noblesse. On a, de plus, établi une morale. Enfin, une religion, nouvellement fondée, impose cinq articles de foi à ses adeptes : subtilité dans les pensées, méthode dans les désirs, pureté de style, extirpation des vocables défectueux, extermination des pédants et des provinciaux.

Tout le « rond » applaudit, sans excepter le rustre et les

savantasses, lorsque apparaît Mme de Chavigny. De suite elle gémit et se plaint. Elle accuse le grand air de défaire sa fraîcheur Masque, gants et manchon l'en défendent à moitié. Les opérateurs achevaient justement de satiner son visage après en avoir enlevé la peau usée. Sans doute demain gardera-t-elle la chambre. Le souffle lui manque, en effet. Est-ce le chagrin? Non. Tout simplement son busc et ses vertugales la compriment. C'est elle qui, dernièrement, affichait son effroi de la maternité. « Engagée dans le parti galant », et coquette, elle veut demeurer « popine, allaigre, toujours preste à sauter et à baler ».

Ayant promené sur l'assemblée un regard d'abord dédaigneux, puis satisfait, elle s'assied. Puisque personne ne l'éclipse, elle peut s'abandonner à la gaieté et éployer sa science du sourire. Elle adresse, par devoir, à Mme de la Suze, celui de l'*œil gracieux*. Puis, selon la qualité des soupirants qui l'assiègent, celui de la *dent blanche*, le *dédaigneux* ou le *faux semblant* épanouissent ou rétractent ses lèvres.

Elle se dégante ostensiblement et offre à l'envie des « patineurs » ses belles mains constellées de diamants. Mais voici qu'un godelureau, grisé d'avoir trop contemplé sa gorge audacieusement anudie, improvise un madrigal. La ruelle s'émeut. Une jalouse résume la dernière prédication : un moine, aux Minimes, déclara aux petites maîtresses mortel le péché de débrailler des rondeurs si semblables à des fruits que le désir monte de les marauder. Il maudit leur audace de les apporter au tribunal de la pénitence et si parfaitement étalées que les confesseurs, troublés par leur arôme, oublièrent les paroles absolutoires. Mme de Chavigny feint de ne pas comprendre. Le mouchoir de col lui semble un détail insupportable de la toilette. Il sied, puisque rien n'en dépare la splendeur, qu'elle dévoile le double tabernacle où gîtent ses frivoles sentiments.

A la vérité, on excuserait le sacrilège bénin du décolletage à l'Eglise. La mode l'implanta. Mais Mme de Chavigny fait des hautes voûtes gothiques un lieu d'exhibition. Elle y apparaît en pompe, suivie d'une caravane d'amants. Elle y installe un coin de son alcôve où l'on rit, cajole, convient de réjouissances, prend assignation de débauche, échange poulets, caresses et œillades.

D'aucuns le disent derrière elle. Mlle Baudoin ajoute en badinant que Mme de Chavigny paya cent pistoles un miroir qui embellit, qu'elle recourt fréquemment à d'habiles « ajusteurs de gorges », et qu'enfin Champagne, son coiffeur, obtient d'elle, en une minute, plus de privautés qu'un galant en une année d'asservissement.

Cependant Mme de Chavigny travaille à son métier ordinaire, qui consiste à « élever les désirs naissants » et à « éveiller les léthargies de cœur ». A la causerie tendre, elle joint la stratégie des attitudes. Elle « étale tous ses dehors » sous les yeux navrés des « esplucheuses de beauté ». Elle esquisse quelque pas de danse. Elle joue du busc, de l'éventail et du miroir de poche. Elle chante. Elle montre par des troussements de robe ses chevilles fines et son pied menu. En quelques heures le niais qui suit ses manœuvres a pénétré tous les mystères de sa chair. Il halète et demande grâce.

Mme de la Suze connaît son personnage et plaint le martyr qui vient de naître. Car si la coquette suscite l'amour, elle se garde comme d'un crime de le partager. Elle tient le galant en expectative, lui oppose des rivaux, reçoit de toutes parts câlineries et présents, jusqu'au jour où, craignant l'abandon, elle concède « les dernières caresses ». Encore ne se peut-il vanter d'en jouir exclusivement, car, dit la rouée :

Pour mes ébats j'ai toujours à ma suite
Un jeune adorateur.
D'un Fierabras je souffre la poursuite :
Il est mon protecteur.
Un président fournit à ma cuisine,
Suis-je pas bien fine, moy,
Suis-je pas bien fine ?

Mme de Chavigny, l'ayant suffisamment enfiévrée, tourne le dos à sa conquête. C'est l'habitude d'une *Beauté fière* après quelques escarmouches. Elle s'approche, tout avenante, de Mme Roger. Elle veut habilement utiliser le contraste. Mme Roger, en effet, vieillit sous le fard. La moëlle de pied de mouton, tous les blancs gras réparent les lézardes de sa peau. Mais quoique les bains d'eau de veau restaurent ses flétrissures, elle se fatigue vainement à capter le plumet. *Beauté de Consolation*, elle rêve complaisamment à sa défunte bonne mine. Elle incline vers la dévotion, suprême refuge des femmes que la volupté proscrit de ses liesses.

Mmes de Chavigny et Roger conversent. L'abbé de Torche, près d'elles, pose une question galante sur laquelle la troupe épilogue à perdre haleine. Mais qu'importe aux deux coquettes cette contestation sur l'Amour? Il suffit qu'on les aime. Elles s'en désintéressent autant qu'elles se désintéressèrent, la semaine passée, chez M. Conrart, d'une dispute sur l'orthographe. Détachées de l'ambiance, elles se content leurs respectives intrigues lorsque celles des autres n'alimentent plus leurs « harangues de colère ».

Elles se communiquent les inventions de la mode. Parfois des indiscrets les interrompent. L'un, passionné de généalogie, place ses termes barbares dans le hourvari qu'organisent les perruches encapuchonnées de leurs coiffes. L'autre se perd dans le « labyrinthe » d'un discours dont la trame lui échappe. Un nouvelliste passe et, sans donner le bonjour, lance une gaillardise fraîche. Un officier du roi énumère ses prouesses de la dernière campagne. Une dévote s'afflige sur les désordres de son quartier.

Parmi tous les « colporteurs de badineries, crieurs de sonnets, emmancheurs de ballets, expéditionnaires de cadeaux et collations, introducteurs de comédies », beaucoup sont venus pour illustrer leurs talents et cueillir des louanges. Philoxène, jeune homme naïf, pénètre dans le monde. Il porte en ses poches un bagage de chansons. Mme de la Suze le supplie d'en murmurer quelques strophes. Il aime la gloire. Comment résister à tant de prières? Mais voici qu'au quatrième vers la tendre Eulalie tombe en syncope. On la ranime. La comtesse demande les raisons d'une telle émotion. Elle apprend que cette belle n'a pu endurer que, « pour n'égratigner point la cadence et la justesse de la rime, on commette le meurtre du bon sens ».

Ces accidents particuliers n'empêchent pas la ruelle d'être le lieu d'éclosion de toutes les modes poétiques. Jamais, à aucune époque, une telle débauche de vers ne tourmenta la société. Muguets et précieuses s'en sursaturent. Les princes et les seigneurs, qui ne dédaignent pas de faire dans les bureaux d'esprit « leçon publique de bagatelles », riment comme de simples auteurs. Mais les genres varient selon les engouements. L'énigme eut son heure. C'est un agréable passe-temps. Elle prête à l'équivoque. Elle donne à la licence une grâce de mystère. Le rondeau corsa son incongruité. L'abbé de Cerisy

donna la vogue aux métamorphoses, qui se maintinrent dans la note mielleuse. Un bizarre amour de l'épitaphe chassa le délire des métamorphoses. Les dames ensuite s'éprirent du bout-rimé et les mots qu'elles désignèrent au labeur des poètes soulignèrent leur chasteté. Le dialogue galant lui succéda, cependant que les épigrammes roulaient leur fusillade menue.

Mais, en vérité, la multitude dont nous envisageons les gestes trépassés prétexte la littérature pour cacher l'Amour. Le père Le Moyne, jésuite qui mêle à la théologie et à la morale les écrits profanes et volontiers préfère les jupes de soie aux robes de bure, le constate douloureusement. Il demeure en tête à tête avec Mme de la Suze, tandis que s'éloignent les derniers visiteurs de la ruelle, et s'attarde en une causerie :

— L'Amour, dit-il, à en croire Mlle de Scudéry, communique toutes les vertus et tous les raffinements. Les gens honnêtes lui doivent leur honnêteté. Une infinie fadeur semble le caractériser et l'élégie, en qui s'exprime la mélancolie des absences, des ruptures, des jalousies, en être l'image manuscrite. Ce n'est là qu'une surface et qu'une hypocrisie de plume. Les amants par habitude, imprègnent de tristesse leurs compositions. Nous connaissons leurs sentiments intimes. Quant aux précieuses, assimilées aux Jansénistes pour leur austérité, depuis longtemps un satirique nous a dévoilé leurs manèges.

— Par grâce, mon Révérend Père, interrompt Mme de la Suze, ne condamnez pas avec trop de hâte la dissimulation de mes sœurs et frères en péché. Tous nous savons ce que Claude Le Petit formula en vers impies :

Le garçon est pour la fille,
La fille pour le garçon.

Mais le siècle se refuse à accepter ces vérités parlantes et la ruelle plus encore, puisqu'il y souffle, assurent ses ennemis, un « vent de déguisement ».

— Je vous arrête là, Madame. N'est-ce pas la ruelle qui, pour son usage et l'usage du monde, inaugure quatre manières de faire l'Amour ? Elle invente pour la Coquette l'*Amour d'oui*, frais et charmant, sans dispute ni chagrin qui saoule, rassasie et n'en coûte qu'à la bourse. On y va par la *Route d'or*. Elle dote la Finette de l'*Amour de non*, pénible, hérissé de refus, qui nécessite soins et soupirs. Le *Sentier de Reconnaissance*

y conduit après maintes tribulations. Elle accommode la Discrète de l'*Amour de mais,* que l'on gagne par le *Gué de l'Occasion*, non sans avoir outrepassé les indécisions et étouffé le : « mais qu'en dira-t-on ? » d'une bouche souriante. Elle concède à la bourgeoise l'*Amour d'Eh! bien*, délivré de maniérisme et auquel toutes les routes mènent. On se parle, on s'accorde : eh ! bien prend le sens de l'abandon.

Hélas ! Madame, nous vivons en des temps déplorables ! La dame qui délibérément « s'embarque à aimer » trouve, pour éviter les écueils du voyage, un pilote plein d'expérience et des conseilleurs qui, lui montrant la fragilité de la vie, l'engagent à n'attendre pas la vieillesse pour savourer des joies éphémères et faciles. D'aucuns même vont jusqu'à offrir d'être les artisans désintéressés de ces joies :

> Vous aurez tout le plaisir
> Et j'auray toute la peine.

Les professeurs en art de plaire se présentent ensuite. Ils enseignent les finasseries du langage, celles du geste, comment on écrit des billets, comment on résiste avec emportement et comment on tombe avec grâce. La ruelle accorde sa connivence à cette éducation. On y admet la néophyte dans le « parti des petits coins ». Là, règne la liberté d'allure. Les voleurs de baisers y pullulent. La juridiction précieuse amnistie leurs actes. D'ailleurs, le jeu des bêtes, celui des vertus et des vices, celui des proverbes dont s'égaie la société autorisent ces larcins. De même le jeu de Cul-Bas et celui de Baise-moy, Gendarme.

Peu à peu la dame acquiert toute la science des fleurettes. Elle ajoute au dévergondage de plume que des messagers portent d'un quartier à l'autre. Elle adresse cent « innocents » par jour et gémirait de n'en recevoir point le double. A la faveur des « discrétions », elle souffre qu'on l'entretienne de gants, de rubans et autres mignardises. Elle connaît la signification du *Hem !* appel discret que les amants substituèrent aux œillades dont s'offensaient les maris jaloux. Si bien qu'instruite sur toutes les matières elle peut justement s'écrier :

> N'ay-je pas droit sans qu'on me le disputte
> De passer pour catin ?

Plus de cent fois j'ay fait la culebutte
Avec mon grand cousin.
On m'a baisé, l'on a cassé mes vitres,
N'ay-je pas mes titres, moy,
N'ay-je pas mes titres ?

En réalité la ruelle a fait de l'amour « un art de piperie ». Tout homme, exempt de sentimentalisme, s'y exerce à n'être point dupé. Il se débarrasse du respect incommode. Ayant vainement cherché une femme qui ne lève ni trop tôt ni trop tard sa cotte, il exige la réciprocité des cadeaux : pucelage en échange de bijou. Tapi dans l'ombre, il attend, patiemment et sans révérences inutiles, l'heure du berger. Bientôt, même, il adopte des doctrines de brutalité :

Que sert de courtiser les dames ?
Peu parler et bien besongner.

La galanterie tue le goût du foyer conjugal. L'état de mariage cause le malaise d'un emprisonnement. La femme envisage avec répugnance « l'amoureuse hydropisie ». Elle considère l'époux comme son premier domestique. Il doit raisonnablement lui laisser toute indépendance de débauche et se résigner à n'être qu'un comparse. S'il regimbe et cause du scandale, un blâme général l'écrase et les vaudevillistes le chansonnent. Cocu et ridiculisé, il subit l'humiliation de « composer avec les chantres du Pont-Neuf ». De telle sorte que nul n'envie la situation matrimoniale où s'unissent « Mme la Fourberie avec M. l'Intérêt ». Elle dépoétise l'Amour. On y songe toute la vie, mais on s'arrange pour ne jamais grossir la « confrairie ».

Le Père Le Moyne s'aperçoit, à ce moment, que son réquisitoire lasse Mme de la Suze. Il l'interrompt brusquement, sourit, comme pour faire oublier son humeur intempestive, ramasse son chapeau, se courbe en un cérémonieux salut et, à pas pressés, regagne sa demeure...

ÉMILE MAGNE.

POÈMES

—

TEMPÊTE

Ce nuage va te cacher, Soleil.
Et puis cet autre. Et puis d'autres arrivent.
Poussez-les, vents sauvages. Mêlez leurs chevelures.
Jappez sur eux de tous les coins de l'infini.
Chassez-les, vents humides, pleins de sel, pleins de sable.
Charriez des embruns, des brumes et des cris.
Cachez, emprisonnez ce cercle monotone.

Ah! tu es pris, Soleil!
Tu t'enfuis, tu galopes,
Mais tu n'échappes plus, pâle, blême Soleil!
Les rochers en riant te crachent de l'écume.
Les ressacs amusés te lancent des cailloux;
Et ta tête affolée et comique vient battre
Contre nos mille bras enlacés.

Tu es pris, tu te tais; tu n'oses plus nous dire :
« Voyez : tous les matins, j'émerge de la terre,
Je plane, je rayonne à midi sur vos fronts,
Et le soir je me fonds dans la mer immobile.
Demain, si vous voulez modeler sur ma course
Vos vies incohérentes, souffrantes et précaires,
Vous serez calmes, heureux et justes comme moi. »

Nous avons écouté un jour ta plaidoirie,
Vieil avocat de Dieu.
Nous avons oublié nos antiques querelles,
Et nous avons dormi dociles sous tes feux.

Imposteur! Imposteur!
Nous avons plus souffert dans ton ordre hypocrite
Que dans les durs combats où nous nous épuisons.

Mais tu es pris, Soleil!
Ne te cramponne pas à ta route éternelle.
Allons! viens de bon cœur avec nous dans nos danses;
Sens les fortes odeurs que nous disséminons;
Entre dans nos tournades, roule, jouis, aspire,
Et dis si tu préfères à notre fantaisie
L'impossible bonheur que tu nous promettais.

Saint-Gwénolé en Penmarc'h. Juin 1907.

L'ORDRE

On me dit : prends garde. C'est lui le maître.
Il est toujours vainqueur. Il est partout vainqueur.
Raisons pour que je baise ta botte,
Lourdaud !

Vainqueur de tout ! Toujours vainqueur !
Vraiment ? Toujours ? lent personnage.

Tu passes. Derrière toi boitille
Mon camarade futé, joli,
Ce fripon, le gamin Hasard.
Il t'attrape ! Un bon croc en jambes !
Et te voilà sur ton derrière,
Toi, ta satisfaction et tes lunettes.

LES INCONNUES

Sur les tables des guides, sur les courbes des cartes,
J'aimais à vous pointer une à une, montagnes.
Mais je vous vois surgir dans le ciel matinal,
Que m'importent vos noms ?

Entre deux buvards gris je vous ai desséchées,
Fleurs ; je vous ai collées et je vous ai classées.
Mais je sors de ma chambre, et vous vois plein les prés,
Que m'importent vos noms ?

Toi-même, brave ennemie des dieux, Astronomie,
Tu m'enseignas jadis des lettres et des signes.
Mais ce soir les étoiles abaissent leurs longs cils,
Que m'importent leurs noms ?

Et vos noms, jeunes filles rapides, qui parlez
En agitant vos mains et vos têtes parées,
Jeunes filles qui passez, que j'aimerais aimer,
Que m'importent vos noms ?

LIEDS

I

En revenant de ce voyage
Je trouvai ma chambre terne, triste.
Cependant sur mon seuil fleuri
Tu étais là, tu m'attendais.

2

En entendant cette note,
Pourquoi nos yeux se sont mouillés ?

En entendant cette note,
Pourquoi nos corps se sont penchés ?

En entendant cette note,
Pourquoi nos mais se sont pressées ?

En entendant cette note,
Pourquoi nos lèvres se mêlèrent?

3

Oh ! je t'aime, je t'aime
D'aimer mes amies avec moi.
Les hommes discutent, se moquent ;
Mon cœur se contracte près d'eux.
Mais comme j'aime, comme tu aimes,
Avec des femmes belles, graves,
D'échanger de graves propos !

4

Pourquoi me fais-tu souffrir ainsi ?
Tu te dis : comme il est instable, irritable,
Illogique, obscur, compliqué !
Et moi je pense : quelle est claire !
Comme les choses lui paraissent simples !
Comme elle vit dans le présent !
Comme elle est joueuse, moqueuse ;
Comme ses mains aiment les étoffes;
Comme ses doigts animent les fleurs !
J'ai peur, j'ai peur, ma pauvre amie.
Est-ce que nous allons nous haïr ?

Prends notre barque, me dit-elle.
Tu rameras tout doucement.
Des branches caresseront nos têtes ;
Les hirondelles nous frôleront ;
Les peupliers, sur nos cheveux,
Sèmeront leurs graines cotonneuses.
Nous verrons, entre les racines des aunes,
Les brêmes qui fraient, barboter.
Et, sous le soleil écrasant,
Qui fondra nos cœurs l'un dans l'autre,
Nous glisserons près des demoiselles,
Qui s'aiment autour des lances d'eau.

5

Mon amie, tes cheveux vieillissent.
Et je regarde, du coin de l'œil, tes jeunes rides.
Et toi, quand j'ai le front incliné sur mon livre,
Tu regardes ma barbe qui blanchit.

Ma pauvre amie, comme tout cela est triste.
Et comme on meurt, autour de nous!
Est-ce que nous ne serons jamais plus jeunes ?
Est-ce que nous ne serons jamais plus gais ?

Ami, me dirent ses belles lèvres,
Si nos yeux ont trop peur de voir
Cette fin lente de nos visages,
Approche ta bouche de ma bouche,
Plonge ta tête dans mes cheveux.

ANDRÉ SPIRE.

LE PORTUGAL ET L'ESPAGNE DANS L'ŒUVRE DE LA CIVILISATION

—

Dans l'œuvre progressive de la Civilisation universelle, il n'est pas un effort qui ne procède d'un autre, et tout s'y enchaîne, proportionnellement à l'esprit des races, aux conjonctures historiques qui font éclore les grands esprits, au génie des individus. Il y a des heures fiévreuses de création, auxquelles succèdent les époques d'organisation et de méthode, et celles-ci sont fécondées par celles-là. Parfois, il semble qu'une seule parole tout à coup sortie de la bouche d'un homme aille bouleverser la terre, et une nation se lève à l'improviste pour propager cette parole, que des milliers de croyants aideront à multiplier.

On a beaucoup écrit sur la répercussion profonde à travers l'Europe de la prise de Constantinople par les Turcs, sur l'exode des Byzantins en Italie, sur leur rôle bienfaisant dans la préparation de l'humanisme. A en croire les commentateurs, on serait tenté de rapporter à cet événement unique l'honneur d'avoir fait éclore la Renaissance. On oublie trop, selon nous, que ce mouvement généreux d'idées aurait pu se trouver facilement étouffé, comme le fut celui qui l'avait précédé dès le XIIIe siècle, si précisément la base doctrinale ne s'en était appuyée sur le contrôle de faits neufs et indiscutables, si l'aspect général de la planète ne se fût préalablement modifié au regard de l'Europe, si l'étude de la Nature n'eût été le résultat inéluctable des Grandes Découvertes maritimes. Mise en face de nouvelles conditions d'existence, l'Humanité, malgré la répulsion de ses chefs, dut accepter *l'esprit moderne*. Et voilà ce qui va sembler paradoxal : c'est aux nations ibériques, si étroitement enchaînées jusqu'aujourd'hui au dogmatisme ecclésiastique, stérilisées par l'Inquisition, que nous devons attribuer le mérite d'avoir fourni à la culture positive son appui le plus sûr.

Il n'en est pourtant pas autrement, et ce fut de leur part

assez inconscient, au moins du côté espagnol; car on a pu remarquer déjà que les découvertes portugaises étaient le fruit bien gagné d'un patient et méthodique effort. Vasco de Gama cherche le chemin maritime de l'Inde et le trouve; Christophe Colomb, au contraire, aborde en un pays qu'il ne soupçonnait pas.

Au reste, le plan des explorations portugaises, dont Colomb, de son propre aveu (1), avait eu connaissance avant son départ, était double et visait à la fois l'Ouest et le Sud, comme en témoigne aisément la découverte des Açores, à mi-chemin des Antilles, dès 1429. Si Dom Joaô II de Portugal écarta Colomb, ce fut donc en parfaite connaissance de cause, et pour ne pas remettre à un étranger la direction des flottes lusitaniennes. Colomb, en effet, était Italien, et l'œuvre entreprise par le Portugal allait ruiner la puissance de Venise, ville italienne, encore que rivale des autres menus états. Quoi qu'il en puisse être, la découverte de l'Amérique, le périple africain et le premier voyage autour du monde effectué par Magellan opérèrent dans l'activité des peuples une révolution capitale. Les spéculations du commerce et de l'industrie, les échanges de tout ordre prirent une direction nouvelle, et des carrières imprévues s'ouvrirent. La fièvre colonisatrice remplaçait l'enthousiasme des Croisades. Au reste, elle en dérivait, et Raynal a pu dire qu'en allant combattre au cœur de l'Orient la puissance musulmane les Portugais avaient sauvé l'Europe de l'invasion des Turcs.

Grâce à eux put régner un moment, comme eût dit Erasme, la République des Lettres, fille de la grande République chrétienne des siècles précédents; mais bientôt allaient s'ébaucher les réactions fatales. L'unitarisme catholique mis au service de l'impérialisme monarchique suscitait la Réforme, et l'Humanisme se trouvait capté par les Jésuites. Après l'éblouissement d'un siècle sans égal, l'Ibérie se retrouve pauvre, ruinée d'énergies, livrée à l'Inquisition au temps de Philippe II, et Cervantès pouvait génialement caricaturer dans le *Don Quichotte* l'héroïque figure de sa race. Satire grandiose où saigne à chaque

(1) Dans sa *Vie de l'Amiral*, Hernando Colomb, son fils, s'exprime ainsi : « *Estando en Portugal comenzo à conjeturar que el mismo modo que los Portugueses navegaron...* » Il déclare plus loin que l'amiral fut également dirigé « *por los indicios de los navegantes* ». (Théophile Braga : *Camoens, Epoque et vie*, page 24.)

page un peu de son cœur généreux et désabusé, œuvre énorme où la France allait puiser de quoi se rajeunir elle-même, l'immortel blessé de Lépante l'écrivit comme un testament de la Chevalerie et de la Pensée librement chrétienne. Ensuite, il se fit moine. Son grand adversaire Lope de Vega n'appartenait-il pas au Saint-Office ? C'en était fait du vieil esprit des Croisades : l'absorbant souci des biens de ce monde triomphait déjà avec l'affaiblissement des caractères. Camoens, plus heureux, avait pu mourir, avant d'avoir vu la déchéance de sa patrie portugaise, occupée par les troupes de Philipe II et bientôt livrée au castillanisme inquisitorial. Cœur non moins ardent que Cervantès,dont il partageait les origines galiciennes, Luiz de Camoens put ainsi garder un certain optimisme, où l'enthousiasme médiéval se laisse guider harmonieusement par la raison classique. Chevalier dans l'âme, patriote exalté, il ne se résigne pas à douter; il est fier de l'œuvre accomplie par les siens et n'en imagine pas de plus haute. Il ne veut rien renier du passé; mais il embrasse éperdument l'avenir. Le prestige des modèles classiques ne l'empêche point de conserver jalousement le culte des traditions. Par le sentiment qui l'anime et qui réalise la touchante union de l'héroïsme et de la tendresse, autant que par les tableaux qu'il peint directement d'après nature, Camoens est le premier des poètes modernes. Lui-même le proclame :

— « Que meure l'écho des navigations d'autrefois, dit-il, que se taise la renommée qu'un Trajan et qu'un Alexandre ont pu acquérir par leurs victoires : je chante l'incomparable courage portugais à qui Neptune et Mars obéirent. Que cessent les chants de la Muse antique : d'autres mérites plus hauts ont surgi.

« Vous n'entendrez pas célébrer dans ce poème de vaines prouesses, des exploits mensongers et de fantaisie, comme font les Muses de l'étranger avides de paraître grandes. Les actions véridiques de mes héros sont tellement hautes qu'elles dépassent le rêve et la fable. »

Cette conception positive de l'art était moins encore pourtant le produit d'une attitude nouvelle devant la vie que la répercussion d'un état d'âme atavique, entretenu par l'éducation chrétienne et chevaleresque. L'initiation mystique des *Fidèles d'Amour* pouvait être oubliée dans ses transcendances métaphysiques; l'effet moral en subsistait, et la nécessité

d'accepter de rudes épreuves « *pour quelque œuvre héroïque de vertu* » continuait de diriger les énergies vers l'Aventure rédemptrice.

Ainsi, durant que la Nature se réhabilite par la science et l'observation, l'amour est toujours considéré comme un sentiment supra-humain, et la beauté devient une manifestation de la divinité.

Ce que les Croisades avaient été dans la création spontanée de l'Architecture gothique, la découverte des continents inconnus le fut donc dans le rajeunissement du sentiment poétique, où la Peinture et la Musique allaient elle-mêmes puiser d'imprévues ressources. Le *villancico*, qui alternait dans les églises avec les chants liturgiques, était issu directement du peuple, et partout dans la péninsule, c'est en portugais que chantaient les amateurs. Héliodore de Paiva et Damiâo de Goes élargirent la tradition sous les pieds de Palestrina. Humboldt compare avec assez de justesse l'effet produit par le subit agrandissement du monde à l'éblouissement des compagnons d'Alexandre le Grand :

Tout concourut à remplir l'esprit de magnifiques images et à lui donner une conscience plus haute des forces humaines.

On se mit à classer des faits, à comparer des phénomènes, et la contemplation vint élargir le cercle de l'observation scientifique. Dès la fin du xve siècle, la tendance sentimentale et poétique qui habitait le fond des cœurs prit une forme mieux définie. Le savant auteur du *Cosmos* part de là pour signaler le caractère de vérité issu d'une vision directe et personnelle, qui brille au plus haut degré dans l'épopée portugaise :

On sent flotter comme un parfum des fleurs de l'Inde à travers ce poème écrit sous les tropiques, dans la grotte de Macao et aux îles Moluques. Sans vouloir, comme Frédéric Schlegel, mettre l'imagination de Camoens au-dessus de celle de l'Arioste, on peut affirmer sans crainte que, dans les parties descriptives des *Lusiades*, jamais l'enthousiasme du poète, le charme des vers et les doux accents de sa mélancolie n'altérèrent en rien la vérité des phénomènes.

Camoens est inimitable quand il peint les perpétuels changements qui s'offrent entre le ciel et l'eau, les harmonies qui existent dans la forme des nuages, leurs transformations successives et les divers états par où passe la surface de l'océan.

A l'autre pôle du génie ibérique, Miguel Cervantès n'est

pas moins précis, et quelle que soit la verve fantaisiste ou railleuse qui étincelle à travers tout le *Don Quichotte*, on peut tenir pour certain que les traits descriptifs dont il abonde sont empruntés partout à la réalité la plus stricte, encore que grossie à dessein.

§

Au reste, tout se renouvelait à la fois à travers le siècle; car, ainsi que l'a dit le plus grand des penseurs portugais : « La Renaissance peut se résumer en un seul mot : *l'Action* (1). » Une curiosité universelle palpitait; une fièvre inouïe de création agitait les esprits. Revivifiée un instant par l'opulence excessive des objets nouveaux, dont les yeux s'éblouissaient à chaque instant et que les caravelles rapportaient des tropiques, l'architecture *manoelina* ébauche une déconcertante fusion du gothique et de l'art classique, à travers une ornementation parfaitement indoue dans les détails. Belem, Cintra et Batalha suffisent à immortaliser ce style original et complexe, qui semble unir, dit Théophilo Braga, « dans une même forme « audacieusement symbolique et libre, le sentiment religieux et « l'esprit d'aventures maritimes. Les ornements qui le distin- « guent particulièrement sont la sphère armillaire, des fleurs « tropicales, des guirlandes, des perroquets, des oiseaux rares, « des cordages enroulés autour des colonnes ioniques ou « corinthiennes, entrelacés en l'air à la voûte et retombant en « nœuds de pierre. De loin en loin apparaissent des médail- « lons avec des figures à mi-corps qui regardent l'horizon, « comme le matelot à bord de son navire. L'ogive et le demi- « cercle roman se transforment pour imiter l'arc du sauvage « ployé pour lancer la flèche ; les fenêtres se parent de gra- « cieuses stalactites, et chaque motif se caractérise par la per- « fection inimitable du travail. »

Dans l'église des Jeronymos, les perroquets se suspendent aux cordages qui rattachent les colonnes aux voûtes, comme les mâts aux agrès d'un bateau : c'est le galion qui revient d'Orient, tout enguirlandé des produits d'une merveilleuse nature.

Vitraux, tapisseries, enluminures, meubles et joaillerie furent rajeunis comme d'un grand souffle exotique.

(1) V. Théophilo Braga : *Histoire de la Littérature portugaise.*

Les mêmes influences donnèrent à la Peinture portugaise un cachet particulièrement original chez les artistes de l'école de Gram Vasco, adeptes attardés des Flamands.

La sincérité d'une vision scrupuleuse leur procura l'illumination d'un art national et vécu. Dans la tonalité opaline qui est propre au ciel portugais, et dans un fond de paysage qui s'emprunte directement à la terre lusitanienne, ils peignirent avec vérité des types d'hommes et de femmes, dont nul idéal abstrait de beauté ne vient contrarier les contours. De 1500 à 1530, c'est-à-dire durant trente ans, ils ne parurent pas s'apercevoir des modes italiennes, auxquelles ils fermèrent volontairement les yeux par amour de leur sol natal. Velasquez, Zurbaran, Murillo allaient naître.

Ainsi, dans les *Autos* dramatiques, où l'orfèvre Gil Vicente venait, vers la même époque, d'infuser son puissant génie réaliste, « le sentiment portugais transformait, dit encore Braga, « les grandes scènes de l'Ecriture sacrée en petits tableaux de « genre, intimes, familiers. »

« Comme tous les grands esprits de la Renaissance, Gil « Vicente fut en quelque sorte universel. Simultanément poète, « musicien, auteur et acteur dramatique, décorateur, orfèvre, « philologue, il lutta vaillamment pour la liberté de conscience. « Vaincu dans cette grande bataille, il se tourna délibérément « vers le théâtre. Là encore le sentiment national portugais « réagit violemment contre le goût de la Renaissance, et il fal- « lut que l'impression laissée par Gil Vicente fut bien pro- « fonde, pour que l'imitation des modèles classiques ne pré- « valût point à l'encontre des *Autos* et *Moralités* tradition- « nels. »

Il convient ici de ne pas oublier, comme le fait judicieusement remarquer Burckhardt, que la Renaissance eut pour effet direct de séparer profondément les classes cultivées du peuple. Aussi bien, en même temps que les Jésuites s'emparaient de l'enseignement supérieur, ils proscrivaient le lyrisme populaire. Unitarisme et dessèchement. La vie publique au Moyen-âge avait débuté dans les cathédrales et, par là même, le théâtre y avait trouvé lui aussi son origine ; mais, dès 1534, les constitutions de l'Evêché d'Evora interdisent les représentations dans les églises. Il est vrai que les comédies de la *Bazoche* avaient depuis longtemps transporté la scène hors du

temple et déjà des types bouffons et populaires s'étaient fixés, celui du *ratinho*, par exemple.

De même le théâtre aristocratique, qui prenait prétexte dans les solennités de cour, avait sa tradition.

A ces trois manifestations spontanées du théâtre national, Gil Vicente donna la forme littéraire, dans ses *Autos* hiératiques, dans ses *Farces* populaires et dans ses *Tragi-comédies*, où il met en scène quelques récits de chevalerie. Cependant, il n'écrivit pas pour le peuple, et c'est à la demande de la Reine Léonor, sa protectrice, qu'il se mit un jour à composer des pièces ; c'est pour elle également qu'il ciselait dans l'or rapporté des contrées lointaines ces calices, ces reliquaires et ces custodes, dont elle faisait présent aux monastères.

Gil Vicente, encouragé par un premier succès littéraire, se découvrit lui-même et peignit, dans le langage imagé du peuple, les types qu'il avait coudoyés. Sa langue est la plus savoureuse qu'on puisse entendre, et l'orfèvre portugais apparaît comme l'un des premiers qui aient eu le goût du mot pittoresque, à la façon moderne.

Il écrivit aussi en castillan, mais pour obéir aux modes de la cour.

Le théâtre était fondé. Bientôt allaient paraître les grands dramaturges de la péninsule : les Guilhem de Castro, les Tirso de Molina, les Alarcon, les Lope de Vega, et enfin leur maître à tous, Calderon de la Barca. Et l'incendie gagnant la France, Corneille, sur le mode classique, allait pouvoir réaliser *le Cid* et *le Menteur ;* Molière, qui doit tant à Cervantès, possédait le piédestal d'où il allait s'élancer, par un miracle d'équilibre français, aux sommets de la Comédie.

Ainsi le génie ibérique jetait flamme de toutes parts, et l'on a pu dire avec justesse que le seizième siècle avait été son siècle d'or. « Ce fut aussi, ajoute Emile Chasles, son siècle d'argile. Jamais la gloire de l'Espagne et l'audace de ses « vues ne furent portées plus haut ; jamais sa littérature ne fut « plus opulente et plus féconde ; jamais l'art n'y déploya ses « richesses avec autant de liberté et d'inspiration. »

La poésie lyrique ne demeurait pas en arrière, et l'on doit également aux merveilleux *quinhentistas* de la péninsule d'en avoir adapté les formes vieillies au sentiment moderne. Là

encore c'est le goût de la nature et du type expressif qui leur sert à opérer le miracle.

Souventefois les *Autos* s'entremêlaient de chants lyriques populaires, où des ressouvenirs arabes venaient diversifier les cadences troubadouresques. Quelques-uns, comme les *Trovas* et les *Pastorellas*, avaient un aspect d'églogue. Le Portugais Bernardin Ribeiro s'en empara pour élargir leur caractère et leur infuser un puissant intérêt moral.

Bouterwerk note ce fait singulier et conclut ainsi :

Le Portugal peut être considéré comme la véritable patrie de la poésie pastorale. « De la persistance d'une tradition nationale, ajoute Théophilo Braga, naquit ce genre nouveau, et la forme littéraire que lui donna Bernardin Ribeiro est antérieure à l'imitation directe de l'Italie par ses successeurs, disciples de Sa de Miranda. »

Cette imitation, poussée jusqu'au classicisme le plus desséchant, était précisément appelée à détruire dans sa fleur l'épanouissement spontané du génie ibérique, vivifié par les découvertes et dont la conquête la plus claire, dans le domaine de l'art, reste ce que nous appellerons la *vision naturiste* des caractères et des choses.

Ce génie vigoureux d'une race fière entre toutes, mais stérilisée par le jésuitisme, ne devait se réveiller que beaucoup plus tard en terre américaine, par devant la splendeur des paysages brésiliens, dans le dernier quart du XVIIIe siècle. L'esprit révolutionnaire soufflait de toutes parts et le régime portugais était outrageusement soupçonneux. C'était l'époque aussi des Académies littéraires ou *Arcadies*.

Vers 1779, Manoel da Silva Alvarenga et José Basilio da Gama fondent à Rio l'*Arcadie Ultramarine*, cependant que d'autres poètes, inspirés des idées encyclopédistes, préparent dans la province de *Minas* l'autonomie brésilienne. Les uns et les autres, en dépit de la forme classique qu'ils respectent encore, cherchent dans les traditions coloniales et dans le spectacle qui les entoure la matière de leurs chants. Un naufrage légendaire fournit à José de Santa Rita Durao le sujet de sa pittoresque épopée de *Caramuru ;* la lutte des Portugais contre les Indiens du Paraguay révoltés par les Jésuites est célébrée magnifiquement par Basilio da Gama ; et Thomas Antonio Gonzaga parvient à découvrir, au sein d'un amour

poignant, la source cachée du lyrisme personnel. Ce mouvement proto-romantique suffit à démontrer que le Romantisme lui-même ne fut pas autre chose que l'épanouissement d'un sentiment à peu près inéprouvé jusqu'à l'époque des découvertes, et que celles-ci ont fait grandir, en révélant à l'homme d'Europe les splendeurs de la Nature, en l'invitant à vivre dans les faits, à étudier la Réalité sur quoi seulement peuvent s'appuyer les idées fécondes.

§

Mais si la Nature s'empara si éperdument des *quinhentistas*, ce ne fut pas seulement parce qu'elle les frappa davantage ; ce fut surtout parce que la révolution économique provoquée par les découvertes entraînait une modification des mœurs. Il n'en va guère autrement à aucune époque, et les grandes inventions de notre temps sont en passe de modifier à leur tour tout notre sytème de sentiments et d'idées, abstraction faite des milieux et des races, qui gardent leur vertu réactive.

Jusqu'aujourd'hui, les peuples de la péninsule hispanique furent impuissants à réaliser leur fusion définitive et leur intégration au sein d'un organisme social unique. Sur ce sol, où se sont heurtés l'Afrique, l'Asie et l'Europe, divers noyaux se sont concurremment formés (Castille, Aragon, Navarre, Léon, Portugal), dont plusieurs, en vertu de mélanges raciques particuliers, sans doute, ont subsisté comme nations, sinon indépendantes, du moins effectives.

On sait que la côte atlantique fut spécialement accueillante à une primitive fécondation celto-ligurique, comme en témoigne le nom de Galice. Il en fut de même sur le rivage oriental jusqu'à l'Ebre et jusqu'à Valence même. L'influence nordique se trouva renforcée plus tard dans ces régions par l'invasion des Wisigoths (*Gothalania*, d'où Catalogne). Par le midi, au contraire, depuis l'époque des Phéniciens et de Carthage jusqu'à celle des Arabes, ne cessa d'affluer l'élément sémitique, dont s'imprégna tout le cœur de la péninsule. Aux contreforts des Pyrénées occidentales restaient appuyés les Basques.

Linguistiquement parlant, l'Ibérie actuelle se divise en trois groupes principaux qui sont, en réalité, trois nations :

1° Portugal et Galice, 2° Catalogne, Valence et Baléares, 3° Castille, Andalousie et le reste, moins le pays euskarien.

Par l'Aragon, dont la Catalogne est la survivance, pénétra dans la péninsule la culture occitane ; mais l'Aragon, dès le xve siècle, fut asservi aux destinées de la Castille et privé d'expansion. La civilisation celto-provençale éveilla plus durablement le génie celtibérique en Galice et en Portugal. Aussi est-ce de là que sont ultérieurement sorties les plus fécondes initiatives. Ce n'est pas à dire pour cela que le sédiment sémitique déposé par l'occupation arabe ait été sans vertu ; il n'est pas douteux, au contraire, que l'Espagne, et surtout la Castille ait puisé, là la grande originalité de son caractère, son goût du décor, sa passion de l'héroïsme, son fanatisme autoritaire et casuistique. Au seul point de vue architectural les emprunts furent nombreux, et les mêmes éléments sarrazins rapportés des Croisades devaient favoriser chez nous l'éclosion du style gothique. Tout le folk-lore péninsulaire, les formes populaires de la poésie et de la musique ont gardé l'empreinte sarrazine. Le tour facilement satirique et sensuel du lyrisme, le goût des formes typiques, le trait accusé jusqu'à la caricature semblent témoigner d'une influence de même ordre. Cela s'est fait sentir jusqu'en notre midi, et les colonies arabes du Limousin ont peut-être suscité Bertrand de Born.

Le fatalisme prophétique et chevaleresque du Sémite réagissant, par métissages nombreux, d'ordre physique ou simplement intellectuel, sur l'exubérante activité du peuple ibère, devait produire ce tempérament dramatique si particulier, manifesté par le théâtre espagnol dont toute la vie est faite de mouvement scénique. Le milieu était admirablement approprié, d'ailleurs, par les passions contrastées qu'il offrait, à faire naître la comédie de caractère, que devaient créer concurremment le Portugais Antonio Ferreira et l'Espagnol Alarcon. Il est bon d'insister en même temps sur les mérites particuliers du Portugal, qui garde, non seulement la gloire de l'initiative en matière d'explorations maritimes, mais aussi en matière dramatique, grâce à Gil Vicente, le père incontestable du théâtre péninsulaire. Par atavisme, par éducation, par prédestination territoriale, le Portugal devait aimer l'Aventure, qui est le propre de l'esprit celtique. Il conçut la Civilisation non pas simplement comme une extension de la Foi chrétienne,

mais comme un élargissement du monde, comme un songe en action. Ce que devait réaliser, au cours des deux derniers siècles, l'Angleterre coloniale, il en dessina le plan, et s'il échoua dans son entreprise, c'est que son effort dépassait de trop haut ses ressources, c'est aussi que la Castille unitaire voulut ruiner définitivement sa faible nationalité.

A prendre chaque race ou variété humaine pour une expression psychologique, développée par l'histoire et fixée par le climat, on aperçoit que le Celte est né pour se créer perpétuellement sa vérité. Jamais, à proprement parler, il n'abjura l'hérésie de Pélage enseignant que tout homme était capable d'atteindre à la perfection par ses seules forces. Il sommeille ainsi dans son âme un perpétuel rédempteur. De là le « Sébastianisme » lusitanien. C'est un rêveur, un lyrique et un passionné. Il cherche ; il vise à hausser l'homme jusqu'au dieu par l'héroïsme. Et, de fait, dans ses chants nationaux, où le merveilleux tient si large place, les dieux n'apparaissent point. L'Ibère, par contre, a trouvé d'avance. Il lui faut un dogme à défendre. Amoureux du mouvement pour le mouvement, il chérit éperdument sa terre, sa patrie et, s'il garde le sens inné des destinées supérieures, il lui faut des guides spirituels; il croit à la Règle, à la Loi. L'influence du sang africain aux tendances fatalistes fit, de ce conquistador, un jésuite, quand son énergie s'épuisa.

Ainsi le sentiment de la nature, qui procède des Grandes Découvertes, ne pouvait lui-même se faire jour d'abord que dans cette partie de l'Ibérie où sommeillait ataviquement l'esprit celtique, fortifié d'un élément goth. Seul ce libre esprit avait pu concevoir que la foi n'est pas seulement la stricte observance d'une loi ou d'un rite, mais qu'elle doit avant toutes choses se réaliser en action. Le sentiment de l'Utilité commode fait ainsi place au besoin de risque. L'Idée de Beauté va renaître. Péladan la définit ainsi : « Le Beau est une vision intérieure, « où le monde se revêt de qualités suréminentes. » Nous ajouterons qu'elle se manifeste dans l'âme par le sentiment d'une plénitude. Elle comporte un élément de foi qu'il suffit d'annexer au sentiment de l'Utile strict, pour que le monde retrouve tout à coup ses transcendances. Cet élément de foi débute par l'inquiétude individuelle qui mène directement à l'Aventure.

Et l'Aventure manifeste à la fois le goût du mystère et le besoin de conquête.

Par leur disposition racique, les Celtes furent appelés plusieurs fois à restituer aux peuples endormis dans les marécages du dogmatisme autoritaire ce que nous appellerons *l'expressivité* individualiste et conquérante.

C'est pourquoi les plus clairvoyants d'entre les Portugais, conscients de leurs origines celto-liguriques, n'ont cessé de faire appel aux atavismes intellectuels ou physiologiques qui peuvent perpétuer au cœur du peuple les facultés de salut, en exaltant le sentiment national. Telle est la mission que s'est spécialement imposée Theophilo Braga, dont nous avons mis si copieusement à contribution, au cours de cette étude, les savants travaux. Ainsi ont fait également les poètes de la Renaissance catalane, les Verdaguer, les Balaguer, les Guimera.

Les Portugais sont les fils de la Table Ronde, dont l'esprit individualiste a fomenté celui de la Révolution française, après que les Grandes Découvertes l'eurent contraint de se ployer au positivisme scientifique et à l'observation de la Nature.

Ainsi, la part de l'Ibérie reste assez grande, dans l'œuvre de la civilisation universelle, pour que nous lui gardions sans restriction notre respect, d'autant que son effort colossal permit au nôtre de fructifier à son tour. Notre grand siècle classique puisa directement dans son trésor qui recélait la graine du Romantisme, et l'*Hernani* de Hugo, à tout prendre, est aussi espagnol que le *Cid* de Corneille.

PHILÉAS LEBESGUE.

MADAME GREUZE

OU

« LA CRUCHE CASSÉE »

(*Suite*[1])

—

VI

La jolie libertine de Fragonard — dans le sujet du *Verrou* — pâmée aux bras d'un amant, serrée contre lui et cédant tout en résistant, le front renversé, les yeux vagues et les lèvres tendues, c'est assez Mme Greuze dans ces moments-là. Cette jeune femme offerte, à bouche de framboise, à gorge palpitante, à sein nu, aux beaux yeux cernés de fatigue amoureuse et que Frago a peinte, c'est tout à fait elle ! Mais les amants de Frago — l'homme musclé, beau garçon, victorieux, la femme emportée dans la forte étreinte — ont encore un geste alarmé de pudeur ; ils poussent le verrou protecteur de la porte; ils mettent un obstacle entre eux et les indiscrets. Mme Greuze et M. Blondel d'Azincourt, eux ne mettaient absolument rien; leur liaison était livrée au hasard. M. d'Azincourt était au Louvre comme chez lui. Tous les artistes le connaissaient bien. Il allait de l'atelier de l'un à l'atelier de l'autre, toujours joli, élégant, parfumé, et se donnant des airs maniérés de petit maître. Mais, tandis que, chez Desportes, chez Lagrenée, chez Pajou, mais surtout chez Chardin, c'étaient de bonnes ménagères, de strictes et fidèles épouses qui lui ripostaient en l'éconduisant, chez Greuze, au contraire c'était la femme même du peintre qui venait à lui. A peine leurs mains, leurs lèvres s'étaient-elles étreintes que déjà ils étaient vers le paravent. Au bout de deux ou trois fois que cela se fut passé de la sorte, M. d'Azincourt était comme chez lui. Se sachant toujours souhaité et toujours attendu, il ne manquait pas, chaque fois qu'il venait au Louvre, de passer par là, montait, poussait la porte sans hésitation, entrait, se mettait aussitôt

(1) Voy. *Mercure de France,* nos 252 et 253.

à l'aise, attirait Mme Greuze et repartait, sitôt fait, le front haut, le regard droit et fier, le jarret tendu et si content de lui qu'on pouvait l'entendre siffler dans les escaliers en redescendant. Le fait devint tellement public et tellement coutumier qu'à la fin M. Greuze les prit. M. d'Azincourt n'en fut pas autrement démonté ; il secoua un peu son habit, remit ses bottes en état comme devant, donna du chapeau et gagna la porte. Au mari berné, Mme Greuze eut le front, au surplus, de soutenir que c'était là un attachement pur, qu'au reste s'il y avait quelque chose de plus, le tort en revenait tout entier à lui, Greuze, qui, en reproduisant partout les traits de son épouse, avait imprudemment invité beaucoup d'amateurs du talent et du goût de M. Blondel à chercher le modèle à travers les tableaux et le portrait réel sous les portraits peints. M. Greuze n'a point écrit, dans son *Mémoire*, s'il crut ou ne crut pas à ces beaux mensonges ; mais ce qu'il a bien dit c'est que « sur la fin du règne de M. d'Azincourt, Mme Greuze (en manière de défi autant que de consolation) prit du goût pour un élève qu'il avait chez lui ». Ce garçon avait de grands yeux bruns fendus en amande, la peau blanche, le cou en Antinoüs, le nez droit, petit, froncé et d'assez belles dents. Il avait à peu près dix-huit ans. C'était un fruit vert que la gourmande voulut et qui ne fut pas long à se laisser croquer. « Un jour, dit M. Greuze, je rentrai sur les neuf heures; je trouvai Mme Greuze fort embarrassée de sa figure, mon élève, debout devant la cheminée, ne sachant que devenir ; je crus qu'il convenait de renvoyer ce jeune homme et je le fis ; alors le désespoir fut dans la maison, Mme Greuze, toujours un poignard à la main pour se tuer, n'en faisait cependant rien ; et je fus inexorable. » Ce jour-là et les suivants il y eut encore des scènes qui ne le cédèrent pas par le pathétique à toutes celles que Greuze avait accoutumé de peindre. N'osant pas toujours la quereller sur ses mœurs, à cause de toutes les sortes de cris, colères et de contorsions où cela la mettait, il l'attaquait sur ses dépenses. Mais le résultat était, dans ce cas-là, aussi malheureux que dans l'autre. Mme Greuze devenait pourpre; sa belle tête exprimait dans le même temps le courroux et la douleur. Elle était folle de rage et, dans sa colère, attrapait les livres et les comptes du peintre, elle les déchirait au point que plus rien ne restait des preuves de ses mensonges. Alors, si

M. Greuze lui faisait amèrement des reproches de sa conduite : « Je m'en fous! disait-elle, je m'en fous » ; et en même temps elle tapait du pied.

A la fin, cela devint intolérable. « C'est une ennemie avec qui je suis obligée de vivre », disait le malheureux homme (1).

Encore qu'elle fût à même, aux galeries du Louvre, de se lier, au mieux de sa dissipation, à toutes sortes d'hommes de qualité, elle préférait de beaucoup s'encanailler avec des garnements. De M. Blondel elle était passée à l'élève de son mari. Mais, après l'élève, elle déchut encore et ne témoigna pas, dans son nouveau choix, de beaucoup d'élévation. « Bientôt, écrit le malheureux Greuze, avec une franchise où il y a plus de tristesse encore que de cynisme, Mme Greuze changea de goût. Certain *fruitier-oranger*, qui m'avait servi lorsque je restais rue des Vieux-Augustins chez un vitrier, en chambre garnie, m'avait fourni des falourdes (fagots) ; il vint me voir et me dit que son fils avait des dispositions pour la peinture... » Il faut bien penser que ce n'est pas les seules auxquelles ce dernier fût enclin le plus volontiers. C'était déjà un petit libertin et, bien qu'il n'eût encore que seize à dix-sept ans, il entreprit avec un succès visible de consoler madame du renvoi de l'autre élève. Il en résulta une liaison nouvelle, dont le peintre de toutes les belles maximes et des dures sentences a pris comme une sorte de plaisir pénible à conter les suites. « Ce jeune homme plut à ma femme, dit ce mari extraordinaire et toujours informé ; elle le prit sous sa protection ; elle lui confia nombre de choses d'une assez grande valeur, jusqu'à la concurrence de 15.000 livres (1). » Ce garçon les lui vola. Encore ne fut-ce point le tort le plus cuisant dont cette débauchée eut à souffrir de ce greluchon. En peu de temps, Mme Greuze eut toutes les apparences d'un mal analogue à celui que Pangloss avait reçu de Paquette dans *Candide ;* et le peintre de toutes les innocences et de toutes les vertus eut bientôt la douleur de joindre, à toutes les avanies dont cette femme était cause, l'humiliation d'avoir à la mener lui-même chez les praticiens spéciaux à un pareil mal. Ils furent chez l'Affecteur, chez Quertan, chez Audouet, et ce ne fut pas le moins divertissant des mille épisodes de cette belle union de voir avec quels soins ce mari trompé, laissant toute rancune, alla jusqu'à se faire le

(1) *Archives de l'art français (ib.).*

médecin de sa femme. Encore qu'elle absorbât beaucoup de pilules de Keyser et toutes sortes de drogues de chez les empiriques, elle ne guérit pas et fut obligée, peu de temps après, « d'avoir recours à M. de Veluose, qui avait un excellent sirop anti-vénérien ». Mais le mal était si grand, Madame en avait reçu des atteintes si vives que ce sirop-là ne suffit pas encore. « Elle fut alors dans l'obligation, a dit Greuze lui-même, d'avoi recours à M. Louis, chirurgien, secrétaire de l'Académie de chirurgie, qui termina la cure. Si Mme de Veluose n'est pas morte, ajoute même M. Greuze, elle peut certifier ce que je dis ; car elle ne voulut pas la payer. »

Autant par représailles contre le garnement qui lui avait laissé de si vifs souvenirs de ses amours que par cupidité en ce qui touche à l'argent dont elle n'avait pas revu une pistole, Mme Greuze fit arrêter le fils du fruitier-oranger. Ce dernier fut appelé par M. Muron, exempt de police, à dédommager Mme Greuze autant pour l'argent pris que pour le mal donné. Ce bonhomme avait une tête bouclée, vénérable et belle ; et le vieillard qu'on voit maudire ses enfants dans les tableaux de Greuze n'a pas plus de noblesse et ne montre pas plus de courroux et d'indignation que n'en offrit, à la vue de l'exempt, ce marchand de choux et carottes appelé à payer pour le fils prodigue. Bien qu'à l'entendre parler le commerce des fruits et des herbes ne donnât point trop dans ces années-là, il remboursa pourtant « deux mille livres à prendre après sa mort sur sa maison de la rue des Vieux-Augustins (1) ». Encore que le prix des médicaments, drogues, sirops, mercure et pilules eût pris une bonne part de la somme à Madame, il lui resta cependant assez d'or pour réaliser un vœu qui la tenait au cœur plus que tout le reste : elle acquit un carrosse, eut un cocher, des chevaux et un petit jaquet, qui montait près d'elle pour porter sa robe et donner les courses.

A peine sa galanterie était-elle passée qu'elle recommença ses frasques comme devant ! Un M. de Saint-Maurice, conseiller au Parlement, ignorant les périls de sa témérité, ne dédaigna pas de suppléer le fils du fruitier-oranger. Cet homme était du meilleur monde et « sa figure en dessous, son air sournois

(1) « L'acte fut passé chez M. Prévost, notaire, rue Croix-des-Petits-Champs, dont elle a reçu l'argent à la mort de cet honnête homme. » *Archives de l'art français (ib.).*

et rampant » en avaient fortement imposé à Greuze. Rien, sous l'apparence froide, austère et toute réservée, ne laissait percer la noirceur d'un tel homme. « Il fallait que je le visse pour le croire », dit M. Greuze. Il le vit en effet; et c'était, comme toujours, auprès du paravent, dans le salon de compagnie. Mme Greuze — malgré tous les malheurs de sa galanterie — ne s'était pas plus habituée à mettre le verrou dans ce temps-là que dans l'autre. M. Greuze entra sans qu'ils l'entendissent ; mais lui les vit bien avec leurs jambes mêlées, leurs mains, leurs têtes et tout le reste confondu et — lui-même le dit — « dans une situation qui n'était point équivoque ». La peinture édifiante et moralisatrice dont il avait — sur le conseil de Diderot et par inclination — entrepris de doter son temps ne trouva que fort peu à s'inspirer dans un sujet dont le jeune Fragonard, MM. Baudouin, Debucourt et Lawreince eussent tiré profit pour leur réputation. Le désappointement dont il souffrit, comme peintre, du motif grivois dont il n'apercevait, par le paravent, que les accessoires, atténua le chagrin qu'il avait comme mari. Il se retira et, quelque extraordinaire que cela fût, ce n'est que le lendemain qu'éclata sa honte. Il vint vers sa femme au moment où celle-ci, devant sa psyché, commençait d'assembler ses cheveux en chignon et de passer ses yeux et ses lèvres au noir et au rouge. Avec une impudence dont il sentit bien toute l'inconvenance pour elle, et bien qu'elle fût nue à peu près au tiers, elle se faisait passer ses fards et ses épingles par son petit domestique; la servante la chaussait et le marmiton, dans l'instant que M. Greuze entrait, apportait le déjeuner du matin bien chaud dans la belle cafetière en argent dont Jean-Georges Wille avait fait présent au temps où Jean-Baptiste était encore heureux et où Anne-Gabrielle n'était pas devenue la catin de plus tard. Au pas bien décidé, à l'air rogue de Greuze, la perverse vit bien que son Colin de village avait quitté, ce jour-là, le ton « berger » d'habitude et qu'une colère sourde animait son être, éclairait ses yeux et faisait méchamment dresser ses cheveux sur sa tête. Il vint tout droit à elle, saisit ce bras charmant dont il avait tant de fois, jadis éprouvé l'étreinte et d'une voix brève, sèche et un peu sifflante, d'un accent altéré par les larmes : « Madame, dit-il, vous m'avez trompé. » Anne-Gabrielle eut un geste indifférent, tendit son autre pied, son second pied mignon, son petit pied de Fanchette à la ser-

vante occupée près d'elle; elle prit entre deux doigts, d'un geste plein de finesse et de coquetterie, une petite *baiseuse* dans la boîte aux mouches, lança un regard en échappa de vers le grand miroir où elle se vit charmante dans le bouillonnement de ses sabots de dentelles, se mordit la lèvre pour ne pas sourire et, tranquillement, dit : — « Cela est vrai, Monsieur, mais je m'en fous ! » M. Greuze attendait au moins qu'elle se défendît. Et, comme il en était à se demander, dans un pareil moment, s'il devait simplement se retirer ou bien se jeter sur elle, la frapper, la rouer de coups, la lancer à terre et de là, par les cheveux, la traîner par les rues jusqu'aux portes de l'hôpital des filles, elle tourna à nouveau son visage d'une ligne, prit l'air le plus candide et le plus lointain du monde, puis doucement répéta : — « Mais oui, Monsieur, je m'en fous ! Je m'en fous ! Et je m'en fous ! » Un instant il trouva qu'il serait bon de la tuer; mais il pensa aux filles qu'il avait eues d'elles, à leur passé tendre, à leurs années heureuses; et voici qu'au moment où elle levait ses grands et beaux regards ingénus, il vit naître un instant les seins d'Anne-Gabrielle au fond du peignoir. Ainsi, malgré tous ses crimes et ses débordements, elle semblait *l'Innocence offrant deux pigeons* dont il avait déjà entrepris l'esquisse. Il faiblit aussitôt, laissa tomber ses poings et dit simplement, comme un homme qui souffre : « Ah ! Madame ! Madame ! » Et, à chaque fois que la même histoire arrivait il ne savait plus, tant il était en même temps amoureux et furieux, emporté et soumis, que balbutier, se plaindre et gémir; elle avait toujours sur ses jolies lèvres les mêmes blasphèmes et les mêmes injures. « Je m'en fous ! » était son mot. M. Greuze avec désespoir se lamentait-il d'être volé par elle : — « Je m'en fous ! » disait-elle. Si elle faisait des dettes et qu'il les lui reprochât. « Je m'en fous ! » Si elle perdait au trictrac ou au reversis l'argent qu'il gagnait avec tant d'efforts : « Je m'en fous ! » Enfin s'il était ouvertement cocu : « Je m'en fous, et je m'en fous ! »

A la fin elle le dit si haut et si fort que le monde le sut, que chacun en glosa et que les anecdotes, bons mots et saillies piquantes en coururent partout dans le monde des arts; si bien que quand M. Greuze passait dans la cour du Louvre ou s'allait promener près de Saint-Germain-l'Auxerrois, sur le Port-au-blé, les gamins le suivaient en faisant les cornes. Le

peintre arrivait-il, en quête d'un instant de repos et d'inspiration, sur ce même Pont-Neuf, qui le vit jadis passer si jeune et si fier à son retour d'Italie, qu'aux bureaux d'estampes,aux vitrines des libraires, parmi les décrotteurs, les arracheurs de dents, aux yeux de tout un peuple amusé de badauds et de racoleurs,de soldats, de filles et de petits bourgeois, apparaissait l'estampe où Madame Greuze est vue en caricature avec la dédicace : « *A très haute, très puissante, très ridicule dame, femme de J.-B. Greuze, reçu jadis peintre de genre sur un tableau d'histoire...* » Au milieu de l'estampe, le graveur, « l'historiographe », avait élevé une pyramide et mis, sur le sommet, une tête de femme, apparemment celle de la Babuti; Il y avait écrit ce nom : *Creuse* et, plus au bas, avait ajouté en légende : « Un jour près de sa vieille haquenée,poussé par le vent, Greuze dit à Jeannette : « Je veux te couvrir de gloire, je veux enfanter un sujet qui fasse horreur aux honnêtes gens. Tu me serviras de modèle, ma mie; je veux peindre une méchante femme (1) ! » Affolé, le malheureux entrait chez le marchand, donnait le nombre de pistoles que valait l'estampe, emportait ce monument de son opprobre et, revenu en courant sur le Port-au-blé, vis-à-vis le Grenier-à-sel, avec une sorte de rage et d'emportement, le mettait en pièces. Ainsi il pensait anéantir le témoin de sa honte et de son déshonneur. Mais ce qu'on ne gravait pas, on osait l'imprimer. L'histoire du paravent avait fait du bruit. Par dépit contre Anne-Gabrielle autant que contre M. de Saint-Maurice, M. d'Azincourt l'avait dû conter. Enfin le choix licencieux que Madame Greuze avait accoutumé de faire au hasard de ses amants, l'étalage et le cynisme affreux qu'elle faisait de ses vices et jusqu'à l'habitude vraiment basse qu'elle avait maintenant de voler jusqu'aux bourses, joyaux, bijoux, voire cannes à pomme d'or des hommes qui la venaient voir, ajoutaient si bien à sa réputation que les plus doux, les plus patients, les plus magnanimes de ceux qui l'avaient connue, jusqu'à Diderot lui-même, osaient aller, dè dégoût, jusqu'à écrire à Greuze : « Votre femme est jolie; on le lui disait tellement avant qu'elle vous appartînt qu'on continue à le lui dire, depuis qu'elle est à vous. A la bonne heure si cela vous convient autant qu'à elle; mais faites en sorte qu'on puisse oublier sans conséquence, sur son lit et

(1) Ed. et J. de Goncourt : *Les Artistes au* XVIIIe *siècle*.

le vôtre, son chapeau, son épée ou sa canne à pomme d'or. Madame Vasse et tant d'autres moitiés d'artistes que je nommerais bien ont aussi des lits : mais, on y retrouve tout ce qu'on y oublie. »

Encore qu'il sentît bien l'abjection de prendre place à présent dans un lit où sa femme ne faisait plus seulement la catin, mais aussi la voleuse, Jean-Baptiste, avec une patience admirable, une résignation inouïe de tout son être, supportait encore de mêler ses nuits aux nuits de cette mère marâtre et de cette mauvaise épouse. Le libertinage et la lubricité dont elle faisait montre avec tant de cynisme étaient-ils de nouveaux excitants d'amour à ce malheureux homme? Il est permis de penser que Greuze, au contact d'une femme aussi abandonnée au vice, éprouvait une sorte de mauvais bonheur et, par contraste avec l'art tout de finesse et de naïveté qu'elle lui inspirait, allait jusqu'à demander à son baiser l'oubli de tous ses maux. Il faut penser que ces nuits, pour être parfois douces, avaient bien leurs tempêtes. Ainsi M. Greuze le conte : — « Nous couchions, dit-il, toujours dans la même chambre; lorsque (une nuit) je me réveille en sursaut, j'aperçois Mme Greuze, à la lumière d'une lampe, qui allait m'écraser la tête avec son pot de chambre, et alors je lui fis, comme vous devez bien penser, des reproches. Elle me dit : « Si tu raisonnes, je crie à la garde par la croisée et je dirai que tu m'assassines (1). » Et en même temps elle levait encore son vilain pot de chambre! A ce moment ce n'était plus, aux yeux mêmes de l'artiste, la suave vierge à la cruche, la Babuti d'antan, mais, enlaidie par l'excès de sa colère, une mégère dressant, sur M. Greuze son peintre, un méchant pot de grès. D'un bond M. Greuze se trouva debout et en chemise au milieu du lit, saisit ce pot homicide, le jeta au plafond et le mit en pièces. Ainsi se termina, en grimace ironique, l'un des tableaux les plus touchants qu'ait conçus ce grand peintre, un de ceux dont l'innocence et la naïveté, l'air candide, adorable et doux avaient vraiment fait un chef-d'œuvre de grâce !

VII

De ce jour où la cruche fut vraiment cassée, le ménage,

(1) *Archives de l'art français* (*ib.*).

d'autre part, ne manqua pas de l'être. Il n'était plus possible à Jean-Baptiste Greuze, après l'allée et venue que tant d'hommes faisaient dans les escaliers, les uns pour réclamer des cannes à pomme d'or oubliées la veille, d'autres pour aller en perdre à leur tour et au même endroit, de demeurer longtemps aux galeries du Louvre. Le scandale éclatant qu'un tel ménage traînait après soi étonnait par trop dans ce palais sérieux, dans ces appartements et ces ateliers, où la haute vertu de M. et de Mme Chardin, le labeur du père et du fils Vernet, le talent d'Hubert Robert, les travaux de Menier, de Robin, de Gounod (l'horloger, le joaillier et le fourbisseur), le ciseau et le marteau de Pajou, apportaient tant de gaîté et d'animation, une joie si vive et si franche, un air d'honnêtete, d'amitié, de santé, d'honneur à quoi le pauvre Greuze n'avait jamais abouti — par dérision — que dans ses tableaux. Ce logement n° 11, reçu du roi en 1769, donnant sur cette rue appelée des Orties, dont le nom n'est pas le moins cuisant de cette histoire, avait vraiment vu, en trop d'occasions, M. et Mme Greuze en venir, entre eux, aux coups et aux insultes. Trop de débris de pots de chambre et de cruches cassées avaient chu des fenêtres au risque de blesser les chiens et les enfants; trop de gifles, trop de blasphèmes avaient retenti. Il fallait partir. C'est ce que comprit le peintre de *la Paix du ménage*, de *l'Epouse fidèle* et de *la Mère bien-aimée*, ces œuvres candides d'un des peintres les plus illusionnés qui fut jamais au monde. En 1780 le projet prend consistance; l'artiste en parle à Mercier et ce dernier a pu le noter de cette manière: « Greuze et moi nous sommes deux grands peintres... Greuze, qui m'aimait, voulut me céder son logement à la galerie du Louvre, rue des Orties, parce qu'il n'avait point de soleil et moi je n'ai pas besoin de soleil pour écrire. »

Des galeries, Greuze, le 4 février 1780, alla, suivi de sa jolie mégère, de son chien, de son graveur et de sa morale peinte, habiter rue Thibault-aux-dés (1), à proximité du quai de la Ferraille. Il y peignit encore de bonnes œuvres ; mais, déjà, ce n'étaient plus cette ardeur, cette jeunesse à quoi son talent devait d'être si séduisant, si frais et si hardi. Une lassitude, une grâce un peu plus équivoques que jadis avaient succédé à tous ses beaux dons. Une tyrannie abominable, celle de

(1) Il écrit, dans son *Mémoire* : rue *Thibotodé* (*sic*).

« la femme qu'il avait assise à son foyer », avait ruiné son talent et son cœur. Les facultés de l'artiste, courbées désormais sous les ennuis de l'homme et les peines du mari (1) », n'avaient plus ce ressort, cette souplesse et ce charme qui donnaient comme une belle empreinte d'adolescence à tous ses tableaux. L'argent était sa passion ; par un regain d'amour pour cette femme, il s'y asservit. En vain, voulait-il quitter la compagne indigne et la mère méchante qui les négligeait, ses deux filles et lui. Il ne pouvait pas, en se séparant d'elle, éloigner de son cœur tout le passé d'amour dont elle avait si bien embelli ses heures. De la rue Thibault-aux-dés il l'emmena, toujours dans l'esprit de l'éloigner de ses amants, dans la rue Notre-Dames-des-Victoires. Anne-Gabrielle, malgré tout le tort qu'elle avait causé à Jean-Baptiste en le dépouillant de l'argent qu'il avait gagné depuis plus de vingt ans, n'en continuait pas moins à vendre, acheter, trafiquer, tenir les comptes dans la maison. La lettre suivante, qu'on a retrouvée d'elle, en témoigne assez et en même temps de l'aveugle entêtement du mari à lui laisser le gouvernement de ses finances et de son ménage.

De Paris, le 17 octobre 1780.

Vous pouvée, Monsieur, céder la tête que vous avez de M. Greuze il vous en enverra une [autre] aussitôt votre lettre reçue à votre choix entre deux : et au même prix ; l'une est d'un enfant de la grandeur de la vôtre et la plus belle qu'il ait fait ; l'autre est d'une jeune fille ayant la gorge en partie découverte, elle semble écouté ; elle est de deux pouces plus haute et plus large que la vautre, etc...

F^e^ GREUZE.

Rue Notre-Dame-des-Victoires, n° 12 (2).

Est-ce d'une étude de jeune fille comme il aimait tant à en peindre jadis, avec de grands yeux clairs d'un bleu innocent, un regard tendre et des lèvres fondantes qu'il s'agit ici ? On ne le sait pas trop. Le pinceau de Greuze a un dernier éclat, une magie éclatante et finale; il va briller encore avant son déclin; et c'est dans de jolies toiles à la façon de celles qui avaient fait sa gloire : *Une jeune fille se bouchant les oreilles dans la crainte d'entendre ce qu'on lui dit*, *Une jeune femme se dispo-*

(1) Ed. et J. de Goncourt : *ib.*
(2) Lettre à M. G.Fontanel, libraire et garde des dessins de l'ac. de Montpellier.

sant à écrire une lettre d'amour, qu'il met le scintillement dernier de son génie.

Greuze, à cette date sans doute, et par satiété d'une épouse à qui les sens le liaient désormais plus que le cœur, commença, ainsi que M. de Chennevières l'a écrit, « d'aimer la société des femmes ». Il découvrit que d'autres lèvres, d'autres yeux, d'autres regards pouvaient plaire, d'autres grâces enchanter et que toute la beauté des jolies Françaises n'animait pas le seul sourire des libraires de la rue Saint-Jacques. En ce temps-là Mme Paignon d'Anneville, belle-sœur du célèbre collectionneur Paignon d'Igonval, habitait aussi rue Notre-Dame-des-Victoires, vis-à-vis les Greuze. Elle prit l'habitude, à dater du jour de la venue du peintre, de demeurer longtemps accoudée à la fenêtre et de minauder avec beaucoup de bonne grâce à l'adresse de Greuze. Le peintre la vit; mais, comme elle « avait un pied de rouge, force mouches » (1) et toutes sortes de fards, cela ne le changeait pas assez de sa mégère. Il fut insensible et se contenta, dans l'idée que cela lui avait donnée, de fréquenter plus assidument au Jardin-Royal, vis-à-vis le Palais, dans l'allée Cythérée. Un jour, Mme Greuze le sut. Elle en reprit prétexte à de nouvelles débauches et c'est dans le dessein de s'éloigner d'un quartier frivole, de visiteurs audacieux, autant que d'écarter d'eux une épouse impure que le sensible Greuze émigra, cette fois, de la rue Notre-Dame à la rue Basse (Porte Saint-Denis). Là, écrit le confesseur de l'une des plus tristes et des plus burlesques infortunes conjugales qu'on connut jamais, ma femme « eut son appartement et moi le mien ». Bien en prit à Madame, car, dans ce quartier nouveau autant que dans tous ceux où elle avait passés, sa lubricité commença de sévir au point qu'elle ne tarda pas d'exercer d'une façon à peu près ouverte le métier des filles. Elle faisait maintenant de longues courses dans Paris et, de Frascati à la Courtille, du Ranelagh aux Tuileries, du Pont-Neuf à la Place-aux-Chats, ne cessait d'aller, venir, monter, descendre et, toujours déhanchée, toujours troussée, avec ses petits pieds découverts, sa gorge au vent et son rouge aux lèvres affichant partout le déshonneur d'un nom à présent célèbre. Une femme de Vaux-Hall, une vraie courtisane de Restif, au regard émerillonné, à la voix crapuleuse,

(1) De Chennevières (*Archives de l'art français*), d'après M. de Bruslard.

au pas audacieux, au geste équivoque, à l'allure et au ton cyniques, voilà enfin ce qu'était devenue la Babuti. Ah! que Diderot, depuis six ou sept ans, avait bien fait de mourir. Bien qu'il ait su des premiers ses débordements, il ne l'avait pas vue tout à fait tombée, acculée à la boue, au ruisseau, aux fanges. Et jusqu'à la fin, bien que sans s'exagérer, il l'avait connue en jolie élégie, en idylle de Gessner, toujours poupine, toujours jolie, « droite comme le lys et vermeille comme la rose » !

A présent c'était une coquette impure, une poissarde galante, une coquine absolument pervertie, une topette, une vertu mourante, une Manon de faubourg aguichant les hommes, appelant les garçons et, dans sa petite maison de la rue Basse, faisant une consommation effroyable d'amants et de galants de hasard, de soupirants louches, de visiteurs inconnus d'elle et de son mari. Comme on pense bien, celui-ci fut le dernier à voir ce que faisait sa femme. Il fallut, pour qu'il comprît enfin à quel degré de débauche était tombée sa chère *Accordée de village*, qu'on le vînt avertir en secret de sa conduite. Comme « Madame Greuze recevait de fort vilain monde chez elle et comme j'avais deux demoiselles — écrit-il lui-même — il était important que je ne souffrisse pas celle-ci plus longtemps ». Il s'apprêta donc à la surprendre ; cela n'était pas difficile et assez visible pour qu'il en fût témoin. « Je vis, ce jour-là, écrit Greuze, rentrer chez ma femme, vers les sept heures du soir, un jeune homme d'environ trente ans qui, jadis, avait été coiffeur, qui, pour le moment, avait un petit emploi que l'on lui avait fait donner ; j'entrai chez Mme Greuze sur-le-champ et demandai à ce garçon ce qu'il voulait, que je n'avais pas l'honneur de le connaître. Il me dit tout bonnement : « Je viens voir Mme Greuze », et je lui répondis : « Ma femme ne reçoit que les hommes que je lui ai présentés et je ne vous connais pas. » Il me dit : « Cela m'est égal et je viendrai chez vous chaque fois que Mme le requerra (1). » A peine avait-il parlé qu'un autre garçon sortit de chez Mme Greuze ; il était temps. Déjà le coiffeur y allait ; pour un peu ils se fussent rencontrés chez elle. A cette vue, le peintre, affreusement troublé et dans la gêne qu'on pense, appela Mme Greuze et dit qu'il entendait la voir sur-le-champ. Elle répondit nettement, à la cantonade et sans se déranger : « Je

(1) *Archives de l'art français* (*ib.*).

m'en fous, je suis occupée... » Elle l'était en effet, près du paravent et n'avait pas plus poussé, ce jour-là que les autres, le verrou de la porte. Le peintre du suave amour et des jolies grâces s'en alla honteux.

Peu après il faillit mourir. Mme Greuze avait complètement négligé sa maison : « Ses casseroles, dit le peintre, étaient pleines de vert-de-gris; je le présume, car on me fit chauffer un bouillon que je pris la veille de Noël et qui me mit aux portes de la mort; car je fus quatorze heures dans les convulsions, sans secours; M. le Doux me sauva avec du thériaque (1). » C'était un avertissement que le peintre eut enfin la sagesse d'entendre.

On commençait à vivre dans des temps troublés; la Révolution était commencée en France; on était en 91. On secouait tous les jougs. M. Greuze pensa à secouer aussi celui sous lequel il pliait depuis tant d'années. Il fut rue Mazarine trouver M. Chenu, commissaire, exposa ses griefs, narra tout son long et douloureux martyre, enfin, peu après, porta ce mémoire singulier tombé plus tard aux mains de Jules Boilly et duquel M. de Chennevières, qui s'en fit l'éditeur, a pu justement, dire que, seules. « certaines lettres de Prudhon et la biographie du pauvre Hyacinthe Langlois étaient aussi grosses de douleurs et de hontes domestiques ». « Citoyen, disait avec emphase M. Greuze à M. Chenu, je vais vous révéler, malgré moi, des choses sur lesquelles j'avais jeté un voile funèbre; vous verrez que l'on a entassé outrages sur outrages; mon honneur, ma vie, ma fortune et celle de mes enfants, engloutis par une mère dénaturée... »

Déjà la famille Babuti s'était plainte ailleurs (2). On consentit de l'entendre. Une action en justice commença à quoi elle répondit comme elle avait coutume, au moyen de la débauche. « Un de mes amis, écrit Greuze alors, venant me voir, la trouva encore auprès du même paravent, occupée de même

(1) *Archives de l'Art français* (*ibid.*).

(2) « Le 28 mars 1786, les parents et amis de Jacques-Christophe Babuti et de sa sœur, Anne-Gabrielle Babuti, épouse de M. J.-B. Greuze, peintre de l'Académie royale et de demoiselles Anne-Geneviève et Louise-Gabrielle Greuze, filles desdits sieur et dame Greuze, sont réunis à la fin de nommer des tuteurs aux substitutions dont les a grevés un testament olographe de la dame Anne-Marie Réal, veuve du sieur François Babuti, libraire à Paris, en date du 10 janvier 1782. » *Avis des parents concernant le beau-frère et la femme de Greuze*, paru dans le *Bulletin de la Société de l'Art Français*.

sorte qu'elle affectionnait. Comme nous étions près de nous séparer, elle fut le consulter. Et, comme elle se servait très improprement du nom d'honnête femme : « Ah ! Madame — dit-il — vous oubliez le paravent (1) ! »

Enfin il fut délivré d'elle, du paravent, du pot de chambre, des cruches et du vert-de-gris ! Mais hélas ! hélas ! il était trop tard. Elle avait pris le meilleur et le plus pur de lui. Il était trop tard ! Il n'était plus Greuze et le talent souillé qu'il portait en lui n'était plus le frais et joli talent éclos dans le moment qu'il était amoureux, à son retour de Rome, dans la rue Saint-Jacques. Un monde avait passé sur lui. Un monde nouveau naissait. On était en 1792. Le goût n'était plus aux arts, sinon à celui de David. Pourtant il fallait vivre. Il fit quelques portraits et notamment celui de Fabre d'Eglantine qui est des plus beaux ; mais la Révolution monta, grandit, s'étendit encore et, dans sa tourmente, lui enleva le peu que sa femme lui avait laissé. « Greuze, disent durement les Goncourt, passa ses dernières années à écouter le bruit se faire sur sa mémoire... » Son œuvre même ne résista pas ; ses tableaux tombèrent. On vit ce fait inouï, en plein temps de la Terreur, d'un charbonnier achetant pour six liards une belle tête de Greuze, la clouant à même sa devanture et traçant dessus, à la craie : *A la belle Charbonnière* (2) !

Alors il sut la misère : il connut les longs jours sans pain, les nuits sans foyer — « Que voulez-vous faire avec du talent, disait-il, un jour au jeune Prudhon qui l'aimait (lequel Prudhon devait avoir un jour une femme aussi effroyable, aussi terrible que la sienne !)... Moi qui vous parle, vous savez que je suis tout aussi grand peintre qu'un autre ; voyez mes manchettes (3) ! » Hélas ! Les manchettes, les belles manchettes à la Buffon qu'il mettait pour peindre, étaient en lambeaux !

Il vieillit ; il devint triste, errant et malheureux. Il tomba un peu en enfance ; il aima le bruit et les couleurs. Il affectait d'aller, à la manière du pauvre Neveu de Rameau, vêtu de vieux habits rouges, au hasard des quais et des rues où il avait demeuré, à la recherche des beaux souvenirs de sa jeunesse. « C'est un peintre et c'est un fou ! » disaient en le

(1) *Archives de l'Art français* (*ibid.*).
(2) Ch. Normand : *Greuze*.
(3) Ed. et J. de Goncourt : *Sur Prudhon* (*les Artistes au* XVIIIe *siècle*).

voyant passer précipitamment les sans-culottes qui le jugeaient inoffensif. Le matin au Café des Arts, dans la rue de Tournon, au Café Procope dans celle de la Comédie et de là au Palais-Egalité, où les joueurs d'échecs ne fréquentaient plus, il était, le soir même, vu sur le Pont-Neuf, au milieu des soldats et des patriotes. « *Aux armes, citoyens ! Formez vos bataillons!* » clamait une foule en délire. Et le pauvre vieux peintre pensait au temps évanoui où il apercevait, du cheval de bronze, au lieu d'hommes armés et de charrettes sinistres, les grands ormes des quais, les auvents des libraires et une belle fille blonde, souriante et rose, au pied mignon et qui vendait des livres...

De chagrin il connut la débauche; et, pendant la Terreur, au long du Directoire et au début de l'Empire, on put le voir, vêtu de ses habits rouges, fréquentant les tripots, les bouges, mêlant ses cheveux blancs de Père noble, ses beaux cheveux vénérables que Mme Vigée-Lebrun admirait tant, aux perruques des filles du Directoire, aux catogans des Incroyables, à la vaste tourmente érotique des bals et des lupanars. Son art lui-même en connut une espèce d'abaissement, ne fut plus que la misérable parodie de celui qui avait fait sa gloire. « Ses femmes, disent les Goncourt, laissent deviner ses modèles et reconnaître des demoiselles Gosset. » Qui sait? En roulant des taudions de Nicolet à ceux des Associés, des Beaujolais, des Délassements comiques, parmi les filles et les prostituées, tombée au plus bas du vice de cette chaude époque, il l'a revue un moment peut-être et l'a peinte encore, la tête ingénue, à qui tous les fards, toutes les rides et toutes les souillures n'ont pu jamais enlever complètement le grand et beau regard d'innocence, la moue naïve et coquette et cet air de vierge à qui le visage emprunte un piquant plus provocateur. Et c'est elle, elle encore, dont on aperçoit à nouveau les traits, par réminiscence, dans des œuvres qui portent, malgré l'âge et l'affaiblissement, un dernier écho de son cœur et de son talent.

Hélas! ces œuvres-là, ces œuvres dernières ne se vendent pas plus que les autres! Le temps n'est plus aux bergers, aux bergères, aux coquettes, aux laitières, à Colin, à Colette. Il est dans les camps et parmi les soldats. David monte, il grandit. Il est le grand peintre officiel du Maître. On oublie Greuze et, durant les salons des ans VIII, IX et XII, aucun tableau ne

paraît sous ce nom jadis vénéré. Le bonhomme est vieux ; il est pauvre; il en est réduit à mendier; il écrit à Lucien, ministre de l'Intérieur: « J'ai eu l'honneur de vous faire part de tous mes malheurs. J'ai tout perdu, hors le talent et le courage! »

Pauvre Jean-Baptiste ! C'était beaucoup dire. Le talent et le courage, à quatre-vingts ans, cela pèse à peine ; et il fallait bien qu'il se résignât. L'âge avait brisé enfin son ardeur. Bientôt on ne le vit plus, en habits excentriques, errer le long du fleuve, entre le Pont-Neuf et l'Ile Saint-Louis, à l'ombre des beaux ormes où Restif, vieux et déjà perclus, venait graver encore le nom de ses maîtresses. Les souvenirs étaient trop douloureux qu'il remuait avec les feuilles mortes, au long des étalages et des portes des libraires, de la rue Saint-Jacques au quai des Augustins.

Au déclin de cette vie si longue et si tourmentée, il y eut pourtant comme une revanche inattendue de l'homme sur l'adversité. Greuze avait été, toute sa vie, le portraitiste des jeunes filles. Il avait magnifiquement, en des œuvres nacrées, scintillantes et belles, peint leur durable éloge. Elles ne furent pas ingrates, et jusqu'à ce que Greuze eût achevé de vieillir pour mourir, des jeunes filles l'aimèrent. Sa fille Anna, sa filleule Caroline, qui devint Mme de Valori, Mme Jubo, Mlle Ledoux, Mlle Mayer, ses élèves, composèrent un cortège d'innocence à son crépuscule. Jusqu'au dernier jour ces douces et gracieuses filles entourèrent le vieux maître d'une affection chaste et reconnaissante. Et cela était nécessaire !

Il était juste, il était naturel que les vierges rendissent à celui qui sut — mieux que personne au monde — animer de beaux regards, faire frissonner de belles lèvres, de belles dents, de belles gorges, un dernier hommage. Il était bien qu'elles accompagnassent, jusqu'au seuil des larmes, leur peintre le plus grand et le plus sensible. Il était beau surtout que, de leur attachement et de leur tendresse, elles pansassent les plaies qu'une autre femme avait, avec ses doigts roses, faites à ce cœur ardent.

Il mourut enfin, oublié de son temps, le 30 ventôse an XIII (21 mars 1805), vingt ans après Diderot et quatorze ans avant Mercier, ses amis, un an avant Restif et avant Frago. Deux hommes, une femme suivirent son cercueil. Les deux hommes étaient Dumont et Berthélemy. La femme était cette ardente

et passionnée Mayer, qui adora Prudhon et qui s'ouvrit, plus tard, la gorge avec un poignard par amour de lui. Jusqu'au cimetière, Anna, la fille aînée, l'Antigone du peintre, Caroline, Mme Jubo, Mlle Ledoux, se joignirent au cortège et le suivirent en versant des larmes. C'était un beau jour de fin d'hiver, au matin premier du printemps. Un soleil pâle frissonnait dans le mouvement et le bruit des cortèges militaires. Paris, grisé des fêtes et du bruit des victoires, ne vivait que du faste de Napoléon. Et, dans le frais matin, dans le chant des troupes, le grondement et la voix des canons, les gens étonnés regardaient avec stupéfaction passer sous de longs voiles ces jeunes femmes plaintives, toutes chargées de violettes et de belles primevères et qui semblaient mener au tombeau des fleurs l'Adonis ancien, le vieil Adonis mort d'une époque éteinte et d'un monde enfui.

EDMOND PILON.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

LIII. — Miracles.

M. DESMAISONS. — Je suis moins rassuré que vous. Nous sommes à la merci d'un miracle. Qu'il apparaisse au ciel une comète nouvelle, très brillante et menaçante, qu'elle croisse de nuit en nuit, toujours plus grosse et plus lumineuse, et voilà les cervelles à l'envers, Dieu invoqué, des prières, des cris, des dons aux églises et aux hôpitaux, des vœux, des conversions, des larmes; la physionomie de l'An Mil. Qu'à ce moment la comète rétrograde, pâlisse, et le Nazaréen aura une fois de plus vaincu.

M. DELARUE. — Cela serait curieux. Revoir l'An Mil! Ce que Huysmans aurait été content!

M. DESM.—N'oublions pas d'ailleurs que l'An Mil est une légende. Mais c'est aussi une figure. La raison humaine ne demande qu'à vaciller. Elle est à la merci, comme une mauvaise lanterne, du premier coup de vent.

M. DÈL. — Il s'est tout de même passé bien des choses depuis huit cents ans.

M. DESM. — Sans doute. Mais mesurez le chemin parcouru de Leucippe à Platon, d'Aristote à Lactance, de Lucien à saint Thomas d'Aquin, de Spinoza au Sacré-Cœur. Le christianisme, depuis Platon, qui en est l'aurore trouble, répand sur le monde un jour de plus en plus hibernal, malgré des éclaircies, de plus en plus engourdissant...

M. DEL.— Les éclaircies se sont faites bien fréquentes et bien éclatantes.

M. DESM. — Mais combien de fois le rideau de nuages ne s'est-il pas reformé?

M. DEL. — N'y voyez-vous pas clair, aujourd'hui ?

M. DESM. — Oui, moi, j'y vois clair, j'y vois toujours clair. J'ai ma lampe.

M. DEL. — J'ai ma lampe, ma petite lampe, sous laquelle je lis les mauvais livres, ceux qui font palpiter l'intelligence comme un cœur trop ému.

M. DESM. — Il n'y en a pas beaucoup.

M. DEL. — Il y en a.

M. DESM. — Heureusement. Comment vivrions-nous, s'il n'y avait pas d'antidotes au poison journalier? Mais il ne s'agit pas de nous, il s'agit de la masse humaine, de la masse française, si vous voulez restreindre et spécifier. Croyez-vous que cette masse ne vive point, de même qu'en l'An Mil, sous l'attente du miracle? Ouvrez les journaux. Vous verrez que les partis politiques qui ne détiennent pas le pouvoir ont tous remis leur destinée aux mains de la Providence. Tous béent après un miracle. Les uns s'en cachent, ils ont un peu honte; les autres l'avouent, et ce sont les moins bêtes.

M. DEL. — Robespierre l'avouait bien.

M. DESM. — Comment cela?

M. DEL. — Lisez ses discours. Ils se terminent généralement par une invocation à la Providence qui protège la République.

M. DESM. — Vous voyez. Tous les mêmes : le miracle! C'est l'histoire de la mule de Rabelais, telle que la conte Béroalde de Verville. Vous en souvient-il?

M. DEL. — Dites toujours.

M. DESM. — Or donc Rabelais, ayant d'autres affaires en tête, laissa sa mule, peut-être cousine de celle du pape, chez son imprimeur Michel Fezendat, qui venait d'achever le quart livre des Faicts et Dicts héroïques du noble Pantagruel. Il pria les garçons d'y prendre garde et de la faire boire à ses heures, comme la truie des carmes, et les garçons n'y manquèrent. Or cette bête était fort altérée et un jour qu'ils l'avaient détachée, la chevauchant en manière de jeu, tous les trois, voilà qu'elle détale et prend son chemin à val la rue Saint-Jacques. S'approchant de l'église Saint-Benoît, elle huma, comme vous auriez fait d'un bon jambon, l'odeur débonnaire de l'eau bénite et, attirée par la conduite magnétique de sa saveur, entra, en dépit des chevaucheurs, dans l'église... Mais ici, je ferais mieux de vous lire le texte. Béroalde n'est jamais très loin de ma main. Voici : « Il était dimanche, heure de sermon, où grand nombre était convenu; et nonobstant ce peuple et résistance des baudouineux, la mule, dure de tête et oppressée d'altération, donne jusques au bénitier, où elle mit et enfonça son horrifique mufle. Le peuple, qui voit l'effronterie de ce maudit animal, qui par dépit n'engendrera jamais, pense que ce soit un spectre portant quelques âmes jadis hérétiques, mais ores pénitentes, qui viennent chercher le doux réfrigératoire des bienheureux (laissez-la boire!) et déjà chacun pensait qu'il ferait quelque émotion (laissez boire la mule!) ou autres actes merveilleux de commotion spirituelle; mais la bête fut modeste, si qu'ayant légitimement bien bu, selon sa vocation, se retira sans autre cérémonie. » Vous voyez que ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on raille la crédulité aux miracles. Mais comme le bon peuple de Béroalde représente

bien notre public d'aujourd'hui ! Laissez boire la mule! Elle boit, et voilà tout. Je ferais un long commentaire sur cette parabole. La mule de Rabelais, c'est l'indifférence admirable de la nature qui accomplit son œuvre devant des hommes qui guettent le miracle, sans se douter du miracle perpétuel représenté par la vie.

M. DEL. — A ce propos, je repense à ce Yoghi, dont les singeries ébaubirent la presse pendant quinze jours. La pousse, en dix minutes, d'une tigelle de blé sous les mystérieux effluves d'un charlatan! Et les lecteurs ravis, flattés dans leur crédulité et dans leur sottise, se congratulaient à ce récit d'un miracle si bien ordonné et qui avait eu pour témoins plusieurs officiers de l'armée française.

M. DESM. — N'est-ce point une garantie, cela ?

M. DEL. — Et quelques fortes têtes du grand reportage.

M. DESM. — Il y en a donc un petit ?

M. DEL. — Plusieurs députés et des membres de la police.

M. DESM. — Et dire qu'il a été pris en fraude ! Mais les journaux se consolent en déclarant que c'était un faux Yoghi. Quand nous mettrons la main sur un vrai, ce sera autre chose! Attendez. On nous a trompés. Bénarès va nous expédier son plus saint homme.

M. DEL. — A quoi bon, n'avons-nous pas M. le professeur Richet?

M. DESM. — Annonce-t-il pour cet hiver quelques séances de désincarnation ?

M. DEL. — Je n'ai pas encore vu les affiches.

M. DESM. — J'ai ouï dire que notre excellent pape entendait des voix, comme Jeanne d'Arc et Numa Pompilius, avez-vous quelques notions là-dessus ?

M. DEL. — Aucune.

M. DESM. — C'est intéressant. Cela expliquerait la profonde sagesse avec laquelle il gouverne l'Eglise.

M. DEL. — Et qui fait l'admiration même des incrédules.

M. DESM. — Y a-t-il des incrédules ?

M. DEL. — Je l'espère.

M. DESM. — Il n'y a que des hommes qui attendent l'occasion de croire. Le jour que, selon les théories de Curie mal interprétées, la physique devint un paradoxe, toutes sortes d'ignorants se mirent à croire à la physique et à adorer le radium. Pensez! Un corps qui produit de l'énergie sans en percevoir et sans en perdre! Miracle! Miracle! Laissez boire la mule. La mule a bu encore une fois et puis elle est rentrée à l'écurie. C'est dommage, les dévots commençaient à vous démontrer que le radium pourrait bien être une substance spirituelle, la substance même de l'âme, quoi! Et voyez ce qui arrive au Dr Le Bon avec sa destruction de la matière. Si la matière disparaît si elle a une fin, elle a donc eu aussi un commencement. Cela corrobore la Bible. Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. Mais

laissons boire la mule. Si la matière s'évanouit, cherchons bien nous la retrouverons. La matière, disait Cyrano de Bergerac, « n'est qu'une qui, comme excellente comédienne, joue ici-bas toutes sortes de personnages sous toutes sortes d'habits. »

M. DEL. — Et qui, nécessairement, s'enferme parfois dans sa loge.

M. DESM. — Car elle est pleine de pudeur.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

E. Toucas-Massillon : *La Double Aventure*, Société d'Editions littéraires, 3. 50. — Louis Thomas : *Yette*, Sausot, 3. 50. — Emile Guillaumin : *Rose et sa Parisienne*, Calmann-Lévy, 3. 50. — Mary Floran : *Mystérieux dessein*, Calmann-Lévy, 3. 50. — Jacques des Gachons : *Le Roman de la vingtième année*, Monde illustré, 3. 50. — Pierre Vernon : *Au creux des sillons*, Delagrave, 3. 50. — Fanny Emeric : *La Confession d'une femme du siècle*, Messein, 3. 50. — André Tudesq : *Les Magots d'Occident*, Bernard Grasset, 3. 50. — Lucien Donel : *Récits épisodiques*, René Haton, 3. 50. — Pierre Veber : *Les Belles histoires*, Stock, 3. 50.

La Double Aventure, par E. Toucas-Massillon. « Le plus court chemin qui peut mener un amour respectueux jusqu'au viol, c'est encore le flirt, » me disait un jour un très naïf Français dédaigneux des usages américains. M. Toucas-Massillon m'a l'air de ce Français-là, toute naïveté mise à part. Ces choses sont écrites en termes fort galants, mais elles aboutissent aux usages... bien français. Je n'aime guère cette belle Mme Welkius, laquelle préfère un mauvais drôle au personnage sympathique, sans avoir l'excuse de flairer beaucoup plus de vice chez le mauvais drôle que chez le parfait jeune homme du monde. Quant à la petite Sara, le flirt tout pur et naturellement tout impur, elle semble un animal à flatter, rien de plus, rien de moins. Cependant quand on songe combien certains animaux de luxe : chat angora, chien havanais, nous tiennent aux fibres, on ne s'étonne guère de voir pleurer Henri Fontanes lors du départ de la petite personne de luxure. Ce livre, essentiellement mondain, nous conduit au soleil des plages les mieux fréquentées, à l'électricité des salons les plus ouverts. A parcourir tous les cycles de ces élégances bien parisiennes, l'artiste Henri Fontanes perd son temps, attrape une balle et use son cœur au continuel frottement de ses sens. Il est le héros d'une double aventure ; or, ces deux héroïnes valent-elles d'affronter tous les dangers qu'elles font naître dans le sillage mousseux de leurs robes ? Le plus amusant, c'est encore la manière dont les députés, les magistrats et les ministres usent, eux, de leur influence. Pour sauver un placier en automobile, dont le vrai rôle est de porter au Mont de piété les bagues qu'on lui confie, on met en branle tous les rouages d'un gouvernement. On le sauve et chacun est persuadé qu'il recommencera. Ce roman-là est-il ou n'est-il pas moral ? Au-

jourd'hui la morale a changé de place. J'oserais dire qu'elle s'est assise au lieu de rester debout. Je crois bien que c'est toujours la même personne, un peu guindée, un peu farouche, mais on l'a poussée, bon gré mal gré, dans un fauteuil où son attitude a dû se modifier. Elle y étale son fameux péplum rigide en des plis savants qui recouvrent beaucoup de choses louches. La véhémence d'une morale assise, rassise, devient contestable. Debout, cette même morale approuverait elle la rencontre du héros avec les petites filles, fruits verts de nos rues pleines d'ombres complices? Il faut certainement d'autres temps, d'autres mœurs pour permettre à la dame de fermer l'œil devant cette escapade. Oh ! les petites sœurs anglaises qu'on nous présente à la file comme des poupées de bazars, les petites Américaines en capote de bébé de quatre ans, portant les chaussettes de l'innocence, toutes ces petites vermines d'outre-mer, sans mère pour les moucher, mais possédant le barnum qui les tond, petites brebis galeuses dont la gale a contaminé tous nos trottins de quinze ans, comme on les enverrait volontiers au fond de l'océan qui nous sépare, hélas ! de leurs estimables familles ! La Mimi-Pinson de chez nous n'a jamais été une petite fille, elle est d'abord une femme et toutes nos fillettes plus ou moins vicieuses sont d'abord amoureuses; mais leurs Sara et leurs petites Américaines, leurs petites Anglaises à ingénuités malpropres sont des enfants, et c'est bien pour cela qu'elles sont plus malpropres sous tous les rapports et c'est aussi pour cela que le héros de cette histoire tombe en mauvaise posture même devant une morale qu'on a envoyée s'asseoir. C'est à la jeune Sara qu'il doit : « de tâter de ces chairs mal formées et de goûter ce vice. » Enfin, puisqu'en termes galants ces choses-là sont dites... prenons un bon fauteuil et mettons-nous à notre aise pour les lire.

Yette, par Louis Thomas. Cette fois-ci nous sommes entre collégiens. Des collégiens qui vivent fort, crient, conspuent, aiment et boivent. Une étrange désinvolture règne dans leurs propos et la politique ne les empêche pas de détourner Mlle Yette de ses devoirs. « A l'époque où nous faisions nos humanités au lycée Henri IV, la patrie semblait devoir sombrer dans le volcan des dissensions intestines. L'affaire d'un capitaine juif que l'on avait puni de ses traîtrises en l'envoyant au diable avait excité les querelles de race. D'autre part, le gouvernement, qui n'était pas composé de génies plus évidents qu'à l'ordinaire, était violemment attaqué par des partisans d'un ordre de choses un peu différent de celui où un concussionnaire arrivait à devenir wattman du char de l'Etat. Enfin, le trouble était tel que chaque citoyen se sentait responsable de la fortune de son pays. » Ils se trompent mutuellement avec Mlle Yette, qui les trompe avec une foule de gens qu'elle ne leur préfère pas, du reste, mais qui l'aident à vivre. Géo ne se doute de rien et il est le plus heureux

des trois, jusqu'au jour où Yette file comme une étoile dans ce ciel chargé d'orage. Je parlais de morale tout à l'heure. Il y en a une à chaque fin de chapitre. On pourrait se plaindre, au sujet de ce livre, de l'abondance des morales. Il est vrai qu'elles ne sont pas assises, elles sont couchées ! Pourquoi se plaint-on de la mélancolie de la jeunesse de nos écoles ? Voilà une histoire qui peut fournir de joyeux documents aux annales du quartier Latin.

Rose et sa « Parisienne », par Emile Guillaumin. Un titre difficile à comprendre. Un roman sans aucune intrigue. Intéressant quand même pour la probité de son étude de mœurs. Rose est une vieille fille impotente à la fois pieuse et timorée. Elle élève une enfant de l'assistance publique, une petite fille très chétive, pas bien jolie, aimante et travailleuse. La vie s'écoule à faire paître la chèvre, à raconter des faits divers villageois, à s'intéresser aux cancans d'une très menue politique. Jeanne, la Parisienne de Rose, devient une habile lingère, puis elle épouse un bon garçon du pays qui la choisit pour sa vaillance au travail et non pour sa dot, puisqu'elle n'en a pas. Au courant de ce limpide récit se reflètent des types de province très réels, des figures déjà vues dans la vie, de ces créatures que l'on peut coudoyer dans les rues de petits *endroits* où l'herbe pousse entre les pavés. C'est consciencieux et bien fait.

Mystérieux dessein, par Mary Floran. Imaginez une mère qui voue sa fille au célibat pour lui sauver la vie ! Au berceau d'une petite malade cette mère promet sa virginité à Dieu si elle recouvre la santé. Naturellement la jeune personne, devenue plus grande, proteste contre ce serment ridicule. Malgré sa piété et sa vie de recluse, Christiane veut se marier. Alors on consulte un prêtre qui délie la mère de son serment, car il paraît qu'en catholicisme on ne peut engager les inconscients. Voilà donc bien du bruit pour rien. Autrefois, on jetait des enfants au cloître sans même leur demander leur avis et c'était plus commode pour les intrigues romanesques.

Le Roman de la vingtième année, par Jacques des Gachons. Médaillon Louis XV où autour du jeune roi Bien-aimé s'agitent de petits seigneurs en habits de chasse ou de gala. Des jeunes filles ambitieuses ou jalouses, mais toujours gracieuses et de gestes fleuris, veulent devenir de grandes dames. A peine le roman de l'amour est-il fini que commence la disgrâce, l'exil au fond des bois loin de la cour, puis arrive la mort tragique du jeune époux tué par la rivale. Encore une prise de nouvel habit qui conduit au gala du ciel. Je pense qu'on pourrait apprendre l'histoire de France en plusieurs volumes de cette sorte. Ce serait à la fois plus amusant et plus instructif que dans les traités d'usage.

Au Creux des sillons, par Pierre Vernon. Généralement, c'est le père qui fait tous ses efforts pour retenir son fils dans le giron

de sa terre nourrice, mais ici les rôles sont intervertis. Le fils, un médecin retour de la capitale, n'a que l'ambition de pousser la charrue et le père maudit le jeune homme pour son amour immodéré de la Glèbe. Excessif, le papa veut empêcher l'union de deux êtres absolument faits pour se comprendre, puis il finit par tomber dans le gâtisme après avoir perdu sa fortune. Le fils ayant travaillé comme un simple paysan rentre au bercail maître de la terre, de ces sillons qu'il a déjà tant arrosés de ses sueurs. Ecrit dans un but excellent, ce roman sacrifie un peu trop la douceur de ses paysages à la violence de son intrigue. Un père, paysan d'origine, devrait résister moins que cela aux appels de la nature. Il semble bien intraitable. J'aime les scènes de bergerie et le type du vieux berger Claude Vincent.

La Confession d'une femme du siècle, par Fanny Emeric. Encore une femme que la question de l'adultère plonge dans de terribles alternatives. Enfin elle a résisté, c'est déjà ça, mais il ne reste de la malheureuse qu'une loque secouée à tous les vents de l'esprit. Je n'ai jamais pu m'apitoyer sur les femmes qui sont mal mariées, parce qu'il n'y a pas de jeune fille, si jeune, si bête, si étourdie soit-elle, qui ne puisse bien résister au mariage... même en disant *non* devant le maire. J'en connais une qui fut fiancée à quatorze ans sans se douter de l'importance du mariage, mais il lui suffit d'y réfléchir durant l'année qui la conduisait à sa possibilité pour qu'elle eût la force de se reprendre. Ce qu'une enfant de quinze ans peut accomplir, toutes les jeunes filles peuvent le faire, seraient-elles entourées des parents les plus néfastes. Seulement, je crois que les femmes préfèrent se plaindre et se révolter *après*. C'est toujours du mari, « ce pelé, ce galeux », d'où provient tout le mal, et être la victime et la petite épouse est encore l'état d'infériorité qui leur plaît le mieux... en attirant les hommes doués de flair.

Les Magots d'Occident, par André Tudesq. Pauvre petit ponte, obligé, lui humble marchand de porcelaines, d'assister à sa ruine avec l'impassibilité du chien de faïence. Promu à la dignité de membre du cercle des Intimes, il apprend à jouer au baccarat, croyant d'abord qu'il s'agit de ses anciens cristaux, puis il perd tout son avoir, devient fou et entre à l'hospice, durant que sa fille, n'ayant plus de dot pour épouser le fiancé, entre au couvent. Pauvre petit magot d'Occident qui s'est voulu percher trop haut sur l'étagère sociale!

Récits épisodiques, par Lucien Donel. Des légendes fort pieuses, une histoire de singe : *Moriska*, intéressante par son ambiguité, et un *Petit berger*, aux locutions paysannes, dont la fin n'est pas sans grandeur tragique.

Les Belles histoires, par Pierre Véber. L'auteur de tant de pièces à succès, c'est-à-dire extra-lestes, nous montre qu'il peut écrire pour les gens chastes, sans pour cela déposer son esprit au vestiaire.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Maurice Souriau : *Moralistes et Poètes ;* Vuiberg et Nony.— Ch. Wever : *Textes français ;* Masson et Cie. — Une lettre de M. Joachim Merlant. — Memento.

Dans l'avant-propos de ce volume : **Moralistes et Poètes**, M. Maurice Souriau nous explique sa méthode de critique littéraire scientifique, qui exige que l'on se hausse jusqu'à l'impartialité et qu'on se dépouille de toutes les misères de son moi. Admirable entreprise, mais la critique peut-elle être vraiment impersonnelle ? « Une étude sur Pascal, sur Bossuet ou sur Voltaire ne sera scientifiquement faite, nous dit M. Souriau, que si le lecteur est incapable, à la fin du livre, de deviner si le critique est janséniste ou moliniste, catholique ou protestant, religieux ou sceptique. » Catholique ou protestant, cela se sent toujours. Il n'y aurait donc que les sceptiques capables de cette sorte de critique. Sans doute aussi ne fallait-il pas être poète pour étudier, comme le fait M. Souriau, avec cette magnifique impassibilité, la versification de Lamartine et dresser la statistique de ses rimes riches, faibles et pauvres. Sur un millier de vers, il trouve à peu près deux cents rimes riches, deux cent cinquante rimes suffisantes et une dizaine réellement faibles. Moyenne « honorable », en somme. Voici encore le dénombrement de ses césures classiques et de ses coupes romantiques. Sur les six cent cinquante alexandrins étudiés « il y a six cent quinze césures classiques et seulement trente-cinq coupes romantiques, ce qui donne pour ces dernières une proportion d'à peu près cinq pour cent. » M. Souriau recherche encore les fautes et les incorrections de Lamartine. C'est un peu le métier du professeur qui corrige la copie d'un élève, sans trop de respect pour son génie. Mais l'auteur dit avec raison que si Lamartine, par une sorte de dédain aristocratique pour le métier d'homme de lettres, se qualifiait lui-même d'amateur, il le fut en réalité trop souvent.

Rarement, dit-il, « homme avait été aussi richement doué ; il a gâché son génie comme sa fortune : il a jeté ses vers, comme son argent, par la fenêtre ».

Mais à propos de critique scientifique, il est amusant d'apprendre que, récemment, dans une communication aux Sociétés savantes, M. Grammont, rangeant les poètes suivant leur plus ou moins d'harmonie, mettait « Racine premier, Musset second, Hugo troisième, notablement plus bas, et tous deux à peu près au même plan, Lamartine, et en dernier lieu, Boileau. » On se demande au moyen de quel instrument cette harmonie fut mesurée !

§

Ces **Textes français**, par Ch. Wever, me semblent assez bien choisis jusqu'à l'époque actuelle. L'auteur n'avait guère à montrer d'i-

nitiative personnelle et l'admiration générale lui désignait les plus beaux morceaux. Mais il faut plaindre les élèves obligés de croire que Sully-Prudhomme a beaucoup ajouté à Lamartine, et qu'il « s'éleva » de l'élégie aux sujets philosophiques et du lyrisme à la poésie de la science.

L'auteur se méprend absolument sur le symbolisme, et la classification qu'il fait de ses poètes est absurde. Que font ici MM. Gregh, Rivoire et Dumas, à côté de Verlaine et de Mallarmé? Il me semble qu'il eût été plus logique de donner quelques beaux poèmes de Henri de Régnier et de Moréas.

§

M. Joachim Merlant, auteur du **Senancour**, dont nous avons rendu compte ici, s'est trouvé mal jugé; aussi, usant de son droit de réponse, nous adresse-t-il le petit article ci-dessous. Il n'y a pas de mérites absolus, en critique, et je n'ai prétendu, dans mon article, que donner ma sincère opinion sur le livre de M. Merlant. Je crois bien que nous ne saurions nous entendre, puisque M. Merlant appelle santé morale ce que je persiste à qualifier de maladie morale.

Mais voici cette réponse :

Brest, 22 décembre 1907.

Monsieur,

Vous commettez, à propos de mon essai sur Sénancour, quelques erreurs assez fortes pour qu'il me soit permis d'invoquer le droit de réponse.

D'abord, vous vous avisez que l'œuvre de Sénancour est « une perpétuelle analyse psychologique, et comme une confession de ses multiples déceptions ». Ai-je négligé de le dire ? deviez-vous, là-dessus, redresser mes idées ? Mais je n'ai fait autre chose que de le montrer frappant à toutes les portes de la sagesse, passant d'expérience en expérience, jusqu'au jour où il a trouvé, dans une sorte de christianisme encore très imprégné de doute, une sécurité relative.

« La maladie de la certitude, dites-vous, le prit, coïncidant sans doute avec un état d'infirmité physique. » Je crains de vous mal comprendre : l'inquiétude passe généralement pour une maladie, mais qui a jamais vu un signe morbide dans l'effort d'une intelligence vers l'ordre? Vous ajoutez qu'il serait intéressant d'étudier cette « concordance » : il vaut la peine, sans doute, d'étudier, comme j'ai essayé de le faire, l'influence de certaines tares sur la débilité morale d'un homme, — il vaut la peine de voir comment il a su recouvrir quelque vigueur et santé morale. Mais, si je vous entends, il aurait donc fallu prouver que la décrépitude de Sénancour date du jour où il a cessé de se complaire dans l'instabilité?

Vous me faites dire qu'il a trouvé un sens à la vie, « presque tout fait d'ailleurs, dans les *dogmes* d'une religion ». J'ai établi, au contraire, que sa pensée fut toujours anti-dogmatique, à tort ou à raison, il aurait cru s'enchaîner en admettant un dogme. Vous me prêtez donc une erreur, — ou un parti-pris, — dont je ne suis pas coupable, en déclarant que mon

livre est pénétré de l'esprit de secte. La preuve que vous en donnez est au moins singulière : j'ai dit que Sénancour était devenu ce qu'on appelle aujourd'hui un protestant libéral ! Mais c'est vrai, — lisez-le. Vous m'incriminez, pour avoir avancé que les *Libres Méditations* expriment sa *vraie* pensée (vous auriez dû dire : le *dernier état* de sa pensée, pour être tout à fait exact; je trouve beaucoup de vague dans l'emploi que vous faites ici du mot *vrai* ; de vague, et, sans que vous l'ayez voulu, d'équivoque). Mais c'est lui qui le dit, à maintes reprises ; je n'avance rien, en cela, que je ne prouve. Que cela confirme ou dérange la notion que nous nous étions faite de lui, il faut bien en convenir. Il vous est loisible de regarder l'œuvre de Sénancour, *Obermann* passé, comme non avenue, au point de vue de la poésie ou de l'art, — vous trouverez là-dessus, dans mon livre, de quoi vous satisfaire, — mais j'ai lieu de m'étonner que vous m'accusiez de *déformer* un auteur, pour l'avoir représenté sous ses formes successives, sans en avoir sacrifié, rétréci ou atténué aucune, il me semble.

Ceux qui, vous ayant lu, Monsieur, ne se tiendront pas pour dispensés de me lire, verront avec quelque surprise que, dans mon grand livre de trois cent dix-sept pages, soixante pages à peine traitent de l'évolution religieuse de Sénancour, et vingt-cinq des *Libres Méditations*, qui sembleraient, à vous en croire, m'avoir caché tout le reste.

Ils se demanderont ainsi quel est ce « poison moral » que vous y dénoncez, et ce qui vous autorise à me ranger dans une secte. Vous me peignez, ou peu s'en faut, comme un pasteur qui chercherait parmi les morts des recrues de distinction. En vérité, je ne suis pas de ceux qui excluent le protestantisme de la tradition française ; mais je ne pensais pas avoir fait œuvre de prosélytisme, pour quelque église que ce fût.

Vous relevez mon allusion à la fatuité de Stendhal ; si je ne craignais d'être agressif, je vous demanderais s'il existe par hasard une secte stendhalienne, et si je l'ai imprudemment offensée. Mais je n'éprouverais nul plaisir à dire plus de mal de Stendhal.

Je crois savoir que ces lignes, pour obtenir l'insertion, devraient légalement être adressées au directeur du *Mercure de France ;* mais je sais aussi, Monsieur, que je puis m'en remettre à votre courtoisie, et, en vous demandant de leur donner place parmi vos prochains comptes rendus, je vous prie d'agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

JOACHIM MERLANT.

Ainsi donc, Senancour aurait trouvé dans cette sorte de christianisme « une sécurité relative ». Mais il ne faut pas s'en réjouir, une religion n'est qu'une « attitude pour mourir », selon l'expression de M. Jules de Gaultier. Et il n'y a que la vie et les vivants d'intéressants. L'inquiétude, le doute, est pour la vie une attitude bien supérieure. L'inquiétude n'est pas une maladie, mais bien plutôt le désir d'une certitude. Et ce n'est pas paradoxal de dire que les convertis sont généralement recrutés parmi les affaiblis, les diminués, les malades.

Un protestant, même libéral, est encore un religieux, et un dogmatique. Mais je ne reproche pas à M. Merlant de nous montrer Senancour sous ce jour : j'aurais seulement aimé qu'il nous parlât de ce

libéralisme protestant avec un peu plus de scepticisme. Si, comme le dit M. Souriau, une étude n'est scientifiquement faite que lorsque le lecteur est incapable de deviner si l'auteur est catholique ou protestant, il faut avouer qu'ici on ne peut ne pas deviner que M. Merlant a une tendresse particulière pour les idées protestantes, quelque libérales soient-elles. Les idées protestantes, j'appelle cela du poison moral. Je n'ai pas dit que le livre de M. Merlant était mal fait, et je lui souhaite beaucoup de lecteurs. Il résulte de cette discussion qu'il est absolument inutile de lire les *Libres Méditations*. *Obermann* demeure un livre curieux, mais qui ne correspond plus du tout à notre mentalité actuelle. Cela a plus vieilli, peut-être, que *la Nouvelle Héloïse*. *L'Amour* seul reste un livre vivant. Je voudrais que l'on recueillît en un volume les meilleures pages de Senancour, peut-être pas les plus significatives de son inquiétude, mais les plus saines, et qui « déformeraient » un peu l'idée qu'on s'est faite de lui.

MEMENTO. — *Causerie littéraire sur le XIXe siècle* (1800-1850), par Emile Souvestre. Cet ouvrage inédit se compose d'une suite de conférences que Souvestre devait faire en Suisse en 1854, l'année même où il mourut. Son cours était prêt. On trouvera dans ces leçons de précieux documents sur la littérature sous l'Empire, la presse sous la Restauration et sous Louis-Philippe, une étude sur Béranger et de nombreuses anecdotes. Mais cela semble un peu étrange maintenant d'entendre appeler Béranger « un grand poète, un génie que nous admirons ».

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Edme Champion : *Vue générale sur l'Histoire de France* ; Colin. — Georges de Pascal : *Lettres sur l'Histoire de France* ; préface de Paul Bourget, 2 volumes ; Nouvelle Librairie Nationale.

Vue générale sur l'Histoire de France, par Edme Champion. — Ce livre parut, en 1882, sous le titre de *Philosophie de l'Histoire de France*. On nous le ressert aujourd'hui comme une « Vue générale de l'Histoire de France », et cette réédition ne nous semble pas inopportune, en ce sens qu'une coïncidence intéressante fait parvenir entre nos mains la réimpression de M. Edme Champion en même temps qu'un autre ouvrage du même ordre, mais de tendances opposés, les *Lettres sur l'Histoire de France* de M. Georges de Pascal. Ce rapprochement, avec le contraste qui s'en dégage, a de quoi faire la matière et l'intérêt d'une de ces chroniques. Parler de ces deux ouvrages sera esquisser à grands traits les deux manières d'écrire l'Histoire de France actuellement pratiquées, — peut-être les deux seules manières possibles, hélas ! car une tierce manière impliquerait ce qui désormais ne semble plus devoir être espéré en France : la conciliation du Passé et du Présent.

La « Vue générale » de M. Champion est d'abord et surtout celle de M. Champion même, celle que peut prendre, de nos annales, ou plutôt que peut leur appliquer, un écrivain qui semble avoir pour principale méthode, en fait d'Histoire de France, la haine du Christianisme (1). Remarquons bien qu'en tant que sentiment, ou que conviction morale, cet éloignement à l'endroit du Christianisme ne regarde pas le critique. Il s'agit ici du seul inconvénient historique. Or, autre chose est d'étudier le développement et les effets de l'idée chrétienne au point de vue historique et social, de marquer, d'époque en époque. la relation de cette idée à l'état de la France, avec l'éloge ou le blâme, l'approbation ou le regret que cet examen objectif peut inspirer ; et autre chose de témoigner dès l'abord une hostilité tout d'une pièce pour le Christianisme, de l'incriminer dès ses commencements, de dire par exemple (mais ce ne serait déjà pas si mal !) qu' « il tira parti de la sagesse païenne à peu près comme Bonaparte tira parti de la Révolution », en l'escamotant; avec la suite à l'avenant de ce début.

M. Champion commence par méconnaître, ce point de vue une fois pris, l'œuvre des évêques gallo-romains durant les Invasions (l'œuvre des Sidoine Apollinaire, des saint Avit, des Ennodius) ; il n'a, de même, que des invectives pour l'épiscopat de la monarchie mérovingienne (l'épiscopat arien lui paraît-il préférable?) et pour les guerres de Charlemagne ; quant à l'avènement des Capétiens, il ne fut qu'un « incident » obscur (peut-être, mais encore avait-il sa signification), la « victoire d'une famille », facilitée par le clergé séculier « traître » aux derniers Carlovingiens. Son procès ainsi fait à l'Eglise pour ce qui est de son rôle dans nos origines, M. Champion reprend toutes les accusations connues contre le Moyen-Age. La Féodalité fut « anti-sociale », ce qui nous semble fort injuste, car elle fut au contraire, et ceci pleinement, l'organisation, la possibilité sociale telle quelle que permettaient, au prix de bien des efforts, les circonstances au lendemain de la dissolution du monde carlovingien. Mais M. Champion, dans le spectacle des institutions du haut Moyen-Age, Féodalité comme Eglise, veut à tout prix trouver des satisfactions d'humanitaire du XIXe siècle ; et comme il ne trouve rien, il s'indigne et condamne.

Le mouvement des Communes a ses sympathies. Mais son point de vue (sur les Communes) est rétréci par la préoccupation de voir avant tout dans ce mouvement une lutte contre la féodalité, et surtout, et surtout ! contre l'Eglise.

(1) Sur M. Edme Champion, voir *Mercure de France*, février 1904 : *la Séparation de l'Eglise et de l'Etat en 1794*. Singulier : l'historien qui dénonce les effets du Christianisme dans notre histoire soutient, — condescendance grande envers ce pauvre christianisme ! — la thèse des sentiments religieux de l'Assemblée constituante. Nous avons essayé de montrer, en son temps, la fausseté de cette thèse.

Venons à la Royauté. Pour l'historien qui ne voit d'un peu sortable dans l'organisation sociale du Moyen-Age que les Communes, la Royauté, dont la force politique est un peu de même essence que celle des Communes (ses conseils furent toujours remplis de bourgeois), la Royauté dont, au surplus, le droit divin, selon M. Champion (qui a raison ici pour le règne de Philippe-le-Bel), faisait pièce au droit divin de l'Eglise, est l'objet de quelque condescendance. Le droit monarchique et le droit national français sont seule et même chose. Mais cela lui écorche la langue, de l'avouer : « On n'aime pas, avec certains sentiments dans le cœur, à faire profession de foi monarchique, même en parlant du XIVe siècle. Mais, pour conformer, comme dit La Boétie, notre propos au temps, c'est-à-dire à la vérité historique, nous sommes obligés de reconnaître que le sort de la France a, pendant de longues années, été lié à celui de la royauté... Les rois n'ont pas fait la France... mais la France, dans son combat pour l'existence, se servit de la royauté comme on se sert d'un instrument pour exécuter un travail, d'une formule pour résoudre un problème. »

Ainsi tel est le jugement de l'auteur sur le Moyen-Age : « Horreur du Règne féodal » (lequel ? c'est ce que M. Champion néglige de préciser : il y a celui qui va jusqu'aux premiers Valois, et qui est une forme sociale très complète ; et il y a celui qui commence aux premiers Valois, qui est la féodalité apanagiste dont la signification — comme pour la deuxième maison de Bourgogne — est purement politique), avec les Seigneurs et l'Eglise ; désolation générale (M. Champion, en une page amusante, suggérée évidemment par le cliché « douloureux Moyen-Age », prétend que les gens de cette époque pleuraient à tout instant), désolation à peine atténuée par l'effort des Communes et de la Royauté, sans oublier la radieuse apparition de Jeanne d'Arc, que M. Champion admire au point qu'il veut la laïciser !

La deuxième partie de ces considérations sur les méfaits du Catholicisme nous a réservé une surprise agréable : arrivé à l'époque de la Réforme, l'auteur ne se fait point protestant ! Là encore (et ceci est du bon sens) le fanatisme religieux l'offusque. D'ailleurs, il nie que les Protestants aient été les Républicains qu'on a dit; ceci, par où M. Champion se prive stoïquement d'un motif d'aimer le protestantisme, n'est d'ailleurs pas très exact, l'ouvrage de M. Hanotaux sur Richelieu, par exemple, ayant bien montré l'essence séparatiste et cosmopolite du Protestantisme, Etat rationaliste, République, dans l'Etat. N'importe, il y a là un bon passage. Les vues sur Henri IV et sur la Société française au moment de l'abjuration nous ont paru de même assez fines. Après, ce sont les rubriques d'usage, les excès de la monarchie absolue, le libéralisme du XVIIIe siècle (la sensibilité

« naturiste » du XVIII[e] siècle est une « sensibilité stoïcienne » : les gens du XVIII[e] siècle, des stoïciens !), où se retrouve le libre esprit de la Renaissance, les Philosophes, la Révolution, le Progrès, et tout un chant humanitaire commençant par Voltaire et finissant par Brown-Séquard !

Et ce n'est point l'érudition de ce livre qui, dans la mesure où elle sert, est en défaut. L'ouvrage est garni de faits (il en tait une égale quantité) ; mais c'est l'essentiel qui lui manque : le point de vue historique.

Lettres sur l'Histoire de France, par Georges de Pascal. — Nous l'avons dit, le contraste est complet entre cet ouvrage et le précédent. Nous ne pensons pas qu'il y ait jamais eu aucun pays où l'on pût écrire l'Histoire sur deux modes aussi distincts qu'en France. Tous les peuples ont connu, certes, les variations du jugement historique. En Angleterre, par exemple, la littérature historique relative à la Révolution de 1688 est particulièrement curieuse : le monument, dans sa partialité, en est l'œuvre illustre de Macaulay, perpétuelle apologie des Whigs. Mais les oppositions des thèses historiques, en France, ont quelque chose d'unique, de quasi-transcendantal et mystique, quelque chose de funeste.

Une justice, cependant, à rendre aux écrivains de l'opinion de M. Georges de Pascal, c'est qu'avec eux on peut, en général, mieux s'instruire touchant les faits mêmes (ceci, du moins, jusqu'à la Réforme, et même, à partir de là, en mainte occasion, jusqu'à nous). Ils prennent les choses avec moins de hauteur, ils daignent s'expliquer. Si l'on nous demande : quels historiens, les libéraux ou les « réactionnaires », ont le plus le sens de la réalité historique jusqu'à la Réforme, nous répondrons : incontestablement ces derniers : et leur éducation, à ces derniers, est d'autant plus appréciable, qu'il n'est pas bien prouvé que les historiens de l'espèce opposée le montrent clairement, ce sens positif de l'histoire, à partir de la Réforme.

A plus forte raison, quand il s'agit du Moyen-Age. Il ne faut pas attendre de leur illuminisme humanitaire la moindre opinion impartiale sur les institutions du haut Moyen-Age, sur la Féodalité, par exemple. Comparez l'abrégé si substantiel de M. de Pascal là-dessus, et vous sentirez toute la différence. Il n'y a pas que le Moyen-Age. Le rationalisme protestant, qui s'apparente au rationalisme libéral, a voulu jeter la suspicion sur des œuvres comme le *Richelieu* de M. Hanotaux, et, interprétant à sa guise les nombreux documents dont il dispose ici, il a rendu malaisée l'étude de cette époque. Or il faut bien convenir, en lisant les pages de M. de Pascal sur Richelieu, que le point de vue conservateur et catholique (catholique, du moins

en ce qui concerne la politique intérieure), permet, dans cet ordre de faits, une compréhension plus adéquate.

Les premiers chapitres de cet ouvrage n'avaient pas été, d'ailleurs, sans nous inspirer quelque appréhension. Voici le chapitre III, par exemple: « l'Eglise. — L'Evêque ». Titre très prometteur. Il y a, là-dessus, quelque désillusion à trouver, en tout, un éloge de saint Martin, écrit en pur style de légende, au lieu d'une étude réelle de l'épiscopat gallo-romain et franc. La Vie des Saints ne suffit pas à faire comprendre l'influence que, gagnée de longue date, dès le ve siècle, les évêques exercèrent durant les premiers siècles du Moyen-Age. Si l'on veut que nous concevions la force sociale qu'ils furent, cette force dont la grande œuvre fut le baptême de Clovis, il faut nous les montrer, au moment des Invasions, devenant les seuls organes subsistants de la vie civile, réunissant dans leurs mains diverses magistratures que le malheur des temps avait enlevées aux détenteurs traditionnels et concentrées dans celles des évêques, les magistratures, par exemple, du sénateur, du curiale, du possesseur. Les évêques, de la sorte, eurent longtemps une puissance municipale très grande, et il leur en était resté une action considérable sur les populations. Et tout ceci, autant que leurs vertus ou leurs miracles (sans doute aussi, quand la *sainteté* se rencontra chez eux l'influence en fut immense), compta lors de l'établissement de la monarchie franque. N'y avait-il pas quelque intérêt dans ce côté tout positif et vraiment tangible du mythe théologique des « Gesta Dei per Francos » ? L'auréole de saint Martin n'éclaire pas aussi bien les choses, et nous avons craint, un moment, de ne trouver que cette espèce de lumière versée sur les faits de notre histoire.

C'eût été, pour nous, du moins, qui, dans le Catholicisme, sans dissocier l'œuvre de Révélation de l'œuvre politique et sociale, ne pouvons que nous incliner devant la première en réservant notre intérêt effectif à la seconde, — c'eût été un défaut d'autant plus grand, que l'historien se place constamment au point de vue de l'idée chrétienne. C'est son « idée directrice ». Et certes, une telle idée, — du moins dès qu'elle n'est plus appliquée au Moyen-Age où elle trouve son milieu naturel, — demande des garanties scientifiques particulières. Il est permis de ne point partager l'optimisme de M. Paul Bourget en sa préface, sur la conciliation de la science et de la foi. Mais, disons-le, M. l'Abbé de Pascal a bien des façons de nous rassurer, dont la plus importante, la plus décisive, consiste dans la méthode positiviste et le sens pratique (le sens pratique du véritable chrétien d'éducation, celui que nous avons déjà noté chez Barbey d'Aurevilly en ses critiques d'histoire) dus, chez l'historien, à l'influence d'une telle idée. Cette méthode et ce sens positivistes, quel qu'en soit le principe, et considérés purement dans leur valeur objec-

tive, sont, il faut bien le reconnaître, d'une grande valeur dans l'interprétation non seulement du Moyen-Age, mais d'autres temps beaucoup plus rapprochés de nous.

Sans doute, tous les historiens comme M. de Pascal sentiront leur tâche devenir particulièrement rude à partir de la Réforme et jusqu'à la Révolution. Ici, l'objet échappe de toutes parts. Il y a disparate entre sa nature et la méthode employée. Nous ne pouvons qu'exprimer notre grande estime pour la conviction, le savoir et l'habileté des discussions historiques de M. de Pascal dans les matières où l'humanisme domine. A travers quelles accumulations hétérogènes un historien de son opinion est-il tenu de retrouver le ferme sol du positivisme chrétien, qui, déjà à l'époque de Philippe le Bel, se dérobe sous l'amas des paperasses des juristes romains ; qui, à la Renaissance, disparaît définitivement sous les savants parchemins entassés par l'humanisme ! Et, depuis, ni sous Henri IV, ni sous Richelieu, ni même sous Louis XIV, l'historien ne se trouvera plus de plain-pied avec le sol antique et familier. Mais, du moins, la Révolution lui permettra de montrer dans toute sa plénitude, au moment le plus violent du contraste, le vigoureux bon sens social, la haine aiguë des abstractions qui est le bénéfice intrinsèque et fécond, appréciable surtout en des temps comme les nôtres, de son éducation historique.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

Albert Keim : *Helvétius, sa vie et son œuvre d'après ses ouvrages, ses écrits divers et des documents inédits*, Alcan. — Albert Keim : *Notes de la main d'Helvétius, publiées d'après des manuscrits inédits, avec une introduction et des commentaires*, Alcan. — *Revue philosophique, année 1907*, Alcan. — *Revue de Philosophie. Année 1907*, Marcel Rivière.

L'ouvrage de M. Albert Keim, **Helvétius, sa vie et son œuvre**, apporte une formidable contribution (il compte plus de 700 pages du format in-8°) à l'étude de la pensée du philosophe, à celle aussi de sa biographie qui, par bien des points, confine à l'histoire. Je me hâte d'ajouter que la lecture de ce gros livre est beaucoup moins laborieuse qu'il ne pourrait sembler et que l'agrément du détail historique, la rencontre au cours de ces pages de tant de philosophes, d'hommes de cour et de grandes dames, d'écrivains et de femmes de lettres dont les physionomies ou les silhouettes, les traits de mœurs ou les traits d'esprit nous sont déjà, en partie, familiers, communiquent à l'ouvrage un caractère alerte et vivant dont il se trouve allégé. Cette remarque d'ailleurs est en même temps un éloge et une critique. On pourrait en effet reprocher à l'auteur de n'avoir pas exposé peut-être avec une insistance et un détail suffisants les idées philosophiques et sociologiques d'Helvétius. La composition

défectueuse du livre *de l'Esprit* où la fougue de l'homme tourmenté d'un afflux trop violent de sentiments et d'idées brise à tout instant les divisions du plan préconçu eût voulu être compensée par une exposition peut-être plus systématique, par une classification plus tranchée des thèmes divers de la pensée du philosophe. Cette réserve n'implique pas toutefois que M. Keim n'ait distingué l'essentiel des idées d'Helvétius. C'est ainsi qu'il a vu poindre dans son œuvre la conception à son aurore et brumeuse encore de la morale comme d'une science des mœurs, comme d'une science empirique dont le fait social est l'élément principal. Il a signalé également les développements psychologiques par lesquels le philosophe a repris, pour les présenter sous un aspect plus brutal, les vues de La Rochefoucauld sur le mobile unique de nos actions, vues si profondes sous l'aisance de la forme, définitive en sa concision. Bien qu'Helvétius ait été précédé dans cette voie par Hobbes également, dont il connaissait et dont il appréciait les théories, ces développements n'en tiennent pas moins dans son œuvre une place originale et importante par les vues personnelles qu'il y a ajoutées autant que par leur solidité.

La thèse de l'éducation, comme moyen de transformer la société et de rendre les hommes heureux, a été également mise en lumière comme il convenait. Elle forme la conclusion *de l'Esprit*, et c'est elle encore qui est reprise et amendée dans le traité *de l'Homme*. Helvétius y attachait tant d'importance que, comme il arrive parfois en pareil cas, il l'avait étayée, croyant la rendre plus solide, sur un principe d'une évidente fausseté. Il prétendait que les esprits sont naturellement égaux, qu'ils sont tous également propres à acquérir les talents et les vertus, en sorte que l'éducation crée seule entre eux des différences et des inégalités. Il en concluait à la nécessité de distribuer également à tous une éducation appropriée à la nature de l'homme vivant en société afin de rendre tous les individus égaux et également heureux. Cette utopie, que Diderot nommait le paradoxe d'Helvétius et qui, comme beaucoup d'erreurs de l'esprit, peut être grosse d'applications heureuses dans un milieu où des principes opposés bénéficient d'un crédit exagéré, cette utopie est demeurée caractéristique du dogme de la Révolution. Aussi est-il curieux de constater que, parmi les philosophes qui nous semblent avoir apprêté cette doctrine et dont nous sommes tentés de solidariser l'effort, Diderot combattit ce paradoxe par les arguments de l'ordre le plus positif ; et peut-être est-il plus curieux encore de constater que Rousseau aussi, dès la publication de l'ouvrage d'Helvétius et, plus tard, dans *la Profession de foi du Vicaire savoyard*, s'éleva avec beaucoup de force contre cette croyance à une égalité naturelle entre les esprits.

Attrayant par une documentation inédite assez considérable, par le récit des relations d'Helvétius avec les écrivains de son époque, Voltaire, Buffon, Fontenelle, Diderot et beaucoup d'autres, le livre de M. Keim intéresse encore par le détail où il entre au sujet de *l'Affaire de l'Esprit*. Dans le chapitre qui a reçu ce titre, il jette un jour curieux sur la façon dont les idées qui devaient amener le renversement de la monarchie réussirent à se formuler et à se propager dans l'entourage même du souverain en même temps que sur les dangers que couraient encore les auteurs qui s'instituaient les protagonistes de ces idées. Helvétius, ancien fermier général, maître d'hôtel de la reine Marie Leczinska attaché à la cour par ses origines (son père était médecin de la Reine) et à la haute aristocratie par son mariage, Helvétius, autorisé par la censure royale à publier son livre, ne dut pourtant qu'à une triple rétractation et à la mise en œuvre de toutes les influences dont il disposait de pouvoir mettre sa personne à l'abri, tandis que son ouvrage, condamné par ordonnance de la Cour le 4 février 1759, était le même jour lacéré et brûlé au pied du grand escalier du Palais par l'exécuteur de la haute justice. « Cette formalité de l'exécution d'un ouvrage par la main d'un bourreau n'empêchait point les idées nouvelles de se propager lentement et sûrement et de devenir, à travers les conflits aggravés, les rancunes, les haines et les espérances accumulées, la Révolution française. » C'est là la philosophie qui se dégage de l'étude de M. Keim à travers laquelle il est donné de distinguer de nombreux facteurs hétérogènes et parfois contradictoires concourant au déterminisme d'un grand fait inéluctable.

M. Keim publie également d'après un manuscrit inédit qui lui fut confié par la marquise Adrien de Mun dont le mari est un descendant direct du philosophe, comme l'est aussi le comte Albert de Mun, **des notes de la main d'Helvétius**. On y saisit dans leur genèse et dans la franchise de l'improvisation et des retouches les idées maîtresses de l'écrivain. On y voit se formuler librement une sensibilité voluptueuse qui s'alliait chez Helvétius à l'élévation et à la générosité des sentiments, à l'amour du bien public et au goût des plaisirs de l'esprit dans des proportions qui composèrent, en la personne de ce philosophe, un heureux exemplaire d'humanité noble et cultivée.

Les sujets traités dans **la Revue philosophique** au cours de sa trente-deuxième année sont trop nombreux et trop variés pour qu'il soit possible de faire plus ici que de signaler quelques-unes des principales études qu'elle renferme et de mentionner quelques noms d'auteurs. Si les questions de psychologie continuent d'occuper dans le plus important de nos recueils philosophiques la première place, cette prééminence est loin de s'exercer à l'exclusion d'autres catégories philosophiques auxquelles M. Ribot fait l'accueil le plus large

et le plus judicieux. Elle se justifie d'ailleurs par l'importance croissante de la science psychologique, dont on peut dire qu'elle forme actuellement la base positive de toute spéculation.

Parmi les études de cet ordre, il convient tout d'abord de signaler quatre articles au cours desquels M. Van Biervliet a donné un historique et une critique complète de *la Psychologie quantitative* observée sous trois de ses aspects, en tant que psycho-physique, avec la loi de Fechner et de Weber, en tant que psycho-physiologie avec les méthodes de Wundt et de l'Institut de Leipzig, enfin, en tant que Psychologie expérimentale avec un exposé des procédés d'analyse quantitative des plus récents. Deux études de M. Ribot, *Sur une forme d'illusion affective* et *la Mémoire affective, nouvelles remarques*, complètent les beaux travaux de l'auteur sur la vie affective. L'étude de M. Pillon *Sur l'imagination affective*, dont j'ai indiqué les principaux développements au cours d'une analyse précédente, a été publiée également sous sa première forme, dans *la Revue philosophique*. Enfin avec l'*Imitation dans l'idée du moi*, M. J. Paulhan a consigné quelques notations psychologiques dont la sécheresse volontaire laisse entrevoir la possibilité d'intéressantes déductions. L'étude toute objective de M. Palante, *Anarchisme et individualisme : essai de psychologie sociale*, forme une transition de la psychologie à la sociologie à laquelle se rattache l'étude de M. Chide sur *la Conscience sociale*. M. Robet et M. F. Paulhan ont apporté d'intéressantes contributions à l'histoire de la Philosophie, l'un avec une étude sur le philosophe américain J. Royce, l'autre avec un *Herbert Spencer d'après son autobiographie*. De cette question : *Doit-on fonder la science morale et comment ?* M. Fouillée prend texte pour faire application à la morale de sa théorie des idées-forces. Il me faut encore citer la collaboration de MM. Lalande, Sageret, Bauer, Le Dantec, Bayet, G. Truc, Bertrand, Cousinet, celle de M. Boirac, avec une étude sur la Cryptopsychie, celle de MM. Binet, Bourdon, Duprat, Probst-Biraben, Bélugou, Rey, de Roberty, Dugas, Parodi, Dupuis, Bernard Leroy, celle aussi de Mme Vernon-Lee. Je n'omettrai point de noter enfin que la partie bibliographique, confiée le plus souvent à des maîtres, contient d'utiles analyses de toutes les œuvres importantes publiées pendant les derniers mois de 1906 et pendant les premiers mois de 1907.

Les tendances orthodoxes de la **Revue de Philosophie** dirigée par M. Peillaube sont connues. Les rappeler, c'est signaler l'intérêt spécial de ce recueil pour un groupe de lecteurs. Il faut constater après cela que, sur bien des points, le souci religieux ne vient pas en conflit nécessaire avec les solutions scientifiques et que ce serait se priver d'un puissant élément d'intérêt que de négliger de lire, où elles se rencontrent, de belles et fortes études telles

que celles, par exemple, de M. P. Duhem sur l'histoire des sciences et sur les méthodes scientifiques. Aussi rappellerai-je particulièrement qu'après avoir publié dans *la Revue de philosophie* les différents développements de son remarquable ouvrage sur *la Théorie physique, son objet et sa structure*, M. Duhem vient de faire paraître, dans le même recueil, une suite d'articles sur *le Mouvement absolu et le mouvement relatif*. Les derniers numéros de la *Revue de Philosophie* contiennent en outre et notamment, sans oublier une part importante de notes, d'analyses, de discussions et de comptes-rendus, des études de M. Cuche sur *le Monisme*, de M. Billia sur *l'Idéalisme*, de M. Moisant sur *le Problème du Mal*, un essai de synthèse philosophique de M. Warretin, enfin, dans le dernier numéro, le commencement d'une étude sur *l'Organisation de la Mémoire* de M. Peillaube et un article de M. Meunier consacré à l'œuvre de M. Vaschide, mort tout récemment en pleine jeunesse et déjà en pleine maturité de son talent.

Memento. — L'auteur des *Limites de la Philosophie*, M. O Merteu, publie chez Ad. Wesmael-Charlier à Namur trois discours prononcés pendant trois années consécutives à l'occasion de l'ouverture des cours de l'Université de Liège. Réunis en une brochure de 120 pages, ces trois discours, qui s'enchaînent, forment un exposé rapide et substantiel qui justifie de façon intéressante le titre de l'ouvrage : *l'Etat présent de la philosophie*. — Une brochure publiée au siège *de la Société positiviste internationale* relate les discours prononcés à l'occasion du cinquantième anniversaire de la mort d'Auguste Comte par M. le Dr Delbet et par M. Grimanelli et donne aussi le texte d'un poème de M. Jean Canora, *l'Humanité triomphante*, qui fut déclamé à la salle de la Société d'horticulture accompagné d'extraits des symphonies de Beethoven. — A signaler encore chez Sansot, Petite collection « scripta brevia », de M. Anatole Willox, *Discordances*, un recueil de réflexions sur la Destinée et sur le Monde, vivifié et rénové par une sensibilité et une curiosité métaphysiques renseignées aux sources les plus récentes de la science contemporaine — et de M. José Hennebicq un élégant petit opuscule, *l'Art et l'idéal*, dans lequel l'auteur tente de fixer entre les œuvres d'art une hiérarchie traditionnelle ; enfin chez Leymarie, de M. F. Barmold, *la Religion du vrai* avec ce sous-titre *Credo philosophique*, livre doctrinal où la foi en la Raison engendre des conclusions au regard desquelles le dogme philosophique ne diffère pas sensiblement du dogme religieux combattu par l'auteur.

JULES DE GAULTIER.

PSYCHOLOGIE

Albert Bazaillas: *Musique et Inconscience*, in-8°, F. Alcan, 5 fr. — V. Cornetz : *Un des aspects de l'illusion du joueur d'échecs*, in-16, Numa Preti, Paris, 1 fr. — Memento.

A la place des fourreaux d'étoffe sombre qu'ils préconisaient naguère, les grands couturiers imposent les jupes plus évasées, les cor-

sages débordant sur les manches au point de se confondre presque avec elles, en même temps que les broderies aux couleurs vives, le brouillard des dentelles, troué çà et là de lumières métalliques, dissimulent les lignes, auparavant soigneusement dessinées, sobrement vêtues.

Cette mode féminine, qui fait succéder l'imprécision à la netteté, le brillant et le vague au simple et au défini, semble avoir trouvé son équivalent dans un domaine moins frivole. Les innombrables travaux de laboratoire, les enquêtes, les graphiques, les courbes, les moyennes, qui menaçaient de transformer les ouvrages de psychologie en traités de mensuration, d'électro-technique ou de statistique, toute cette mathématique des faits, ces étalages de physique, de chimie, par quoi s'exagérait — parfois jusqu'au ridicule — la mode précédente, ont disparu presque entièrement. En manière de réaction, sans doute, les nouveaux essais se plaisent surtout au symbolisme des idées, flirtent avec la sociologie, sans dédaigner la morale, et se préoccupent plus d'emprunter quelque poésie à l'irréel de la métaphysique, que de cultiver prosaïquement l'observation des faits. C'est ainsi que M. Bazaillas, convaincu de « l'importance croissante du pragmatisme », a composé **Musique et Inconscience**, dans cet esprit moderne, renouvelé de l'éclectisme de Cousin (la mode actuelle rappelle un peu celle du milieu du dernier siècle).

Une élégante dissertation sur la signification philosophique de la musique, d'après Schopenhauer, constitue la première partie du volume. Elle nous amène, par d'ingénieux détours, de la fameuse théorie métaphysique de Schopenhauer sur la musique, à la psychologie de l'inconscient. La musique ne sert plus ici d'interprète au noumène, comme chez Schopenhauer; elle nous conduit au plus profond de la vie affective qu'est l'inconscient, selon M. Bazaillas, qui le présente comme un « dynamisme affectif », une sorte de tourbillon de « sentiments en mouvement ». Voici comment l'auteur s'exprime au sujet de ce rôle d'intermédiaire que jouerait selon lui la musique, truchement de l'inconscient :

L'expérience musicale met aux prises la sensibilité émotive donnée comme une possibilité indéfinie de jouissance ou de peine, avec les facultés imaginatives et contemplatives de notre esprit; l'ébranlement affectif qu'elle provoque se prête docilement en elle à la traduction instantanée que la pensée nous en présente : mais elle serait extrêmement réduite sans cette intervention des centres réfléchis et sans le travail spontané qu'effectue à son propos, en chacun de nous, ce traducteur subtil de l'émotion et de la subjectivité.

L'art musical serait ainsi « un art de l'*inconscient* ». Ce qu'entend par inconscient M. Bazaillas, nous l'avons indiqué déjà. Il nous faut toutefois insister encore, car, par ce terme, l'auteur ne désigne point

une non-conscience, mais au contraire, « une conscience primitive ou naissante » ; et, ailleurs : « l'*inconscient reste toujours une conscience affective à l'état libre détachée de tout schéma moteur* ». Qu'est-ce que cet inconscient, à la fois « dynamisme affectif » et « conscience affective... détachée de tout schéma moteur » ? M. Bazaillas nous l'apprend en ces termes :

...L'inconscient nous montre une activité affective incapable de réaction... caractérisée par l'absence de règles et de liens de subordination... impuissante à poursuivre un plan d'action déterminé ; elle se refuse à toute adaptation pratique, à tout ajustement habile et voulu...

L'inconscient perd toute personnalité et toute individualité. Il est absolument servile : il travaille sans aucune matière directrice ; il n'a aucune loi morale, aucune loi du tout... L'inconscient n'a pas de volonté; il est ballotté çà et là par toutes les suggestions qui surviennent...

On le voit, M. Bazaillas a modelé son *inconscient* à l'image de ce que nous offre la *conscience*, dans le rêve, par exemple. Il l'avoue du reste. Mais dans ce cas, où *conscience* s'identifie avec *inconscient*, où les deux mots ne correspondent plus à deux réalités différentes, que devient cette loi élémentaire de tout raisonnement qui exige que deux choses ne puissent occuper un même point de l'espace à la fois, fût-ce dans un dictionnaire ? Ne serait-on pas autorisé, par la logique même, à n'accorder au mot *inconscient* que le seul sens de *non-conscient?* Or si, par l'exemple de l'arc réflexe, nous pouvons doter sans invraisemblance l'inconscient d'un contenu moteur, si l'expérience banale du mot, vainement cherché, qui s'offre soudain à la conscience, nous permet d'aller plus loin encore et de parler d'opérations intellectuelles inconscientes, rien n'est plus incompatible en apparence — et peut-être en réalité — avec la notion de non-conscience qu'un attribut affectif. Que signifient, en vérité, une douleur non-douloureuse, un plaisir non-agréable, un sentiment non-senti ? Ceci devient de l'algèbre métaphysique, au même titre qu'un inconscient-conscience. A conserver aux mots leur sens logique et psychologique, nous sommes amenés à remarquer que l'inconscient, au rebours de la conception de M. Bazaillas, loin d'être caractérisé par l'absence de règles et de liens de subordination... etc. », se compose de nos seules acquisitions solidement organisées, et se distinguerait plutôt par l'abondance de « règles et de liens de subordination », par sa persistance à « poursuivre un plan d'action déterminé », sa facilité à accepter « toute adaptation pratique, tout ajustement voulu »... etc. N'est-ce pas en effet l'inconscient qui nous dirige dans la rue au milieu des obstacles, meut les doigts du pianiste, le corps de l'acrobate, enchaîne les périodes de l'orateur, dans l'improvisation, exerce son activité dans les séries les plus multiples et les moins absurdes d'actes, toujours coordonnés et conduisant à

des buts que la conscience ne perçoit qu'après qu'ils sont atteints? La conscience n'intervient, la plupart du temps, que pour déranger un ordre trop bien établi, se dépensant en un luxe inutile, parfois dangereux, toujours incohérent, de mouvements affolés, soit à la vue d'un autobus que l'inconscient eût évité, soit devant un passage difficile où immédiatement le quatrième doigt du pianiste s'immobilise, puis accroche, soit au cours d'une conférence quand les « heu... heu... » bien connus interrompent la phrase commencée sans heurt par l'inconscient.

Qu'il nous soit permis, à ce propos, de remarquer qu'il serait peut-être temps d'en finir avec ces conceptions hybrides de « conscience polygonale... conscience inférieure... » appliquées à l'inconscient, filles timides d'une même suggestive influence, celle d'un passé très proche où l'intelligence humaine s'ornait encore des prestigieux reflets de l'intelligence divine ; et qu'il y aurait plutôt lieu de considérer, sans paradoxe, l'inconscient, servi par de multiples adaptations fonctionnelles, qui ne furent conscientes que tant qu'elles demeurèrent imparfaites, comme un élément stable, fort ancien, conservateur, organisant des synthèses, les unes, les plus vieilles, presque indestructibles, devenues des instincts que la conscience respecte, les autres, les plus récentes, que la conscience, élément mobile très jeune et révolutionnaire, disperse, déterminant ainsi de nouvelles orientations, prêtes à être stabilisées par l'inconscient. Sans l'inconscient, toute activité mentale serait chaos, recommencement perpétuel, de même que, sans le conscient, la perfection même de l'activité mentale inconsciente instaurerait le règne de l'automatisme.

Et peut-être, ici encore, cédons-nous au préjugé d'interprétation finaliste que nous désirerions combattre; peut-être serait-il plus sage de revenir à cette théorie, trop vite abandonnée, qui posa la conscience comme un reflet, un « épiphénomène », et de garder cette attitude jusqu'au jour où une étude plus approfondie de la vie affective, la seule précisément qu'on ne puisse concevoir sans conscience, nous aura éclairé mieux sur le conscient, précisant ses origines, son influence ou son inutilité, déterminant, en un mot, les données d'un problème, qu'actuellement nous ne pouvons qu'imparfaitement poser ainsi qu'en témoignent la multiplicité, l'équivoque métaphysique, les préoccupations morales, et l'insuffisance manifeste des hypothèses récentes.

§

Dans un excellent petit livre, M. V. Cornetz étudie **Un des aspects de l'illusion du joueur d'échecs**, et recherche les causes qui contribuent à fausser l'opinion que le joueur se fait de sa force personnelle, opinion toujours entachée d'une partialité dont

M. V. Cornetz parvient à déterminer l'origine et l'approximative mesure.

§

Memento. — Depuis quelques numéros, le *Journal de Psychologie* a pris l'excellente habitude de publier les comptes-rendus, toujours intéressants, de la Société de Psychologie. A signaler en outre dans le n° 6 (quatrième année) un important article du Dr Grasset : *La Responsabilité des criminels devant le Congrès des aliénistes et neurologistes de Genève*. Nous avons ici-même, à plusieurs reprises, exposé les idées du Dr Grasset sur ce point ; on nous excusera donc de n'y point revenir.

Sur le même sujet, on trouvera, dans les nos d'octobre et de novembre de la *Revue de l'Hypnotisme et de la Psychologie physiologique*, un rapport de M. le Dr Paul Farez, lu au Congrès de Genève-Lausanne : *L'Expertise médico-légale et la question de La responsabilité*. M. P. Farez se range aux côtés du Dr Grasset, en conseillant d'adopter le vœu ainsi formulé par le Dr G. :« Que, dans la loi française, soit expressément introduite la notion de responsabilité, d'irresponsabilité et de responsabilité atténuée, en précisant que ce mot est pris exclusivement dans les sens de *responsabilité médicale ou physiologique* »; et proposant seulement « de remplacer les derniers mots... mis en italique, par *imputabilité* psychologique ».

Aux *Archives de Psychologie*, toujours riches en curieuses observations, M. Aug. Lemaître présente, dans le n° 25, *Un nouveau cycle somnambulique de Mlle Smith*, au cours duquel on constate « une collaboration très étroite entre l'état de veille et l'état hallucinatoire provoqué par le premier pour une échéance approximative ». (Il s'agit de peintures religieuses, reproduisant des apparitions du Christ et de la Vierge, peintures exécutées pendant un sommeil où persistent les visions, qui commencent à apparaître sous forme d'hallucinations conscientes à l'état de veille.) M. Lemaître ajoute : « C'est la méthode à laquelle ont recouru pour leurs compositions dramatiques quelques littérateurs privilégiés comme M. de Curel, si bien analysé par Binet (*Année psychologique*, t. I, Paris, 1895, p. 119), ou des artistes comme Fra Angelico qui, dit-on, peignait aussi en état de somnambulisme. »

Dans le n° 26 du même recueil, M. Bernard Leroy, sous le titre *Escroquerie et Hypnose*, rapporte l'observation d'un cas où une femme est arrivée par des manœuvres hypnotiques à faire commettre à sa voisine des vols à son profit, en état d'hypnose. De MM. Ed. Claparède : *Quelques mots sur la définition de l'Hystérie ;* P. Bovet : *Note sur un Rêve ;* A. Fleury : *Une opinion sur les peintures de H. Smith*... « Ce qui est le plus surprenant c'est la valeur réelle de ce que Mlle Smith (dont nous parlons plus haut) peint, et surtout de ce qu'elle dessine... »

A la *Revue musicale* (7e année, n° 23), sous la signature B : *La Pensée musicale* où l'auteur, dans une ingénieuse discussion, s'élève contre une définition du Dr Richelot nommant la musique « art de penser avec des sons ».

GASTON DANVILLE.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

A. Doigneau : *Nos Ancêtres primitifs*, C. Clavreuil, 2, rue de Furstemberg, 5 fr. — Marcel Raymond : *Grenoble et Vienne* (Collection des « Villes d'art célèbres »), Laurens, 4 fr. — M.-Anne de Bovet : *L'Ecosse*, Hachette, 4 fr. — Paul Mimande : *Le Mamoul*, Juven, 3 fr. 50. — Jean de Nettancourt-Vaubecourt : *En Zigzag de Singapour à Moscou*, Plon, 3 fr. 50. — Memento.

Le livre de M. A. Doigneau, **Nos Ancêtres Primitifs**, est un résumé excellent et bien fait de ce que l'on est parvenu à recueillir de notions concernant les plus vieux âges et probablement les origines de l'espèce humaine. Depuis l'époque où le caricaturiste Cham se gaussait des savants qui examinaient à grand renfort de besicles la mâchoire de Moulin-Quignon, des indications à peu près suffisantes et précises ont été réunies grâce aux travaux divers des particuliers et des sociétés d'anthropologie. Les pièces originales, à la vérité, sont peu variées, si elles sont nombreuses, et il n'est pas très sûr que, dans une question de silex taillés, on ne prenne pour des outils de simples éclats de cailloux. Mais la découverte en 1892, à Java, dans des terrains tertiaires, des restes d'un être intermédiaire entre le singe et l'homme, — et d'ailleurs beaucoup plus éloigné de l'homme que du singe — vint remettre en question la haute antiquité de l'humanité et sa filiation probable. Les restes exhumés, à la vérité, étaient un peu incomplets : une calotte crânienne, un fémur et une dent ; mais, à l'aide de ces documents, les savants ont prétendu reconstituer l'individu entier, qui garda même à l'époque plus récente du quaternaire ancien des caractères simiesques très prononcés : le front bas et fuyant, les saillies sourcilières proéminentes, la mâchoire épaisse et taillée en biseau, les jambes courtes et arquées. D'autres découvertes sont venues confirmer, depuis, ces premières indications ; on a acquis non seulement les preuves de l'ancienneté de l'espèce humaine, mais on a pu la suivre en ses diverses transformations presque jusqu'à l'époque actuelle. — C'est la matière de ce volume, qui apporte du reste peu de faits nouveaux, mais classe et discute les documents épars dans les recueils des diverses Sociétés savantes, et auquel il ne manque qu'une illustration meilleure. — Des indications curieuses sont également fournies sur les premiers essais artistiques de l'humanité ; mais là encore une imagerie plus abondante, et plus soignée, eût agrémenté l'ouvrage, et même ajouté beaucoup à sa qualité.

§

A la librairie Laurens, on trouvera un volume intéressant sur *Grenoble et Vienne*, par M. Marcel Raymond, qui continue la précieuse série des « Villes d'Art célèbres » où nous avons déjà abondamment puisé. Mais, à vrai dire, si le livre est bien fait, le sujet semble assez

pauvre. Grenoble ne contient que peu de souvenirs de l'époque romaine, à peine des débris de remparts. De la période mérovingienne on peut citer les curieux restes de la chapelle Saint-Laurent (VIe siècle), ensevelie par les alluvions de l'Isère, recouverte par les éboulements de la montagne et enfin transformée en crypte. La cathédrale, maintes fois remaniée, pillée et dévastée en 1562 par les bandes huguenotes du baron des Adrets, conserve un chœur du XIIe siècle, des chapelles du XVe siècle, un tabernacle et une porte de la même époque qui sont considérés comme de précieux spécimens de l'art gothique à son déclin. Dans l'église Saint-Hugues, annexe de la cathédrale, une chapelle remonte à 1498 ; l'église Saint-André, remaniée au XVe siècle, contient les sépultures des Dauphins du Viennois ; l'église Saint-Laurent fut déjà restaurée au XIIe siècle par les Bénédictins, auxquels on doit encore le prieuré de Vizille. C'est enfin le Palais de Justice, dont la partie en façade comprend une jolie porte du XVe siècle, l'abside de la chapelle, et l'élévation du bâtiment principal, restauré assez malheureusement de nos jours. C'est le monument le plus célèbre de Grenoble. Le XVIIe siècle, avec le connétable de Lesdiguières et les gouverneurs de sa famille, y fut une époque surtout brillante, mais qui y a peu laissé, hormis quelque œuvre de Jacob Richier, petit-fils du sculpteur lorrain Ligier Richier et, aux environs, le château de Vizille. L'auteur en est réduit, pour garnir sa notice, à donner continuellement des descriptions et des reproductions d'œuvres et de monuments situés hors des limites de la ville: la Grande Chartreuse, la chapelle du prieuré de Vizille, un vitrail de l'église de Champ, et jusqu'au tombeau de Charlotte d'Albret, veuve de César Borgia, dans l'église de la Mothe-Feuilly, près de Bourges, ou l'hôtel Dupin-Latour à Valence. Un dernier chapitre est consacré au Musée, un des plus riches de ceux de province, qui contient des Primitifs Italiens, le *Saint Grégorie* de Rubens, la *Femme hémorroïdesse* de Paul Véronèse ; la *Sainte Famille au donateur*, du Tintoret ; des Zurbaran ; des portraits de Coligny, d'Henry IV et du connétable de Lesdiguières; des toiles modernes en grand nombre, des sculptures des dessins, aquarelles et gravures, des meubles, des étoffes anciennes et même un musée d'Extrême-Orient, à côté de précieux volumes comme le *Catholicon* de Guttemberg (1460) et de manuscrits comme les *Poésies* de Charles d'Orléans (1465).

La véritable capitale de la région, autrefois, était Vienne, qui fut une ville opulente, à l'époque romaine et où les souvenirs du Moyen-Age sont autrement nombreux. Bouleversée, transformée, ravagée par la guerre, on peut se faire encore une idée de sa physionomie ancienne par un précieux tableau d'Eug. Rey, au musée de Lyon (qui a dû être transporté, d'ailleurs, à Vienne), et il reste de cette première période un édifice entier, le temple d'Auguste et de Livie, res-

tauré après avoir subi les plus honteuses transformations. Lorsqu'on remonte les premières pentes des collines qui encadrent la ville, on se trouve d'ailleurs au centre de la cité romaine, sur l'emplacement du Forum, dont quelques restes d'arcades et des rampes marquent la situation. Le Moyen-Age y a laissé également un vaste édifice, la cathédrale, Saint-Maurice, qui est peut-être la principale construction gothique du sud de la Loire et qui, sans avoir la valeur de nos cathédrales du nord, mérite de retenir l'attention. C'est une longue galerie sans transept, avec deux tours de façade, mais dont la partie supérieure, de pierre plus friable et de teinte différente, ne s'accorde point avec le soubassement (1). Cette façade est munie de trois portes, dont la sculpture est d'une délicatesse surprenante. — Des églises anciennes, on peut citer encore Saint-André-le-Bas, dont l'intérieur a été dévasté, mais qui reste curieux par la tour flanquant l'abside, et Saint-Pierre, qui est un musée lapidaire. Un joli portail de la chapelle de Virieu (xve siècle) subsiste dans la maçonnerie d'un bâtiment, sur la place Saint-Paul, au flanc nord de la cathédrale. Des époques plus récentes on ne peut guère mentionner que la Porte de l'Ambulance, au mont Pipet, et un tombeau théâtral des archevêques Armand de Montmorin et Oswald de la Tour d'Auvergne, dans l'église St-Maurice (xviie siècle). Mais ce que le présent ouvrage a surtout négligé, c'est la série des vieilles maisons, très nombreuses encore dans la ville; des hôtels anciens si curieux la plupart avec leur tour de guette accompagnant l'escalier et coiffée en abat-jour; on peut citer ainsi la maison Fauquier, rue des Orfèvres; les maisons de la rue Marchande; de la rue Boson; de la rue de Bourgogne; de la montée Timon, sans compter une délicieuse galerie, au deuxième étage sur la cour, dans la maison portant les nos 12 à 18, rue des Clercs. Je remarque encore qu'on a évité de donner les bâtis de bicoques si pittoresques qui accompagnent le Pont du xve siècle sur la Gère; la tour du Roi, près du temple d'Auguste, dernier reste de la Prévoté de Vienne; la tour des Valois qui gardait le pont permettant de gagner l'autre rive du Rhône; enfin à Sainte-Colombe le délicieux groupe de *St-Anne enseignant la Vierge*, et, dans la cathédrale même, au revers du portail, la série des groupes sculptés formant dais et culs-de-lampe, parmi lesquels on remarque un chien ou un cochon, avec sa progéniture sous le ventre, qui, d'une main presque humaine, envoie un baiser.

§

De Mme Marie Anne de Bovet, voici un volume délicieux sur

(1) Un incendie récent des parties hautes a d'ailleurs fait perdre à la cathédrale de Vienne une partie de ses pinacles et les clochetons qui surmontaient les tours; des fenêtres de la façade ont été bouchées par de la maçonnerie et les tours coiffées de toitures plates.

l'**Ecosse**, terre de légendes et de traditions, pays romantique où revit à chaque pas le souvenir de la délicieuse reine Marie Stuart, tragique comme ses amours et dont le fantôme semble encore hanter Holyrood et Craigmillar. C'est le pays de Macbeth, de Robert Bruce et de Walter Scott, aux âpres paysages et aux ruines romanesques, dont les noms comme Melrose, Balmoral, Roselyn font revivre les souvenirs de nos lectures d'autrefois. C'est l'histoire troublée du vieil Edimbourg, turbulent et batailleur; la série des combats et des meurtres dont semble faite l'histoire même du pays; c'est le cortège pittoresque des îles, — Orcades, Shetland, île de Skye, Staffa et la Grotte de Fingal; le pittoresque des lacs, — lac Lomond, lac Katrine — et des vieilles cités comme Perth, Inverness, St-Andrews, Elgin, dont les noms jadis nous étaient aussi familiers que de vieux amis. — Mme de Bovet, qui sait voir et comprendre, a écrit sur cela un livre abondant, fourni en détails curieux et pittoresques, où semblent revivre la chronique même et les légendes du pays; où sont évoqués les sites et les époques, et qui est encore un livre de bon sens, de sensibilité et d'humour. — Son voyage en *Ecosse* d'ailleurs peut être mis entre toutes les mains, selon la formule, et ne dépare nullement les collections de la maison Hachette.

Sous un titre assez énigmatique, **le Mamoul**, M. Paul Mimande a donné ensuite sur l'Inde un ouvrage qui semble d'abord, comme le pays qu'il évoque, confus et gigantesque. Le Mamoul, c'est un état ou un être, une incarnation ou un personnage; l'auteur a négligé d'éclairer sa lanterne et nous aurions préféré une explication claire. En poursuivant la lecture, cependant, on trouve des aperçus nombreux sur les religions du pays; une étude de son organisation politique; des détails intéressants et des anecdotes curieuses sur la population, les castes, les cérémonies, fiançailles, mariages, l'état social des diverses peuplades, même le truquage du gouvernement indien, et l'on y prend plaisir. On peut regretter cependant que M. Mimande ait usé un peu trop de l'esprit de journaliste; j'entends de l'esprit dit boulevardier, en blague et rapprochements incongrus, qui est peut-être de mode dans des échos, mais qui choque avec un sujet de ce genre : — Vichnou est le Frigoli de l'Olympe; Vichnou se sert d'une montagne en guise de riflard... Son âme était redevenue aussi pure que celle de M. le sénateur Scheurer-Kestner, etc... Mais j'ai hâte d'ajouter que le livre donne de précieuses indications, par exemple sur la polyandrie au Malabar, et qu'on y trouvera de très bonnes pages sur Bénarès.

Pour finir, je signalerai encore le voyage de M. Jean de Nettancourt-Vaubecourt, **En zigzag de Singapour à Moscou.** M. de Nettancourt a accompli le voyage classique en Extrême-Orient que nous voudrions tous faire. Il s'est embarqué sur un bon paque-

bot qui gagnait Singapour et ensuite a visité Java, Saïgon, les ruines d'Angkor et Pnom Penh au Cambodge, la côte d'Annam, le Tonkin, Hong-kong, Canton et Macao, la vallée du Yang-tse, puis, au Japon, Kyoto, le lac Biwa, la vallée de la Katsuragawa, Nara et Osaka, Yokohama, Tokio, le légendaire Nikko, Yeso, enfin la Corée, Pékin, et revint par le Transsibérien et la Russie. Le livre est alerte et amusant à suivre et nous nous plaisons à signaler par exemple les tableaux colorés qu'il donne du Cambodge et des merveilleux temples d'Angkor; des paysages et des ruines de Java, entre autres celles du Boeroeboedoer et du temple de Mendoet, dans un étrange paysage volcanique, à 60 kil. de Djokja; de jolies notations enfin sur le charme un peu apprêté de la vie et de la nature japonaises. — Mais tout cela était avant la guerre d'Extrême-Orient; les petits Japonais ont grandi et, bouffis d'ambition, aspirent déjà à absorber la navigation de l'Inde, malgré la grimace de leurs bons amis les Anglais. Ils s'apprêtent encore à se mesurer avec les États-Unis et, en attendant que se réveille la Chine, il y aura encore de ce côté quelques horions à recevoir de part et d'autre, et probablement de belles tripotées en perspective.

MEMENTO. — Le dernier numéro du *Tour de France* contient des articles sur *Lyon*, par Jean Maubourg; *Marseille*, par Pierre Sarrasin; *Brest*, par Charles Géniaux; *Reims*, par Emile Sédeyn; *Amiens et Boulogne-sur-Mer*; *le royaume de Fréhel*, par René Bazin, et *les Routes d'Espagne*, par Henry Spont. — *Le Tour de France* doit paraître désormais en volumineux fascicules trimestriels, avec une nombreuse collaboration. — Aux derniers numéros du *Tour du Monde*: *Comment j'ai passé une semaine à Fez*, par Jean Marivs, et *Formose, première colonie japonaise*, par Reginald Kann; des articles sur: *l'île de Ceylan, le Roc de Sigiri*, d'après Elisa-R. Scidmore et le *Tchö-pou-ts ou le Sempiternel « à peu près » de l'esprit chinois*, par J. Hardy et Ch. Lenormand.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Col. Desbrière : *Trafalgar et la campagne maritime de 1805*, in-8, Chapelot. — Col. Kvitka : *Journal d'un Cosaque au Transvaal*, illustré, in-4, Plon. — Général de Lacroix : *Un voyage d'état-major de corps d'armée*, avec compte-rendu détaillé par M. le Cap. Sabat, accompagné de cartes et plans, in-8, Chapelot. — Memento.

Avec son ouvrage sur **Trafalgar** et la campagne maritime de 1805, M. le Col. Desbrière met un couronnement à un labeur de plusieurs années, qui nous a valu des volumes comme *Projets et tentatives de débarquement aux îles Britanniques*, *le Blocus de Brest*, etc. Celui-ci, bien que moins important, est l'étude la plus passionnante que nous connaissions. Un marin devrait toujours avoir un tel livre sous

la main; il contient les plus admirables exemples d'audace professionnelle que nous ait donnés une marine rivale. La campagne de 1805, elle-même, est l'écheveau d'événements de mer le plus embrouillé qui soit. Il a fallu une volonté singulièrement ferme et un esprit clair, méthodique, pour remettre tout en ordre, faire figurer à leur plan les projets, ordres et contre-ordres de l'Empereur, ainsi que les incidents qui en furent, chaque fois, la conséquence. Cela est acquis aujourd'hui et, chose curieuse, cela est le fait, non d'un marin, mais d'un cavalier. Après tout, il eût été plus difficile à un professionnel d'élucider certaines questions avec une égale netteté, d'isoler aussi résolument certains événements de leurs contingences, d'être en un mot aussi impartial.

Un marin n'eût pas résisté à la tentation de se substituer à Villeneuve; il eût trouvé des excuses aux déplorables hésitations de ce dernier ainsi qu'à l'obsédante lamentation de Decrès, traînant sans cesse le boulet de sa vieille expérience professionnelle au travers des projets du Grand Homme. Ah! quel fruit amer et paralysant que l'expérience! Les hommes qui ne savent plus qu'argumenter avec ce mot empoisonné sur les lèvres sont mûrs pour le silence.

Voici longtemps que M. le col. Desbrière a définitivement ruiné la légende forgée par Napoléon lui-même, dans sa rancœur contre Villeneuve, légende d'après laquelle la levée du camp de Boulogne et l'abandon des projets de descente en Angleterre restaient liés à là journée de Trafalgar. Légende tenace, surtout parmi les marins, ca sa simplicité s'appropriait merveilleusement à expliquer des événements d'une nature compliquée. L'ordre de dissolution de la flottille de Boulogne est du 30 août; or, Trafalgar n'a lieu que le 25 octobre. A cette date Napoléon est sur les étapes d'Austerlitz. Mais c'est un jeu dangereux que d'opposer des dates, et d'en vouloir tirer des enseignements péremptoires. Les déterminations des hommes touchent à des raisons complexes. Si, le 30 août 1805, Napoléon a définitivement renoncé à frapper au cœur la nation détestée, c'est, il est vrai, que les intrigues de l'Autriche l'incitent à agir dans une voie nouvelle; mais, plus encore que la conduite de l'Autriche, celle de Villeneuve, dont l'Empereur connaît à ce moment les conséquences déplorables, a déterminé en lui une saute de la volonté. C'est le 29 août que Napoléon écrit à Decrès cette boutade terrible: « Quand la France aura deux ou trois amiraux qui veuillent mourir, ils (les Anglais) deviendront bien petits ». A ce moment, il voit clair dans le fond du caractère de Villeneuve, dans cette lâcheté morale qui n'est que la peur de l'action et qui, chose curieuse, peut se combiner avec le courage physique et la bravoure personnelle.

Bloqué dans Cadix, Villeneuve n'avait plus qu'à transporter à Naples les troupes du général Lauriston, qu'il traînait avec lui depuis

son départ. Dérisoire objectif stratégique assigné à une flotte aussi nombreuse et dont la responsabilité incombe à Decrès. Sur un coup de désespoir, lorsque Villeneuve apprend que l'amiral Rosily est en route pour le relever de son commandement, cette flotte reprend le large. Elle sort non pour combattre, mais pour fuir le combat. Dans ces conditions, elle ne pouvait être qu'une proie facile pour l'inlassable adversaire qui la guettait.

M. le col. Desbrière n'a négligé aucun détail, aucune des circonstances qui ont précédé le désastre : il a démêlé, avec un tact et une patience méritoires, l'imbroglio qui se joue à ce moment entre l'Empereur, Decrès, Villeneuve, Lauriston et quelques comparses. Il n'a pas réussi cependant à tout éclaircir : Villeneuve, en quittant le Ferrol le 13 août, a-t-il prévenu à ce moment Decrès de son intention de rallier Cadix ? Lauriston affirme que Villeneuve lui en fit l'aveu dès qu'on eut pris la mer et il consigne cet aveu dans une lettre à l'Empereur. Decrès, de son côté, prétend que Villeneuve n'a songé à se rendre à Cadix que trois jours après l'appareillage du Ferrol, en raison des vents contraires. En tous cas cette prétendue lettre de Villeneuve à Decrès n'a pu être retrouvée. Avis aux chercheurs.

Sur la bataille même, l'auteur a utilisé les travaux les plus récents et les polémiques passionnées, qui eurent lieu de l'autre côté de la Manche à l'occasion du centenaire de Nelson et de la bataille de Trafalgar. Toutes ces discussions, un peu entortillées à notre avis, qui portaient sur la formation de combat adoptée par Nelson, ont été dépouillées ; il en reste une leçon définitive. M. le col. Desbrière a eu l'heureuse idée de joindre à son récit une somme de documents impressionnante. Les professionnels trouveront dans ces documents nombre de points intéressants, qui peuvent servir d'amorce à des travaux personnels. Sans doute, les études historiques sont un peu dédaignées, depuis quelque temps, dans la marine. Celle-ci est occupée ailleurs. Privée de *section historique*, et de tout organe d'études qui pourrait poursuivre, avec esprit de suite, des recherches capables de lui assurer une doctrine, elle évolue péniblement entre les courants d'idées les plus opposées. Elle va du sous-marin au cuirassé monstre. Elle semble même se fixer sur ce dernier. C'est le cas de rappeler que la *Santissima Trinidad*, le plus gros vaisseau de son temps, armé de 140 canons, le jour de Trafalgar, se trouvait du côté des vaincus.

Le **Journal d'un Cosaque du Transbaïkal**, par le col. Kvitka, est également l'œuvre d'un cavalier. Ce n'est pas une œuvre fantaisiste, fortement colorée, destinée à passionner, par des récits enflés, les grands enfants que nous sommes tous, plus ou moins. C'est le journal d'un soldat loyal, et, ce qui ne gâte rien, d'un homme cultivé, d'une nature artiste même, qui ne prétend qu'à donner la

physionomie exacte des événements. Il relate, jour par jour et, pour ainsi dire, heure par heure, avec une extrême sobriété, la partie des opérations de la guerre russo-japonaise qui restait le moins connue. A peu de chose près, il embrasse toute l'histoire de la cavalerie russe pendant la campagne. Ancien compagnon de Skobeleff et vétéran de la guerre russo-turque, l'auteur, qui avait quitté l'armée depuis plusieurs années, reprit du service dès le début de la guerre. Attaché d'abord au détachement du g. Rennenkampf, puis à celui du g. Michenko, il eut la bonne fortune d'assister à toutes les opérations où la cavalerie russe joua un rôle actif. La partie du journal consacrée à relater les incidents auxquels se trouva mêlé le détachement du g. Rennenkampf est la plus abondante et la plus intéressante, car elle met en lumière une série d'opérations, dont le caractère et la véritable nature restaient mal connus. Par une sorte d'esprit paradoxal, ou pour toute autre raison qui nous échappe, Kouropatkine avait confié à la cavalerie du g. Rennenkampf la mission de surveiller en plein pays montagneux les défilés qui pouvaient permettre à une armée japonaise de passer de la vallée du Taï-tsé-ho dans celle du Houn-ho, pour déboucher sur les derrières de l'armée russe. En réalité, cette fraction de la cavalerie russe eut à agir, d'une façon constante, comme une troupe d'infanterie montée, n'utilisant ses montures que pour jouir d'une extrême mobilité, mais combattant pied à terre en presque toutes les circonstances. Placé dès le début en extrême-pointe à Saï-ma-tsé, le détachement, au lendemain de la défaite de Zassoulitch sur le Yalou, ne cessa de se trouver en contact avec les troupes de l'extrême-droite de l'armée de Kuroki, qui avançait vers le Taï-tsé-ho pour le franchir à Ben-si-hou, pendant les journées de Liao-Yang et déborder la gauche de l'armée russe. Ce fut, pendant toute cette période, une série sans trêve d'escarmouches et de combats. Lorsque Kouropatkine prit à son tour l'offensive sur le Cha-ho, la cavalerie Rennenkampf, jointe au corps de Stackelberg, qui avait mission de faire irruption dans la vallé du Taï-tsé-ho pour déborder la droite japonaise et la couper de ses lignes de communication, eut à jouer un rôle très actif et particulièrement pénible. Peu de temps après ces rudes journées, le colonel Kvitka était désigné pour servir au régiment des cosaques de Verchnéoudinsk, sous les ordres du g. Michenko. Celui-ci avait son quartier général aux portes de Moukden; nous n'assistons pas ainsi aux derniers actes du détachement Rennenkampf que la cinquième armée japonaise du g. Kawakamura devait refouler au delà des défilés de Daline, pour venir faire une fausse attaque sur l'extrême-gauche du front russe au début des journées de Moukden, fausse attaque qui réussit si bien à tromper Kouropatkine sur les véritables intentions de son adversaire. Par contre, nous prenons part avec l'auteur au fameux raid de de Michenko sur In-Kéou et nous connaissons désormais les émou-

vantes péripéties de cette formidable chevauchée à travers le steppe mandchourien, en plein hiver ; de l'aveu du colonel, l'affaire ne fut pas menée à assez vive allure pour en retirer les avantages espérés. Là tomba le lieutenant Burdin, le seul officier français autorisé à prendre du service dans les armées russes et qui servait au régiment de Verchnéoudinsk (1). Le raid d'In-Kéou s'acheva dans les désastreuses journées de Moukden.

Nous voudrions pouvoir dire tout ce qui se dégage de cette sobre et émouvante relation, et lui donne une saveur particulière, en plus de sa valeur documentaire. Le col. Kvitka a écrit son journal directement en notre langue, qu'il manie comme un Français de race. Sous la papakka et la bourka grossières du Cosaque se cache une âme très fine, d'une culture très élevée, d'une indépendance d'allure et de pensée qui s'affirme à tout instant. Les dessins et les photographies de l'auteur qui enrichissent ce journal d'un nombre imposant de documents, pris sur le vif, en sont un abondant témoignage. Mais il est aisé d'en découvrir d'autres à travers ces récits de guerre. Le col. Kvitka vivait à Rome lorsque le reprit la nostalgie de l'action ; à ses bottes de Cosaque il emportait un peu de cette poussière sacrée, qui flotte dans l'atmosphère de la campagne romaine. Il est, dans ce journal de centaure, telles petites phrases qui sont pareilles à des perles, enchâssées dans un bijou un peu barbare et qui vous retiennent pris d'une émotion délicieuse : « Nos morts sont enterrés au fond d'un joli bois, près d'une petite pagode ». Ce furent pour nous des rappels de sensations déjà lointaines. Les violences presque journalières d'une existence de soldat, mêlé aux avant-postes, n'empêchent pas le col. Kvitka de se ressaisir, avec la douceur des soirs, devant la beauté du thalweg mandchourien, que bien peu soupçonnent en Europe, et de nous dire son charme poignant. Telles de ces pages, où s'évoque le paysage, rappellent les fonds mystérieux de certaines toiles de Primitifs où tremblent, dans une atmosphère perlée, des lacs bleus.

§

Montrer par un exemple vécu en quoi consiste un voyage d'état-major et quels résultats on peut en recueillir, quand les opérations fictives qu'il comporte sont vivifiées sur le terrain même par un enseignement critique d'une haute valeur, tel est le but que peut se flatter d'avoir atteint M. le G. de Lacroix, en publiant le compte-rendu d'**Un Voyage d'Etat-Major de Corps d'armée.**

Son officier d'ordonnance, M. le cap. Buhat, a été chargé de la mise en ordre de tous les documents, recueillis sur le terrain, et de la

(1) Tout récemment, un de ses compagnons d'armes a consacré un volume au lieutenant Burdin. (Chapelot.)

rédaction de toutes les pièces concernant la préparation et l'exécution du travail. Quant aux développements critiques, auxquels ont conduit les thèmes exécutés, ils sont dus à M. le G. de Lacroix ; ils constituent, par leur importance et par leur nouveauté, un véritable traité de tactique appliquée, de l'esprit le plus moderne. On a eu l'idée très heureuse d'imprimer ces développements en caractères spéciaux; en sorte qu'une lecture très fructueuse de ce livre peut se faire en deux fois: d'abord, prendre connaissance de la préparation des thèmes et de leur exécution ; en second lieu, relier cette lecture à celle des critiques qu'ils ont motivées. Il est à noter que l'exécution des thèmes comportait la mise en action des services auxiliaires.

Ce n'est pas la tâche la moins lourde parmi celles qui incombent aux officiers d'état-major que d'assurer le fonctionnement régulier des sections de munitions, des parcs, des convois, des ambulances, de l'hôpital, des trains de vivres, de bétail, etc., qu'on a trop souvent l'habitude de considérer comme des détails accessoires, peu dignes des préoccupations du haut commandement. M. le G. de Lacroix a tenu à montrer qu'avec les grandes agglomérations des armées modernes, et le développement de l'esprit individualiste des troupes, aucun de ces détails n'était quantité négligeable.

Un tel ouvrage pouvait être parfaitement oiseux, ne comporter même qu'un enseignement négatif. Or, nous avons eu un plaisir très élevé à constater que l'enseignement critique, qui y est contenu, révèle les dons les plus heureux du commandement. Qu'on ne voie nulle complaisance en cet aveu. Nous aurions même pris, sans aucun doute, un malin plaisir à prendre en défaut une haute personnalité, tendance trop naturelle au tempérament français. Du reste, il n'est pas inutile de donner un témoignage de la valeur de cet enseignement. Voici une des critiques adressées à un colonel, qui avait eu le tort de vouloir faire la besogne de l'un de ses subordonnés :

> Ceci est un ordre de chef de bataillon et non de commandant de régiment... On ne saurait trop insister sur l'importance qui s'attache au respect rigoureux de l'initiative à tous les degrés de la hiérarchie, et cela cause toujours une sensation pénible que d'entendre les colonels parler de compagnies et des généraux commander à des bataillons. Ces procédés condamnables dénotent un manque de confiance du chef envers ses inférieurs immédiats, et il est permis de penser que ce chef n'a que la juste récompense de sa manière de comprendre l'exercice du commandement... etc.

On trouvera en outre dans ce livre des formules très heureuses, résumant sous une forme saisissante des principes tactiques, d'une nouveauté incontestable. Mais rien, ni le nombre des critiques, ni leur netteté et leur fermeté, ne trahit cette manie mesquine du commandement, s'ingéniant trop souvent à relever, pour le plaisir, les

fautes le plus légères des subordonnés, même dans ce qui est accidentel ou interprétatif. Nous sommes heureux d'avoir eu connaissance de ce livre, qui n'a rien de follement récréatif, mais qui nous a mis du baume au cœur et qui reste une œuvre sérieuse et utile.

Memento. — De M. F. Gaffarel une plaquette réunisssant les biographies du cap. Landolfe, curieuse figure de corsaire des guerres de la République et de l'Empire, et de Junot, duc d'Abrantès, tous deux enfants de la Bourgogne (Bloud, Bibliothèq. régionaliste). — De M. G. Aubertin, *la Première journée de Napoléon Ier en 1815 ou la Genèse de la Napoliade*, dont nous reparlerons. — *La Revue militaire des armées étrangères* (décembre) continue la publication d'une étude d'ensemble sur la guerre russo-japonaise, qui constituera, croyons-nous, l'œuvre la plus importante publiée jusqu'ici sur cette guerre (Chapelot). — *Le Journal des Sciences militaires* devient bi-mensuel à partir du 1er janvier 1908 et annonce d'importantes innovations. Entre autres, chaque numéro contiendra une rubrique de *Travaux tactiques*, avec une pagination spéciale, qui promet d'être particulièrement intéressante. — *La Revue des Idées* commence avec son dernier numéro (décembre), une série d'études sur la Guerre russo-japonaise.

JEAN NOREL.

LES REVUES

La Revue : Enquête sur les prix littéraires. Conclusion de l'enquêteur. Remarques à propos des prix décernés par des femmes de lettres et de Mme Rachilde. — *La Foire aux Chimères* est présentée au public par M. Anatole France et groupe les écrivains « visionnaires ». — *Revue hebdomadaire :* M. Robert Mitchell écrit ses souvenirs sur la guerre de 1870-71. — Memento.

Décembre, c'est le mois des cadeaux, celui des distributions de prix aux gens de lettres, aux débutants et à ceux dont la carrière s'achève modestement ou dans la gloire. M. Georges le Cardonnel a fait une enquête *Pour ou contre les Prix littéraires*. Il a obtenu des réponses d'un grand nombre de correspondants et elles ont paru dans **La Revue**. Le numéro du 15 décembre les résume après avoir publié les « opinions des jeunes revues » sur cette question. Voici une partie des conclusions de l'enquêteur :

Des nombreux témoignages que nous avons recueillis, il résulte que, sur le principe même des prix, les avis sont très partagés. Les écrivains qui ont acquis la notoriété semblent plutôt partisans des récompenses. Certains néanmoins font des restrictions. C'est ainsi qu'ils n'admettent pas les concours avec sujet imposé.

Ceux qui ne sont pas encore parvenus à la grande notoriété sont, en majorité, adversaires des prix. Il en est même qui le disent avec véhémence.

Quant aux jeunes écrivains des jeunes revues que la question a les meilleures raisons d'intéresser le plus, ils se déclarent, à quelques exceptions près, contre les récompenses ou, s'ils les admettent, c'est seulement comme un moindre mal.

Pour ce qui est de l'influence que peuvent avoir ces fondations de prix sur l'indépendance de l'Art, la presque unanimité de nos correspondants reconnaît que la préoccupation d'obtenir un prix ne saurait en aucun cas influencer les véritables artistes. Ceux-ci, en effet, n'écouteront jamais que leur inspiration ; ils ne sauraient écrire ni pour plaire à un jury, ni pour plaire à un public ; ils s'efforceront de faire œuvre excellente à leurs propres yeux, et il arrivera souvent que leur premier public sera celui dont ils auront été les initiateurs.

L'attribution d'un prix fait toujours beaucoup de mécontents, parce que le bonheur de l'un ne suffit jamais à tous les autres. Le fond de l'homme n'est pas excellent. Dans l'adolescence ou la vieillesse, il est meilleur, soit de ne point calculer encore, soit d'être désabusé de l'avoir trop fait sans profit. Que de jeunes gens pestent actuellement contre les prix littéraires, qui seront dans quelques années des négociants rassis, de sages procéduriers ou des fonctionnaires souples ! Il est bon qu'ils dédaignent les raisins qui n'ont pas mûri pour l'ardente soif de leur fine bouche. La grappe n'est pas toujours dévolue à bon escient, si l'on juge, à quelques ans de là, celui qu'elle désaltéra de son suc. Mais on ne saurait médire de jurys qui ont encouragé l'honnête talent de M. Léon Frapié, la couleur verbale de MM. J.-A. Nau, Claude Farrère, le style pondéré des frères Tharaud et de M. Moselly, ou qui saluèrent le glorieux début d'Abel Bonnard, notre grand poète de demain, et ont récompensé M. Romain Rolland ou M. Charles Géniaux.

Dernièrement, une moitié du prix de l'Association de la Critique littéraire a été attribuée à Mme Rachilde. Il est curieux qu'un tel écrivain soit, après avoir écrit plus de vingt volumes, récompensé pour en avoir lu et jugé des milliers dont beaucoup des meilleurs ne valaient pas les moindres des siens. Ce mot n'est pas de moi. Je le répète parce qu'il est juste, essentielle condition des mots jolis. Mais il ne donne pas le vrai sens de la preuve d'estime donnée au critique littéraire de cette revue ; et je le voudrais dire avec la brutale franchise d'un Alceste qui ne serait que l'ennemi des bas bleus montés sur des talons d'où leur vient une apparence de grandeur.

Ceux qui ont lu *la Princesse des Ténèbres*, *la Tour d'Amour*, *le Démon de l'Absurde*, *la Sanglante Ironie*, *le Meneur de louves* comprendront que, par un prix qu'ils décernaient à Mme Rachilde, des lettrés aient entendu indiquer à l'aréopage de poétesses, de femmes écrivains et de mondaines, qui donne chaque année le prix de *la Vie heureuse*, que s'il est un jury féminin dont les jugements portent sur la production littéraire française, Mme Rachilde devait être l'une des premières à siéger dans ce jury. Ni Mme de Noailles, ni Mme Catulle Mendès, ni Mme Marcelle Tinayre ni Mme de Pierrebourg, ni Mme Myriam Harry, qui y ont été appelées

par un talent incontestable et leur connaissance de l'art d'écrire, ni les deux ou trois autres dont je m'excuse de ne point trouver le nom à cette minute où je corrige l'épreuve de cet article, — aucune, dis-je, ne trouvera inopportune cette manifestation d'hommes de lettres en faveur d'une femme de lettres de cette valeur. Les femmes du monde admises à distribuer un prix littéraire parce qu'elles savent offrir de petits gâteaux et leur main à baiser, et qui se soucient de la langue française comme des modes de l'an 1889, — ô, ces femmes-ci se demanderont, dédaigneuses à défaut de mieux, de quoi se mêlent, en vérité, de pauvres hommes, d'aller trouver du mérite à une femme qui les honorerait de siéger auprès d'elles et pour n'être jamais de leur opinion !

§

La Foire aux chimères (n° 1, décembre 1907) groupe de jeunes écrivains pleins de projets. « On pourrait au besoin nous appeler les *Visionnaires* », dit leur manifeste. Ils sont : aristocrates, égoïstes, créateurs, conscients, synthétistes, rationalistes, tout cela de leur propre aveu. Empruntant à leur programme d'un bel enthousiasme juvénile et confus, j'ajoute : « *les Visionnaires sont de chair* ». Il y a tant d'hommes qui, pour n'être pas de bois, ne sont guère sensibles aux choses de l'esprit, que les « visionnaires » ont mille fois raison de les associer au monde naturel qui les inspire toutes, au fond.

MM. Georges-Hector Mai et Banville d'Hostel, délégués par leurs camarades, ont demandé à M. Anatole France de vouloir bien « présenter la revue au public ». Ils ont noté un « escalier rétrospectif » et vu « un monsieur mi-jeune » qui a une « érudition polyphile ». Quant à M. Anatole France, ils écrivent à son sujet ces mots dont l'excellent M. Bergeret aurait souri : « de sa belle voix grave de doge énitien et de sa calotte de soie rouge tombent les mots de bon accueil ». Et M. Anatole France ayant offert à ses jeunes visiteurs de s'asseoir, M. Banville d'Hostel lui lit un *Appel à la jeunesse*. Ensuite voici le tour de l'entretien tel que le rapporte *la Foire aux chimères :*

ANATOLE FRANCE

Mais... Cela semble curieux et neuf... Que voulez-vous de moi ?

(Georges-Hector Mai exhibe astucieusement le dessin original de Székely pour notre couverture. Le Maître admire.)

Voyez : Notre poète, ici pourtraict, n'est pas affalé sur trois marches de marbre rose. Il porte le rêve de la race. Mais il s'est penché sur la Ville pour écouter trépider ses pierres, ses hommes et ses mécanismes.

Nous serions heureux si vous vouliez bien présenter au public notre effort et notre espoir.

ANATOLE FRANCE

Pourquoi pas? Vous avez constitué, disiez-vous, l'Ecole des « Visionnaires ». C'est bien, c'est bien. Mais il y a autre chose que j'aime mieux dans vos projets : vous voulez intéresser le peuple, le peuple des métiers, à un mouvement d'art. Vous avez raison. Il y a longtemps que des jeunes s'acheminent pour lui causer : ils ont dû s'attarder en route. Le peuple ne les a pas vus. D'ailleurs votre tâche sera difficile, vous serez souvent rebutés par l'indifférence, l'ironie. Oh ! ne protestez pas... Vous avez la foi et la jeunesse. Ce sont deux belles forces. Puissent-elles vous mener à votre fin.

(Ici la conversation dévie, Anatole France cause, avec un délicat laisser-aller, de l'Italie, des U. P., des cendres de Zola, de son amitié pour un grand ministre, G. C···. Et de bien d'autres belles choses. Dehors, il fait très doux. Du soleil se joue aux vitres historiées. Et les bonnes chimères que France apprivoisa, les chimères de Fra Giovanni, de Gérôme Coignard, de M. Bergeret, juchées sur les meubles précieux, blotties en des coins fouillés d'ombres, se perchant au rebord des fauteuils romans, s'éployant aux tapisseries légendaires, semblent voltiger, invisibles et joyeuses, dans ce lieu où elles furent tant aimées... Enfin, Georges-Hector Mai et Banville d'Hostel rappellent au Maître le but de leur visite.

ANATOLE FRANCE

Merci, j'aime que les jeunes viennent à moi avec simplicité, je veux être de vos amis. Vous me demandez quelques lignes : vous les aurez. Mais soyez cléments, je vais partir en voyage et, ma « Jeanne d'Arc » me presse; je suis traqué par les correcteurs.

GEORGES-HECTOR MAI

Ne nous donnez-vous point déjà, pour préface, votre causerie bienveillante?

MM. André Colomer, Bernard Marcotte, G.-Z. Franconi, Cépharol, Banville d'Hostel, G.-H. Mai, F. Locsen publient, dans ce premeir numéro de *la Foire aux chimères*, des vers et des proses méritoires.

§

M. Robert Mitchell publie ses *Souvenirs de la guerre* (**Revue hebdomadaire**, 14 décembre). On y voit un Napoléon III tragique, très conforme à l'inoubliable silhouette qu'en a tracée Zola dans *la Débâcle*. Nous reproduisons la page ci-après parce que, due à un fidèle bonapartiste, elle a une signification historique d'une valeur documentaire indiscutable. C'est à Sedan, après la capitulation :

On nous parque — hommes et bêtes — dans la presqu'île d'Iges — on l'appelle aujourd'hui le camp de la Misère, en souvenir des maux que nous y avons soufferts.

Nous sommes là quarante mille, gardés par un cordon de sentinelles allemandes ; nos sacs sont restés à Sedan et nous manquons de couvertures et de toiles de tentes.

La pluie nous trempe jusqu'aux os et, la nuit venue, ceux qui veulent dormir, se couchent dans la boue.

Trop nombreux pour qu'il soit possible de nous approvisionner, il nous faut pourvoir à notre subsistance et chercher notre nourriture à la grâce de Dieu.

Le premier jour, nous jeûnons ; le second jour, Cassagnac trouve, je ne sais où, un lapereau. Il a à le défendre contre de trop nombreuses convoitises, et loyalement le partage en six portions à peu près égales.

Nous voyons un major prussien traverser notre camp au galop de son cheval ; en passant près de nous. il nous crie joyeusement en français :

— « La république est triomphante à Paris, — les insurgés sont au pouvoir. »

Il y a peu ou point de républicains parmi nous ; cependant, la nouvelle que nous apporte l'Allemand éveille dans nos âmes une lueur d'espoir ; — nous revoyons dans une sorte d'évocation patriotique les quatorze armées de la Révolution, les bataillons en sabots chassant de France les vieilles troupes de Brunswick, et peu s'en faut que le cri de : « Vive la République ! » ne jaillisse de nos lèvres !

Voici un autre tableau qui ne laisse de contenir une leçon dont militaristes et antimilitaristes pourront profiter :

Les Allemands se montrent scrupuleux observateurs de la discipline. Un zouave ayant traité fort cavalièrement son capitaine, sous prétexte qu'étant prisonniers l'un et l'autre ils étaient égaux, le chef de l'escorte le fait empoigner, et lui annonce qu'en arrivant à Remilly on l'emprisonnera en attendant qu'on le défère à la cour martiale.

Nous intercédons en sa faveur, mais le capitaine ne veut rien entendre ; le zouave lui a manqué de respect et il insiste pour qu'on lui inflige un châtiment exemplaire.

Le commandant de l'escorte reprend sèchement :

— On lui appliquera la loi martiale : offense à un supérieur en temps de guerre.

On emmène le malheureux.

Dans la nuit, nous sommes réveillés par des cris, des jurons, des hurlements.

Les soldats de l'escorte se précipitent et trouvent le capitaine gisant, tout ensanglanté.

On l'avait à peu près assommé. On recherche ceux qui l'ont si cruellement traité, mais on ne peut les découvrir ; et le capitaine, pris de remords ou peut-être redoutant pour lui-même une seconde application de la loi de Lynch, déclare qu'il ne pourrait les reconnaître.

§

Memento. — *La Revue des idées* (18 décembre). — « La Méditerranée préhellénique », par M. R. Cussaud.

Le Correspondant (10 décembre). — Suite des lettres de feu M. E. Rousse. — *Quelques opinions chinoises d'aujourd'hui*, par M. Avesnes. — *La Réhabilitation de Mack*, par M. E. Gachot.

La Revue du mois (10 décembre). — M. E. Halévy : *La Doctrine économique de Saint-Simon.* — *Un paradoxe économique*, par M. E. Borel. — De Mme M. Tinayre : *De l'amour et du mariage.*

La Revue de Paris (15 décembre). — Lettres inédites de Georges Bizet. — Un nouveau roman de Mme Gérard d'Houville : *Le Temps d'aimer.* — *Au temps des feuilles*, poèmes de M. A. Rivoire.

La Rénovation esthétique (décembre) contient des articles de critique par MM. E. Bernard et T. de Visan, des poèmes de M. Jean Dorsal et le début d'une pièce de M. Louis Lormel.

La Phalange (15 décembre) donne un article de M. G. Apollinaire, sur le peintre H. Matisse et plusieurs reproductions des tableaux de celui-ci. — Lire, en outre : *Eloge du présent*, de M. Paul Adam, un *Sonnet* de M. F. Jammes, etc...

La Grande Revue (10 décembre) accueille les sévères travaux d'anciens et de futurs ministres. On y trouvera, pour son repos et son plaisir, les agréables *Ombres chinoises* de M. P.-J. Toulet, qui a bien du talent.

La Revue (15 décembre) contient les *Lettres de V. Hugo à ses amies ;* — de M. Gorky : *Réveillon de Vagabonds ;* — de M. E. de Morsier : *Le Théâtre en Allemagne.*

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le Chat Noir à l'Académie (*Le Temps*, 20 décembre). — L'Institut menacé (*L'Eclair*, 30 décembre). — Racine et l'art intelligible (*L'Intransigeant*, 25 décembre). — La fête de l'ovariotomie (*Le Messager d'Alsace-Lorraine*, 4 janvier). — Les débuts de la Société des Gens de lettres (*La Dépêche*, 20 décembre).

M. Paul Bourget, dans sa réponse au discours de M. Maurice Donnay, a esquissé un tableau académique du Chat Noir, qui n'est pas trop mal venu. On sera peut-être curieux de lire, ou de relire cette page presque pittoresqne, au moins par contraste. Jamais le feu Chat Noir n'avait rêvé d'être décrit, presque loué, en termes aussi pompeux. Le Chat Noir, certes, n'a pas renouvelé la littérature française, mais il a contribué à ce rajeunissement dont elle se ressent encore et que menaient, un peu à l'aveuglette, ceux que l'on appelait les *Symbolistes* ou les *Décadents.* M. Bourget l'a bien vu : « Et tous recommençaient la littérature. » Ceux qui prétendent recommencer ne laissent pas que de s'abuser. Mais ceux qui ne le prétendent pas n'offrent aucun intérêt, ne sont rien du tout. Il faut avoir eu beaucoup de prétentions pour qu'il en reste quelque chose.

Voici donc les premières lignes du discours de M. Bourget, que je cite d'après **le Temps :**

On raconte que Fouché, sous l'Empire, commença en ces termes un récit du temps de la Terreur : « Robespierre me dit : — Duc d'Otrante, courez à l'Hôtel de Ville. » Cette anecdote est très probablement fausse, et c'est grand dommage. Elle caractérise si bien l'attitude des révolutionnaires de la politique devant l'antithèse un peu gênante de leur présent et de leur

passé ! Ils la suppriment, tout simplement. Ceux de la littérature, plus inoffensifs, déploient d'ordinaire une aisance égale à renier leurs trop hardis débuts, quand ils deviennent à leur tour des personnages officiels et comblés d'honneurs. Vous venez, toujours original, de procéder autrement. Avec la grâce malicieuse qui est le geste instinctif de votre esprit, vous avez voulu associer à votre investiture académique le souvenir de l'excentrique cabaret de Montmartre où vous récitiez vos premiers vers, voici tout près de vingt-ans,

Le *Chat-Noir*, puisqu'il faut l'appeler par son nom.

Vous avez eu raison de croire que notre Compagnie ne s'offenserait pas plus de ce rappel, qu'elle ne s'offensa jadis de la gaminerie vestimentaire à laquelle vous avez fait une allusion tout juste repentie. Le persiflage et l'épigramme représentent, nous les avons trop, dans le monde ombrageux des gens de lettres, la forme la plus sincère de la flatterie. On n'y raille avec une certaine persistance que ceux que l'on jalouse beaucoup. Comment donc l'Académie française en aurait-elle voulu à un cénacle d'artistes jeunes dont les attaques lui prouvaient sa vitalité, en même temps que les promesses de leur talent assuraient son recrutement futur ? Votre présence ici en est la preuve. Et qu'il s'en est dépensé, de talent, dans cette célèbre taverne du boulevard Rochechouart, aujourd'hui disparue ! Elle a rejoint dans la légende la brasserie des Martyrs, chère aux Parnassiens ; le club des Haschischins, où fréquenta Baudelaire ; l'impasse du Doyenné, où fraternisaient Gérard de Nerval, Gautier et Petrus Borel. Entre tous ces campements de bohémiens, le *Chat-Noir* paraît bien avoir été le plus pittoresque. Un chat en potence se balançait au-dessus de la porte, de l'huis, plutôt, auraient dit les romantiques, lesquels eussent retrouvé là le bric-à-brac obligatoire de leurs orgies : des tables et des sièges de bois, dans le style du moyen-âge ; aux fenêtres, des vitraux ; sur les murs, des tapisseries. Une vaste cheminée surgissait, garnie d'énormes landiers, avec des trophées d'armes et les inévitables têtes de mort. Des tableaux çà et là, brossés par les habitués du lieu, dénonçaient la libre fougue de la vingt-cinquième année. Et c'était, dans ce décor fantastique, une non moins fantastique mêlée d'écrivains et de peintres, de sculpteurs et de musiciens, de journalistes et d'étudiants, d'employés et de viveurs, sans parler des modèles, des demi-mondaines, et parfois des vraies grandes dames en quête d'impressions pimentées, le tout présidé par un personnage de haute mine, la barbe rousse aiguisée en pointe, l'œil gouailleur, la lèvre impudente, qui s'intitulait lui-même gentilhomme cabaretier. Il s'était plus modestement et plus justement défini, dans une annonce : « Le *Chat-Noir*, cabaret Louis XIII, fondé en 1114, par un fumiste ! » Une arrière-salle, exhaussée de trois marches, s'appelait l'Institut. — Déjà !... Un tout petit commencement d'un tout petit duché d'Otrante ! — Ces trois marches servaient de piédestal aux poètes, qui venaient là le vendredi — le *Chat-Noir* avait pris un jour, comme une jolie femme — déclamer leurs œuvres. Tous les groupes d'alors étaient représentés dans ces séances : les macabres et les hirsutes, les anciens hydropathes et les néo-décadents, les brutalistes et les symbolistes, les ironistes et les intimistes. Et tous recommençaient la littérature. De chacun d'eux allait dater une ère nouvelle. Où sont-ils ? aurait ricané

Villon, le mauvais garçon, qui avait, comme de juste, sa statue d'ancêtre dans ce pandémonium.

§

Il a couru de mauvais bruits sur l'Institut. Les uns disent qu'on le trouve trop riche. Les autres qu'on le trouve trop paresseux. Les derniers, enfin, qu'on le trouve trop clérical. Ceci s'adresse à l'Académie française. Il est certain qu'elle se donne un peu trop, avec ses nationalistes, ses royalistes, ses curés déguisés, l'air d'une congrégation ou plutôt d'un chapitre de chanoines. C'est un avertissement : qu'elle se recrute à gauche, et elle n'aura rien à craindre. Elle n'a qu'à se souvenir, pour trouver cela très facile, du temps où elle était la fortune de l'encyclopédisme, du temps aussi où elle représentait l'esprit libéral et l'opposition à l'Eglise. Pourquoi un cardinal, un représentant de cette église, à l'heure où la religion ne compte plus guère? Et pourquoi pas alors un représentant du spiritisme, religion fort répandue? Est-ce qu'elle veut entendre de belles oraisons ? Qu'elle s'adresse à M. Jaurès. Cela ne serait pas bête.

Mais voici, rapportée par **l'Echo de Paris**, l'opinion de M. Gaston Boissier, secrétaire perpétuel, sur les dangers que pourrait courir l'Institut :

« La suppression du piquet d'honneur serait, écrit-on, un symptôme de menace pour l'Académie. Je ne le crois pas. Il est normal de rendre les soldats aux travaux de leur métier, lequel ne consiste point à escorter les gens à la Sorbonne, à l'Institut ou aux enterrements.

« Il n'y a pas d'inquiétude à avoir pour le moment. L'Académie française a toujours été attaquée, et dès le lendemain même de sa fondation. Alors c'était parce qu'on lui reprochait d'avoir trop de grands seigneurs. Tour à tour chacune des classes de l'Académie a été plus particulièrement visée. Sous la Révolution, c'était l'Académie des Sciences, attaquée surtout par Marat ; Marat était physicien, il reprochait à l'Académie de n'avoir pas su rendre assez hommage à ses travaux. Aujourd'hui, c'est l'Académie des inscriptions et belles-lettres, que M. Steeg, dans son rapport, accuse de ne pas travailler.

« Au fond, c'est toujours la même chose. J'ai publié, il y a quelques années, à la *Revue des Deux Mondes*, une étude sur la suppression de l'Académie sous la Révolution et son rétablissement. Ces menaces, ces griefs, ces demandes de suppression, de mise en tutelle présentes dont vous me parlez, c'est exactement la même chose qu'en 1792.

« Le danger qui pourrait nous menacer, proviendrait plutôt de notre richesse — de la richesse de tout l'Institut, car l'Académie française n'arrive pas ici en première ligne ; c'est l'Académie des Sciences. On donne beaucoup à l'Institut aujourd'hui, et même des legs dont

l'attribution n'a rien à voir avec notre rôle littéraire, soit qu'on ne veuille pas donner à l'Assistance publique, et pour donner à l'Eglise, il n'est plus maintenant de moyen assez sûr.

« Je vous accorde que cette richesse risque d'amener notre disparition, ou à tout le moins notre dépossession, le jour où le socialisme sera le maître.

« Mais en attendant nous comptons encore vivre quelque temps. La meilleure preuve en est que l'Institut vient de décider de publier une prochaine note pour rappeler qu'on ne doit nous faire que des legs, dont l'attribution se rapporte à notre rôle littéraire et non à n'importe quoi. Vous voyez que nous continuons d'escompter l'avenir. »

§

Des prochaines conférences de M. Jules Lemaître sur Racine, beaucoup de lettrés attendent un grand plaisir. A ce propos M. Lucien Corpechot donne, dans **l'Intransigeant**, une étude trop courte, mais qui pose du moins et résout quoique sommairement un problème des plus intéressants :

« Cette impérissable jeunesse, échappant à toutes les lois de la nature, qui sont des lois de décrépitude et de mort, c'est proprement un miracle. C'est le miracle toujours renouvelé de l'art classique. Alors que les drames romantiques nous semblent déjà surannés, alors que tant de comédies tenues, il y a trente ans à peine, pour des chefs d'œuvre nous paraissent insupportables, les tragédies de Corneille ou de Racine, les comédies de Molière soulèvent, après deux siècles, le même élan d'enthousiame non seulement chez les lettrés, mais dans les âmes les moins cultivées.

« Problème passionnant ! Le secret de cette prise éternelle des classiques sur leurs auditeurs ne tiendrait-il pas dans ce fait qu'ils ont été dominés par le souci de satisfaire l'intelligence humaine asservie à des lois invariables, avant de s'adresser au cœur ou à la sensibilité, qui varie avec les latitudes et les siècles ?

« Ce qui différencie un Racine d'un Hugo, par exemple, ce n'est pas le plus ou moins de génie ou de flamme personnelle, mais c'est peut-être bien que, pour Racine, l'esprit humain a des lois et qu'il s'efforce de les respecter dans ses créations poétiques, tandis que, pour Hugo, ces lois sont lettres mortes.

« Le fond de tout drame, de toute tragédie, demeure toujours un conflit de passions. Mais ce conflit, tel qu'il se présente dans la nature, est confus, multiple, *inintelligible*. La tâche que s'assigne le poète classique sera de le rendre *intelligible* au cerveau humain en y introduisant de l'ordre, une mesure tirée des lois de l'intelligence, en le réduisant, par exemple, à l'unité d'action, de temps et de lieu. Le romantique, au contraire, croira se tenir plus près de la

vie en respectant et en reproduisant son désordre. Mais chaque jour la vie change et se transforme. Le souci de « faire vivant » en copiant le tumulte de la nature, sans projeter sur elle les lois de l'esprit, restera donc décevant. »

§

Le Messager d'Alsace-Lorraine nous apprend que l'on vient de fêter à Strasbourg les quatre-vingts ans du Dr Kœberlé, un des plus grands chirurgiens modernes, l'inventeur de l'ovariotomie. Cette opération, que M. Kœberlé tenta heureusement pour la première fois en 1862, a eu une assez grande influence sociale pour qu'il soit séant d'en connaître le promoteur ; la littérature même lui doit quelques effets : voyez les romans de Jean Lorrain.

§

On connaît généralement assez mal les débuts de la Société des Gens de lettres. M. Octave Uzanne, dans **la Dépêche**, précise :

« La Société, à ses débuts, connut la gêne : on désespéra longtemps de sa réussite. Tout d'abord son siège social fut le petit logis de cet excellent Louis Desnoyers, qui fut son initiateur dévoué, son fondateur, bien avant même que l'actif et généreux baron Taylor n'intervînt, et, par son infatigable propagande, ne soutînt les pas chancelants de la chétive filleule du rédacteur en chef du *Siècle*, de l'auteur de *Jean-Paul Chopart*, de ce Louis Desnoyers, trop oublié, auquel des hommes de justice et des lettrés reconnaissants s'efforcent, à l'heure actuelle, de faire élever un monument digne de sa bienfaisance et de son génie. L'appartement de Desnoyers était situé dans un quartier alors tout nouveau, rue de Navarin, près de la rue Pigalle, sur ce mont des Martyrs, que Rodolphe Salis devait magnifier avec une si drôlatique grandiloquence en son cabaret du *Chat-Noir*, qui vient d'entrer dans l'histoire académique avec Maurice Donnay. *Timeo Danaos et Donnay ferentes*, dut soupirer Gaston Boissier, car l'esprit d'à-peu-près sévit sous la coupole.

« Les gens de lettres de la première heure furent : Charles de Bernard, Eugène Guinot, chroniqueur en vogue ; Paul Féval, Louis Viardot, Hippolyte Lucas, Emile Marco-Saint-Hilaire, le mémorialiste de Napoléon ; Louis Reybaud, l'auteur de *Jérôme Paturot*, Altaroche, Frédéric Soulié, Auguste Barbier, Dumas père, Eugène Sue, et enfin Balzac, excellent homme d'affaires et qui appréciait et défendait âprement la valeur des droits de reproduction, qu'il fallait sérieusement affermer, et la mise en interdit des démarquages et des plagiats si fréquents jusqu'alors. Il semble curieux aujourd'hui de penser qu'on eut quelque peine à établir en dogme ce qui semble aujourd'hui une vérité de La Palice : Toute œuvre *littéraire est une propriété.* »

Sans doute, mais une propriété souvent bien illusoire, et qui, si on la veut vendre trop cher, s'évanouit.

R. DE BURY.

MUSIQUE

Concerts Engel-Bathori : Œuvres de Maurice Ravel. — Opéra-Comique : *Iphigénie en Aulide,* de Gluck.

Une vingtaine de lieder et trois pièces des *Miroirs* formaient le programme de la séance consacrée par Mme Bathori et M. Engel aux œuvres de **Maurice Ravel**. Il convient, avant tout, de rendre hommage aux interprètes. On ne saurait guère souhaiter une intelligence plus parfaite du texte et de son expression musicale, et, si l'art du chanteur y seconde plus visiblement M. Engel, la fraîcheur et la souplesse de l'organe aboutissent spontanément chez sa partenaire à une exécution à tous égards accomplie. M. Marcel Chadeigne, chargé de la partie pianistique, est un jeune artiste de la génération de Maurice Ravel et de Ricardo Vines, en compagnie desquels il traversa le Conservatoire, où l'amitié les unissait, dit-on, en groupe inséparable à l'instar des Trois Mousquetaires. Aujourd'hui chef de chant à l'Opéra, M. Chadeigne est un des plus prodigieux liseurs qu'on puisse imaginer. Il déchiffre à première vue n'importe quoi avec la même aisance et le même fini que s'il l'avait pioché à fond pour un concours. Il joua délicieusement *la Vallée des Cloches* et remarquablement le reste, sans atteindre toutefois la *furia* emballée de l'Espagnol Vines dans l'*Alborada del Gràcioso*. Ce concert offrait la primeur des mélodies les plus récemment imprimées de l'auteur : *Les grands Vents venus d'outre-mer*, de H. de Régnier, et *Sur l'herbe*, de Verlaine ; petits chefs-d'œuvre, l'un de poésie harmonieuse et âpre à la fois, l'autre de grâce et d'humour, tous deux d'admirable musique. On y ouït aussi les *Histoires naturelles*, qui firent tant de bruit l'an passé. Je m'avoue invinciblement réfractaire aux accents mi-graves, mi-pointus de la lyre dont M. Jules Renard pince sans rire, mais non sans quelque prétention mal déguisée, les cordes zoopsychologiques. C'est sans doute une infirmité d'entendement qui seule en est la faute, si le mariage éternellement raté du *Paon* me laisse froid ; si je reste bouche bée sans comprendre le sens des mots qui se suivent alors que ledit volatile « relève sa robe à queue toute lourde des yeux qui n'ont pu se détacher d'elle » ; et si l'esprit inclus dans les rapprochements, incidents ou à-peu-près, m'échappe en apprenant sur *la Pintade :* « C'est la bossue de ma cour. Elle ne rêve que plaies à cause de sa bosse... La sournoise fait une farce : elle est allée pondre son œuf à la campagne... et elle se roule dans la poussière — comme une bossue. » En contemplant les gens

se tordre autour de moi, je confesse ma confusion d'une âme obtus assez fermée à la finesse de tels ciselés concetti pour en avoir ose l'incoërcible évocation d'un Alphonse Allais constipé. Il semble à tout le moins que, chez M. Renard, le « poète » soit un peu de l'espèce que fut le « musicien » chez Berlioz. On pressent çà et là quelles aspirations étaient siennes, mais on mesure aussi trop souvent la distance qui sépare ce qu'il conçut peut-être et ce dont il accouche. Le miracle est que ces « Histoires », racontées dans un style aussi peu « naturel » que possible, aient inspiré au compositeur une musique exquise, pittoresque ou émue, d'un caractéristique incisif qui burine, du trait cadencé le plus sûr, la splendeur pompeuse et vaine du *Paon*, et capable de dissimuler par surcroît l'effort, l'artificiel et l'embarras du poème pour dévoiler, avec *le Cygne*, l'au delà de symbole rêvé, faire sourdre à nos oreilles, avec *le Martin Pêcheur*, les battements du cœur silencieux de la nature, ou l'hymne de joie souterraine aux minuits de lune avec « la montre », « la serrure » et « la poulie qui grince » de « l'insecte nègre ». — (Ne cherchez pas : c'est *le Grillon*. J'aime mieux vous le dire tout de suite.) — On sent ici combien Wagner avait raison, en conférant au langage sonore le pouvoir de suppléer à l'impuissance du verbe, d'entr'ouvrir à la sensibilité les horizons d'un monde occulte de visions, d'émois et de « pensée ». La renommée de Maurice Ravel se répandit soudainement à la faveur d'un scandale d'injustice. Cela seul n'aurait guère suffi pour la soutenir bien longtemps. Elle s'est imposée par ses œuvres dont la valeur a forcé l'attention des détracteurs mêmes de ses tendances, tandis qu'il démontrait depuis que sa fécondité n'attendait que des éditeurs. C'est une expérience fréquemment décevante que de rejouer ou réentendre, au bout de quelques mois, un ouvrage admiré d'abord. Il arrive aisément qu'on soit séduit par la spéciosité d'apparences où parfois quelque austérité d'expression ou pseudo-simplicité des moyens trompe aussi sournoisement que le brio d'un métier au fond surtout roublard. Le signe qui trahit la création géniale est qu'il semble qu'on n'en ait jamais fait le tour ; qu'on y découvre chaque fois, même alors qu'on la sait par cœur, des recoins de beauté qu'on n'apercevait pas, quelques dessous de profondeur inexplorée. Bien peu d'œuvres de Maurice Ravel fléchissent devant cette épreuve à laquelle tout ne saurait résister chez les plus grands. Nulle n'y perd son charme primitif et certaines en grandissent singulièrement. Je me souviens, à propos des *Miroirs* avoir qualifié de chef-d'œuvre les deux pièces intitulées *Oiseaux tristes* et *Une Barque sur l'Océan*. J'y joindrais aujourd'hui volontiers au même titre *la Vallée des Cloches* et l'*Alborada del Gracioso*. Il faudrait plus de place que je n'en dispose pour justifier l'admiration par l'analyse, disséquer cet art savoureux et

robuste où rythme, inspiration, harmonie, écriture, tout est neuf, et définitivement personnel. Une autre épreuve non moins significative, spécialement pour un jeune musicien, est une sorte d'exposition d'ensemble emplissant avec ses ouvrages tout le programme d'une soirée. En écoutant au concert Engel-Bathori ce choix copieux et mélangé, des productions anciennes déjà jusqu'à celles d'hier, on avait la sensation d'une sécurité créatrice, d'une force sereine et spontanée dans la maîtrise de ressources si nouvelles, que celui qui en révéla la source vive est la plus jeune de nos gloires indiscutées. C'est avec Claude Debussy qu'a commencé, pour la musique, l'ère d'absolue liberté de ne connaître désormais d'autres lois que celles issues de la nature, inhérentes au phénomème objectif. C'est un événement sans exemple dans la séculaire évolution de l'art sonore, le plus formidable bouleversement qui l'ait révolutionné jamais. On composera peut-être toujours autant de musique, sinon de plus en plus, mais il en surnagera sans doute et restera de moins en moins. En déchirant les vieux codes de conventions et de recettes, la libération debussyste aura porté le coup mortel au « talent » autant qu'aux spéculations abstraites de l'intelligence. Elle a inauguré le règne de *la musique qu'on n'apprend pas à faire* et, partant, celui du seul génie. C'était bien commode les règles, les formules, la routine élégante ou habile à fignoler la dissonance prévue et résolue, à écarteler l'harmonie en quadrige correct, étique, et non moins contrapunctique, mais cela ne peut plus intéresser personne que celui qui se livre à ces doctes occupations. Dorénavant la plus « longue patience » ne saurait nous donner l'illusion du « génie » ; l'artiste est face à face avec la nature et doit la déchiffrer sans dictionnaire, dans une « ivresse dionysiaque » divinatrice, pour en créer quelque beauté apollinienne. Aussi cette « musique qu'on n'apprend pas à faire » dénonce-t-elle immédiatement les siens. Au milieu de la luxuriante floraison de notre art contemporain, ils sont plus rares qu'on serait tenté de le croire ceux qui semblent appelés à *continuer* Claude Debussy. Ce ne peuvent être selon la pénétrante expression de Nietzsche, que « ceux-là pour qui la musique est quasiment le giron maternel et dont tout commerce avec les choses est exclusivement constitué d'inconscients rapports musicaux », ceux qui parlent d'instinct la langue qu'ils emploient et de laquelle la nature leur enseigna seule à former, puis à assembler les syllabes sonores. Maurice Ravel apparaît assurément parmi les plus certains de ces élus. Déjà bien avant les *Jeux d'eaux*, dès les Epigrammes de Marot ou *Sainte*, on le constate en évidente possession de son idiome harmonique dont peu à peu il assouplit et enrichit la syntaxe innée. Dans la succession de son œuvre, on ne découvre point de tâtonnements aléatoires, d'amalgame factice et disparate, mais un développement constant, sûr

et homogène dont le stade suprême est jusqu'à présent *les Miroirs*. Ce recueil, où la délicate fluidité des *Noctuelles* pâtit un peu de la puissance ou de la profondeur du reste, est sans doute ce que notre musique française a produit de plus considérable depuis Claude Debussy. L'exceptionnelle beauté de ces pages, non moins que leur importance en tant que « musique pure », m'avait induit, il n'y a pas un an, dans la *Revue musicale de Lyon* où je polémiquais, à pro-clamer « le génie » de l'auteur qui les composa dans la trente ou trente-et-unième année de son âge, avis qui provoqua « l'effarement », bienveillant au surplus, de M. Léon Vallas, directeur de cet intéressant périodique. Quelques plaisanteries faciles qu'en puissent récolter à l'heure actuelle mon enthousiasme précurseur et son irresponsable objet, je tiens égoïstement néanmoins, ne fût-ce que pour prendre date, à renouveler ici ma profession de foi d'antan, et les explications qui précèdent seront peut-être idoines à diminuer un tantinet le trouble de maint « effaré » naguère qu'on traite ainsi quelqu'un qui n'a encore écrit ni tétralogie, ni symphonie, ni pesante sonates. Nous confondons trop volontiers le génial avec le sublime, le colossal ou le grandiloquent ; l'art, ingénu par essence, avec l'artifice arbitraire et spécieux des conventions scolastiques ou des combinaisons abstraitement intellectuelles. Le génie, c'est ce qui devine ce que nul ne saurait lui apprendre ; c'est, en l'espèce, ce qui semble « inventer » par la transmutation sonore des réactions d'une sensibilité prédestinée, au contact mystérieux de l'ambiance vibratoire, et la beauté d'une œuvre d'art n'a qu'une corrélation tout éventuelle avec son prétexte, sa « science » ou ses dimensions. Il y a plus de génie dans tel des *Kreisleriana* de Schumann que dans ses quatre symphonies en bloc; dans les six lignes du *Prélude* en *mi* mineur de Chopin que dans *Elias*, *Paulus*, le *Requiem allemand*, les concertos, trios, quatuors de Mendelssohn et de Brahms empilés. Si l'impétuosité chambardeuse d'un Richard Strauss dans le fourré du contrepoint en obtint parfois la trouvaille d'agrégations inattendues, l'auteur des *Miroirs* est l'unique musicien vivant dont l'harmonie accuse, après celle de Claude Debussy, un progrès évolutif réalisé avec la sécurité peut-être inconsciente, mais indéfectible de l'instinct naturel. La conclusion découle de soi-même et déconcertera sans doute beaucoup moins d'âmes simples, le jour où Maurice Ravel, ayant jeté sa gourme de littératurisme étranger à son art, donnera le chef-d'œuvre purement musical de beauté puissante et humaine qu'il est capable de créer tout seul, que tout ce qu'il fit jusqu'ici annonce en gestation insue, et auquel ces merveilleux *Miroirs* mêmes seront ce que furent *Lohengrin* à *Tristan* ou les *Proses lyriques* à *Pelléas*.

§

Après *Orphée* et *Alceste*, notre Opéra-Comique vient de ressusci-

ter **Iphigénie en Aulide**, qui dormait depuis tout près d'un siècle dans les limbes indispendieux de l'Edition Peters. Imposé en 1774 par la Dauphine et bientôt Reine Marie-Antoinette, cet ouvrage, en effet, n'avait pas été représenté depuis 1824 à Paris, et la manière dont il nous est rendu atteste que le chevalier Gluck est resté jusque dans la tombe l'heureux veinard qu'il fut sa vie durant. Il est extrêmement probable que si cette *Iphigénie*-là avait reçu les soins qu'il n'y a guère subit ailleurs *Armide*, il en eût résulté le four le plus calamiteux. On éprouve, à l'entendre, un amas d'impressions confusément hétérogènes dont la pire est une impossibilité parfaite de prendre un instant au sérieux l'action qu'on voit se dérouler sur les planches. En songeant que ce brave bailli du Rollet, — ou plutôt du Roullet, car il signait ainsi, — découpa pourtant son livret dans une illustre tragédie, on se sent tout interloqué. Dévêtu de la mélodieuse parure du rythme racinien, ce vaudeville héroïco-sentimentalesque apparaît, outre d'une gaucherie scénique excessive, d'un bêta fadasse ou guindé que la notoriété des ombres évoquées fait verser trop souventefois dans le plus fâcheux comble du ridicule. On se convainc ici douloureusement du danger qu'on risque à gratter le fragile vernis de notre tragédie classique, et la mentalité de ceux qui, juste cent ans plus tard (1674-1774), concevaient encore sous ces traits Achille et les Atrides, ne peut être aujourd'hui pour nous qu'un ahurissant rébus. Aussi ressentons-nous avant tout à l'audition de l'œuvre une sorte de désaccord latent, de discordance entre le son et la parole. Les sornettes larmoyantes ou langoureuses de ces pantins emperruqués sont submergées par le flot du mélos comme à peu près la lueur de quinquets fumeux serait annihilée par la lumière du jour. C'est là, selon Wagner, le privilège de la musique à l'égard de toute culture fatalement peu ou prou artificielle. Le pathos poncif d'Agamemnon, les lamentations de maman Clytemnestre à la rupture de l'union si bien assortie du « fils d'une déesse » avec sa demoiselle issue de lignée adéquate, les reproches galants dudit prétendu à « l'ingrate » abusée, ses serments pommadés et son agitation de matamore en baudruche, tout ce faux, ce bourgeois pleurard, ce chiqué clinquant ou saugrenu détonne insipidement sur le tréfonds d'humanité réelle, encore qu'anachronique, remué, fouillé ou dénudé par la transposition sonore. D'autre part, la musique de Gluck est peut-être ici la moins sincèrement gluckiste qu'il ait écrite. Ainsi que l'a très finement noté M. Mendès, « elle paraît pleine de beauté faite exprès ». On ne saurait mieux exprimer l'impression générale de « voulu », sinon presque de « fabriqué », qui s'en dégage. C'est que, si Gluck avait composé déjà sur des paroles françaises, la partition d'*Iphigénie en Aulide* fut la première élaborée expressément à l'intention de l'Opéra parisien par l'arriviste Chevalier. Son désir du

succès lui dicta l'ostensible préoccupation de se plier tant qu'il put aux habitudes du lieu où se perpétuait l'autocratie posthume du « tragédisme » de Lulli et de Rameau. *Iphigénie en Aulide* en recule pour nous au delà d'*Orphée* et d'*Alceste*, ses aînés. Tandis que dans ceux-ci nous pouvons retrouver le modèle du « grand opéra » postérieur lequel, avec son alternance de récitatifs et d'airs ou ensembles *lyriques*, constitua la véritable innovation du « Réformateur » au bénéfice de la musique pure (1), Iphigénie demeure le spectacle traditionnel alors de « tragédie mise en musique » et de « ballet de cour » amalgamés. L'arie à reprises ou *da capo* elle-même y garde les allures d'une sorte d'arioso-récitatif essentiellement dramatique, plus conforme aux théories pseudo-réformatrices tambourinées par la galerie plumitive qu'au génie propre du musicien. On n'y reconnaît point, ou mal, le mélos émané d'une harmonie virtuelle en quoi consiste le lyrisme poignant d'*Orphée*, et pour nous intéresser musicalement aujourd'hui à cette déclamation préwagnériste, il manque le rappel de motifs et le développement thématique d'une polyphonie orchestrale acolyte. La muse de Gluck chausse ici un cothurne euripido-voltairien de psycho-ratiocinationalisme aussi suranné que factice dont elle nous semble bien souvent avoir les pieds nickelés. Il advient cependant qu'elle fasse craquer la chaussure empruntée et tels chœurs ou intermèdes nous transportent soudain en de charmantes oasis. Mais c'est dans la fameuse Ouverture que l'immaîtrisable génie de ce Teuton fougueux, bourru, entier, souple et retors s'est donné le plus librement et splendidement carrière. La manière neuve dont M. Ruhlmann a dirigé ce « poème symphonique » avant la lettre pourrait peut-être bien compter pour une révélation, au regard de la confusion créée par l'incertitude des textes et la divergence des arrangements de Mozart et de Wagner. En accentuant et conservant pendant 28 mesures la majestueuse lenteur du début, pour précipiter aussitôt le mouvement presque doublé jusqu'au retour final du motif de l'exorde, il semble bien qu'il ait montré, entre tous ses devanciers ou émules, la plus sûre intuition de la pensée perdue de Gluck. Je n'avais jamais entendu ainsi ce chef-d'œuvre, ni éprouvé ainsi sa beauté intégrale en son contraste de grandeur et de véhémence passionnée. L'hétérogénéité d'éléments, de caractère, de style, d'époques, dont *Iphigénie en Aulide* offre le complexe mélange, faisait de sa réalisation théâtrale aujourd'hui un problème hérissé de difficultés. Nul ne fut, certes, où et quand que ce soit, aussi brillamment résolu. En les louant d'avoir su chanter la musique de Gluck avec la justesse expressive à quoi tous atteignirent, et où Mlle Brohly parvint à se distinguer auprès d'une Lucienne Bréval,

(1) *Mercure de France*, juillet 1904: *Alceste*. Gluck et l'Opéra.

on aurait volontiers excusé chez les interprètes quelque embarras à dissimuler toujours l'impéritie du dramaturge librettiste, à sauver la longueur de démodés monologues, d'incontinentes ritournelles ou des silences attentifs aux non moins longs discours des chœurs par une mimique immuablement tutélaire. Cette indulgence toute prête s'avéra même superflue, secondés qu'ils étaient par un art de la mise en scène qui manifesta rarement à ce degré, en aussi ardue occurrence, une adresse, un tact et un goût décidément infaillibles, dans les groupements, attitudes, entrées, évolutions de foules, suivantes ou comparses. Les deux merveilles décoratives furent le cortège de Clytemnestre et d'Iphigénie d'abord, sous l'enveloppement de l'adorable bienvenue chorale, puis la féerie des réjouissances nuptiales, avec son combat de lutteurs, ses danses capricantes ou voluptueuses de sphinx faunesques et d'esclaves encadrant de plasticité lascive la grâce de Régina Badet, pour égréner enfin, sur le mur du palais, la sculpturale apothéose d'un haut-relief de marbre enluminé. Bien mieux qu'une reconstitution de primitif hellénisme en l'espèce infidèle et très vraisemblablement choquante, cet ensemble imposait une illusion d'art homogène et magnifique où l'épopée et l'opéra, Troie Trianon, Homère et le Grand Siècle s'enchevêtraient et se fondaient harmonieusement. On doit, certes, féliciter hautement M. Albert Carré qu'il ait voulu monter *Iphigénie en Aulide*, mais on ne sait guère avec quels mots l'admirer, lui et Mme Mariquita sa collaboratrice, d'avoir tiré un tel vivant spectacle de ce qui eût pu rester peut-être surtout un bel enseignement d'histoire musicale, et d'avoir ainsi stimulé, voire trop souvent suscité, le plaisir de l'esprit par le ravissement des yeux.

JEAN MARNOLD.

ART MODERNE

Portraits d'hommes (chez Bernheim Jeune). — Pastels de M. Simon Bussy (galeries Durand-Ruel). — Eaux-fortes et gravures de M. Ferdinand Michl (7, rue Laffitte). — Etrennes d'art (43, boulevard Malesherbes). — Memento.

Très importante, très instructive, cette exposition de **Portraits d'hommes** dont M. Louis Vauxcelles prit l'initiative. Manifestation incomplète, c'est entendu, et très inégale, j'en conviens; mais je me demande où aurait pu commencer et finir une galerie *complète* des Portraits d'hommes. Et ne voit-on pas que l'inégalité même des cent quarante-quatre toiles exposées constitue un très précieux renseignement? Qui donc s'étonnera de constater une fois de plus l'impossibilité absolue de s'arrêter un instant devant des œuvres signées Jean Béraud ou Hermann Paul? Mais qu'ici ces mauvais tableaux fassent particulièrement horreur, c'est significatif. Qu'ici M. Anque-

tin et M. Zuloaga, ces peintres pourtant si doués, si savants et si sincères, paraissent être venus particulièrement pour nous rappeler combien est dangereuse l'étude exclusive des musées, c'est passionnant, si d'autres artistes de mérite, comme MM. Matisse, Mangin, Marquet, leur donnent la réplique en montrant qu'elle est insuffisante aussi, la culture exclusive des dons apportés ou l'exclusive recherche d'une formule inventée. Ce petit salon est vraiment un grand champ de bataille, retentissant et tragique, où plusieurs partis, tous ennemis les uns des autres, se rencontrent et s'entrechoquent sans se mêler. Il est à coup sûr très regrettable que de glorieux morts, — de qui, telles quelles, les œuvres ne sont pas les moins vivantes dans cette assemblée, — un Daumier, un Delacroix, un Ingres, soient si faiblement (je dis faiblement en songeant à leurs œuvres maîtresses) représentés. Il eût été précieux, par une éclatante confrontation de merveilles maintenant universellement incontestées et classiques avec les admirables œuvres qui sont là — et qu'on discute encore — de Van Gogh, de Gauguin, de Carrière, de Toulouse-Lautrec, d'Odilon Redon, de Renoir, de montrer dans ces maîtres d'hier et d'aujourd'hui la suite logique, harmonique, nécessaire, de leurs prédécesseurs de naguère et de jadis. On verrait que les plus révolutionnaires furent les plus fidèles, apportèrent à la tradition vraie, travestie par l'académie et l'école, le respect le plus fervent. Ils n'imitèrent pas, ils se renseignèrent, puis à leur tour ils vécurent leur vie propre; ils s'ajoutèrent, ayant miré leur pensée à la commune source primitive. J'avoue qu'auprès des noms plus hauts cités celui de Cézanne, dans la comparaison à laquelle cette exposition spéciale nous invite, ne grandit pas. Ces indications, si importantes, si rares, si personnelles, ne résistent pas, me semble-t-il, au voisinage de solides et pleines réalisations ; pour bien comprendre Cézanne et utilement le suivre dans ses affirmations hésitantes, il faut lui faire des concessions très spéciales, et qu'on a peine à consentir devant les autres, ces autres très grands aussi, qui savent nous subjuguer sans nous laisser discuter avec eux notre indépendance. — Rodin, Degas, présents surtout dans notre mémoire, Besnard, avec l'étourdissant portrait de M. Frantz Jourdain, authentiquent et complètent la participation des vivants illustres à ce concours hors du temps. — Ricard, Ribot, Monticelli, Constantin Guys, Fantin-Latour, Corot, Courbet, Manet. — Léon Bloy, par Henry de Groux ; au premier regard on regrette que le portrait du grand écrivain paraisse un peu déclamatoire : on comprend, à la réflexion, l'intérêt psychologique d'un trait de ressemblances que ne dément pas la plastique, somptueuse. — Le beau portrait, à grand orchestre, d'Armand Parent, par Desvallières. —Forain, Blanche, d'Espagnat, Vallotton ; entre des peintres si différents je perçois des analogies qui ne sont à la gloire d'aucun d'eux. —

Bonnard, Dethomas, Dufrénoy, Guérin, Eugène Martel, Naudin, Jean Puy, Vuillard; la tradition vraie n'est pas interrompue.

Pendant que la faveur publique vient — enfin ! — à l'impressionnisme, il expire, et c'est un moribond qu'elle console. Le phénomène en soi n'a rien de surprenant, que sa régularité; il fait le fond de l'histoire de l'art moderne, où toujours on voit les réactionnaires de la veille se transformer le lendemain en révoltés, — le lendemain de la victoire, c'est-à-dire trop tard, quand la vérité naguère découverte s'est fanée au feu stérile des enthousiasmes factices, des imitations menteuses et des répétitions : car les vainqueurs ont toujours un peu tort. Dans quelques années, quand sera définitivement périmée la formule impressionniste, on contera comme d'elle à la nouveauté que nous attendons s'effectua le passage et les critiques ne manqueront pas pour expliquer pourquoi était logique, inévitable et fatal l'avènement de telle nouveauté et non pas de telle autre. Ce sera l'heure de ces analyses rétrospectives où les esprits judicieux excellent. Elle n'a pas encore sonné et ils se taisent. Nous sommes dans cet instant passionnant des inquiétudes, des recherches. Une seule certitude : c'est qu'il faut, au plus tôt, *autre chose*. — M. **Simon Bussy** donne avec ses pastels *japonais* d'Ecosse et de Provence une indication subtile. — On a reproché à Alcide Le Beau d'être allé chercher le Japon en Corse, et ce reproche est d'une grave niaiserie s'il fut formulé au propre. Ce n'est pas du Japon que M. de Bussy, non plus, s'inspire. Mais, comme A. Le Beau, il échappe à la réalité menteuse des premiers aspects, il cherche à découvrir plus loin, il compose. Or, phénomène qui doit avoir ses motifs, dans la « fantaisie » des artistes qui s'évadent de l'impressionnisme on retrouve quelques-uns des caractères de cet art japonais, à la fois irréel et naturaliste, qui fut l'une des déterminantes de l'impressionnisme. Ainsi l'universelle arabesque ne se rompt jamais. — M. S. Bussy nous impose, dans ces compositions exquises et fortes, une idée très haute de son talent, mais qui déconcerte quand on se rappelle ses figurations modernistes des derniers Salons d'Automne et même ses précédentes études des Alpes et du Jura.

§

Inquiétante l'**Exposition de M. Ferdinand Michl.** Cela est d'un goût rare, certes ; mais je n'ose jurer que ce soit le *bon*, au sens le plus général de cet adjectif. Avec le crissement de l'outil qui griffa sur le cuivre ou sur le bois ces silhouettes regardées sans amour, sans indulgence — mais je me trompe, peut-être — j'entends grincer un rire qui me trouble et ne m'égaie. Elles ont une acception perverse ou factice, négative, ces interprétations grimaçantes de la vie, et je n'y vois guère le témoignage d'un artiste

simplement et intensément épris de la nature. Je n'y reconnais pas moins le mérite très personnel d'un très réel artiste, et je comprends, autant qu'on peut comprendre sans aimer, ces synthèses féminines, par exemple, où tel type de femme très parisienne d'allure et d'attitude, d'élégance et d'esprit, évoque pourtant, irrésistiblement, dans le linéament si délié de traits fins où se trahit par l'affectation même dont elle croit se masquer une âme artificieuse, le souvenir japonais, crépon, de ces figures d'Orient limpidement fausses, et si vides avec tant de subtilité. — Et voilà encore, point cherché, le souvenir presque obsédant, qu'il faut à cette heure partout rencontrer, de cet art japonais, charmant, cruel, vrai, falot, si mince et très grand, dès longtemps mort, du reste, dans son pays natal, et qui, pour la seconde fois, ressuscite, semble ressusciter dans notre Occident.

§

Les Étrennes d'art? Il y a aussi les « étrennes utiles »... Mais cette exposition vaut mieux que son étiquette. La présentation en est adroite et souligne l'harmonie, la parenté des œuvres exposées, entre lesquelles plusieurs sont intéressantes ; toutes, avec plus ou moins de bonheur, affirment une louable tendance au but essentiel de l'art, qui est la décoration. Aucun, pourtant, des artistes réunis dans la galerie Devambez n'a pris ce parti de la simplification, du retour aux principes, hors de quoi l'art est condamné à raffiner indéfiniment sur les raffinements d'hier, à ruser avec les grandes influences qui oppriment l'horizon et à les opposer les unes aux autres sans que, dans ce conflit, la personnalité d'un nouveau-venu trouve les moyens de s'affirmer nettement. C'est surtout à propos de Mme Chauchet-Guilleré que je fais cette observation. On écrit auprès de son nom celui de Berthe Morizot, trop tôt s'il faut apprécier les talents, trop tard si celle qui n'est plus signifie l'idéal de la vivante. — Mme Marie Gautier aime certainement les bêtes dédaignées qu'elle choisit pour modèles, souris, crapauds et grenouilles, et connaît les secrets de leur mystérieuse personnalité. Nous saluerons peut-être bientôt en elle un animalier de premier ordre. — Dentelles de M. Mazzara, cuivres de M. Bonvallet, étagères de M. Bourgeot, poteries sableuses de M. Lenoble : c'est une œuvre d'ensemble que cette exposition, unique et variée, un effort pour réagir contre la maussade franchise du bazar, même élégant, où s'étalent, marchandises, les œuvres d'art, sans présentation. Ici : un salon d'Automne en miniature.

Memento. — Exposition intime : Henri Dabadie, André Dauchez, Angèle Delasalle, George Desvallières, E. Filliard, Suzanne Frémont, Georget-Faure, G. Sainte-Fare Garnot, René Ménard, René Piot, Victor Prouvé, *peintres*, Auguste Delaherche, *potier*, Ch. Rivaud, *bijoutier* (23, rue de

Seine). — Grès cérames de M. Etienne Morceau-Nélaton (114, faubourg St-Honoré). — Aquarelles d'Augustin Rey (galerie Georges Petit). — Dans *l'Art décoratif* de décembre 1907, d'intéressantes reproductions photographiques d'œuvres d'art maori — architecture et sculpture — illustrent un article de M. Georges Benoit-Lévy ; le soin que prend l'auteur d'éviter le nom de Gauguin dans le domaine propre du maître de Tahiti est assez curieux.

CHARLES MORICE.

CHRONIQUE DE BRUXELLE

Sander Pierron : *Les Images du chemin;* « La Belgique artistique et littéraire. — Eugène Herdies : *Le Roman de la Digue ;* id. — Louis Delattre : *La Mal vengée*; id. — Georges Rency : *Physionomies littéraires;* id. — Les Revues : Styn Streuvels à Ingoyghem ; — M. Octave Mirbeau et la Belgique ; Les Belges défendus par M. Vittorio Pica. — Les Théâtres ; Isadora Duncan et la jeunesse bruxelloise.

Quelques livres intéressants ont paru ici depuis ma dernière chronique. Sous ce titre **les Images du Chemin**, M. Sander Pierron a réuni en volume ses souvenirs d'excursions et de voyages. Il nous promène en Franconie, à l'occasion des représentations wagnériennes à Bayreuth, en France dans les châteaux historiques où s'écoule une partie de l'existence de la belle Gabrielle d'Estrées; dans les bois et les fagnes de l'Ardenne, dans les plaines et sur les canaux de la Hollande. De ces diverses « images », où une agréable fantaisie concerte avec une érudition de bon aloi, ce sont peut-être celles de la Hollande qui nous évoquent et nous suggèrent le plus intimement les aspects du pays, l'atmosphère et la physionomie des sites parcourus, le pittoresque des villes ou des bourgades explorées. Mais tout le livre est à lire.

Le Roman de la Digue, par M. Eugène Herdies, nous transporte aussi en Hollande et nous révèle une sympathie enthousiaste de l'auteur pour ce pays si particulier. L'ouvrage est copieusement documenté, je dirai même qu'il est bourré jusqu'à la pléthore de renseignements géographiques et historiques, sans parler des digressions à prétentions philosophiques et métaphysiques auxquelles se livre le conteur souvent disert. Ce livre contient même de quoi alimenter une série de conférences pour universités populaires. Quant au roman même, il ne diffère guère d'un tas d'histoires déjà lues. Quelques chapitres cependant ont du charme, un ton idyllique et familier, des qualités d'observation directe. Ainsi les cent premières pages narrant l'enfance du personnage principal à Veere, la si curieuse villette de Walkeren, valent infiniment mieux que les aventures et les péripéties qui suivent. A mesure qu'il se complique pour viser au grandiose, le récit perd de sa logique et de sa cohésion. Le dénouement nous semble d'un symbolisme plutôt ambitieux. En somme, ce livre inégal contient des parties fort bien venues et d'une réelle fraîcheur de sentiment

et d'observation. Le tout nous paraîtrait peut-être plus réussi si nous n'avions toujours présente à la mémoire l'admirable *Route d'Emeraude* d'Eugène Demolder, le plus noble livre de langue française inspiré par la Hollande et les Hollandais.

M. Louis Delattre intitule **la Mal Vengée** une adroite et nerveuse adaptation scénique d'un épisode de *Jacques le Fataliste*, de Diderot, l'histoire de Mme de la Pommeraye et du marquis des Arcis. A mon avis il n'y aurait à critiquer que le dénouement un peu brusqué, c'est-à-dire non suffisamment préparé. Dans Diderot, le mariage est consommé, et le marquis se trouve bel et bien avoir épousé une aventurière plus ou moins déflorée, tandis que M. Delattre s'imagine le marquis engagé vis-à-vis de la petite Justine par une simple parole d'honneur. Je me demande si, dans ces conditions, le dialogue final, si poignant, qu'il a suffi de transporter du livre sur la scène, sortira encore tout son effet. D'ailleurs il suffirait d'un léger remaniement pour assurer à l'épilogue le pathétique le plus intense.

M. Paul André a écrit sur un peintre anversois relativement méconnu *Willem Linnig, Junior*, une agréable notice biographique et critique servant d'introduction à un catalogue de l'œuvre dudit peintre, édité et illustré avec le plus grand luxe.

M. Georges Rency a publié, en un volume, intitulé *Physionomies littéraires*, les études qu'il donna successivement au *Samedi*, son périodique, et dont je vous signalai les plus intéressantes. Ces pages ne perdent rien à être reprises, au contraire; et quoiqu'elles traitent de sujets variés et dans des modes divers, ce qui leur prête un certain caractère d'ensemble et d'unité, c'est leur allure vivante et crâne, c'est l'absolue indépendance des opinions et des jugements de leur auteur, c'est leur affranchissement de tout snobisme.

Les Revues de ces derniers mois nous apportent nombre d'excellentes pages. La *Belgique artistique et littéraire* de décembre s'ouvre par une fraternelle étude que Grégoire Le Roy consacre à Charles Van Lerberghe. Dans la même livraison M. Edmond Picard publie des *Dialégomènes philosophiques*, MM. Marcel Angenot et Maurice Gauchez d'agréables vers, M. Maurice des Ombiaux la suite d'un roman, *la Petite Reine Blanche*, M. A. de Ridder une étude sur le conteur flamand Styn Streuvels, surtout intéressante au point de vue biographique. On nous y parle notamment de la maison de Streuvels dans le joli village d'Ingoyghem, où il s'est fixé depuis 1905 après son mariage et après avoir renoncé à sa boulangerie, ses livres lui rapportant largement son propre pain. « A quelques pas de l'église, sur un vallonnement du sol, haut de quatre à cinq mètres, se dresse le cottage de l'écrivain. Vision claire : des murs peints de blanc et percés de fenêtres vertes éblouissent sous le toit rouge ; tout autour guirlande le vert du feuillage, tandis qu'au loin-

tain, à l'horizon bleu, s'estompent les collines de l'Escaut et les sapinières de Thieghem. La construction symbolise la maison fermière du pays; elle reproduit exactement l'habitation des paysans de la Westflandre. Streuvels et son architecte, M. Joseph Viérin de Courtrai, ont travaillé pendant cinq ans à l'élaboration du projet ; plus de deux cents photographies ont été prises, dans les fermes d'alentour, en guise de document, et c'est seulement grâce à ces plaques que les deux artistes sont enfin parvenus à établir le plan définitif ». Plus loin M. de Ridder nous fait un portrait du maître de ce logis original : « Streuvels, âgé seulement de trente-cinq ans, a la tête d'un véritable Flamand, une figure expressive que l'on dirait taillée dans le marbre par Rodin, un front vaste dominé par une broussaille de cheveux blonds, des yeux très dilatés et tout bleus, d'un bleu d'acier, mouvant ; un nez droit ; une longue moustache roussâtre, hérissée sauvagement, des deux côtés, sur les lèvres fortes. »

Le numéro de janvier de la même revue nous offre des vers de Verhaeren, des proses de Picard, un roman de Mlle Marguerite Van de Wiele, une page d'histoire de M. Linnig, un acte de M. Liebrecht et un article consacré par M. Paul André à l'incartade de M. Octave Mirbeau. Vous savez que l'automobile 628 E 8 de M. Mirbeau ne se borna pas, comme la plupart de ses pareilles, à écraser quelque piéton isolé, mais qu'elle a prétendu réduire en bouillie tout un pays et un peuple, à commencer par ses artistes. Vous connaissez M. Mirbeau ; il est donc inutile de vous édifier sur ses procédés d'écrivain et sur la valeur de sa critique. Même lorsqu'il vous louange, i risque de vous assommer. Ne proclama-t-il point un jour notre exquis Maeterlinck supérieur à Shakespeare? André Gide a gentiment persiflé ce terrible emballé dans ses *Lettres à Angèle*, en disant : « Les articles de M. Mirbeau sont stupides. Certainement, c'est parce qu'il a du génie ; mais c'est fâcheux qu'il n'ait pas plus de talent. Il faut terriblement de talent pour rendre un peu de génie supportable. Dans son dernier article, un monsieur compte les étamines d'une fleur ; il compte : « une, deux, quatre, huit, dix, vingt. » Il est lancé quoi ! C'est tout Mirbeau ! Dites-lui donc que ce n'est pas vrai ; que tout cela c'est de la rhétorique ; que compter sérieusement, c'est compter difficilement, mais voilà : s'il était plus vrai, M. Mirbeau serait moins brutal, et s'il était moins brutal, il ne serait plus rien du tout. S'il avait seulement un peu de talent, je crois qu'il n'oserait plus écrire. »

Il s'en faut que nous inspirions partout autant de haine et de mépris qu'à M. Mirbeau. M. Vittorio Pica, un des principaux critiques de l'Italie, parle des artistes et des écrivains belges en connaissance de cause et prend leur défense dans *Il Momento*, un grand journal de

Turin. Il constate notamment le succès considérable obtenu par nos peintres à la dernière exposition internationale de Venise et au récent Salon d'automne à Paris.

Le Thyrse (nos de décembre et de janvier) contient entre autres pages marquantes des vers d'Emile Verhaeren, une fantaisie bergamasque de Camille Lemonnier, une étude de M. Dumont Wilden sur Charles Van Lerberghe, un poème de M. Liebrecht, la suite d'un consciencieux essai de M. Gauchez consacré à Emile Verhaeren, des *Banalités indiscrètes* de M. Albert Mockel, etc.

A lire : dans la *Revue de Belgique* (novembre et décembre), une étude de M. A. J. Wauters sur les peintres de l'Ecole de Tournai, un article de M. Wilmotte sur *la Justice et l'Arbitraire*, la traduction d'une nouvelle de M. Arthur Symons par MM. Edouard et Louis Thomas ; dans *Durendal* (nos de novembre et décembre) des vers de MM. Thomas Braun et Victor Kinon, des articles de MM. Arnold Goffin et l'abbé Moeller ; dans *la Société Nouvelle*, une étude de M. Eugène Barnavol sur le peintre Charles Degroux, une pièce de M. Henry Maubel, et des considérations de M. Edouard Pilon sur quelques aînés de la poésie nouvelle ; dans *l'Art flamand et hollandais*, (nos de novembre et décembre) une étude de M. Arnold Goffin sur Thierry Bouts, le primitif flamand, et une autre de M. A. Pit sur les fresques de M. Roland Holst dans la maison des ouvriers diamantaires à Amsterdam ; dans les derniers numéros du *Samedi* des causeries de M. Georges Rency, un conte de M. des Ombiaux, etc., etc.

Il n'y a jamais eu tant de **théâtres** à Bruxelles qu'en ce moment, je crois même qu'aucune capitale au monde n'en possède une telle quantité. Parmi les spectacles les plus intéressants, je rappellerai une matinée littéraire consacrée à Oscar Wilde, au théâtre du Parc, où l'on interpréta, dans d'excellentes conditions, *Un mari idéal*, du pauvre grand auteur anglais.

A la Monnaie il y eut trois superbes séances données par Mme Isadora Duncan et les élèves de son école de callysthénie. L'impression fut énorme. Les étudiants et les rapins se distinguèrent par leur enthousiasme. Ces jeunes gens couvrirent Mme Duncan et ses élèves de fleurs et les reconduisirent triomphalement jusqu'à leur hôtel ; ils furent sur le point de dételer les chevaux et de traîner eux-mêmes les voitures ; Mme Duncan dut se montrer au balcon pour saluer la foule qui ne cessait de l'appeler et de l'acclamer.

Au Parc, on répète activement *Kaatje*, une pièce dont on dit le plus grand bien et qui aurait pour auteur M. Paul Spaak, un avocat d'ici, gendre de M. Paul Janson, l'homme politique et orateur bien connu.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ANGLAISES

Joseph Conrad : *The Secret Agent*, 6 s., Methuen. — Elizabeth Robins : *The Convert*, 6 s., Methuen. — Elinor Glyn : *Three Weeks*, 6 s., Duckworth. — Ernest Oldmeadow : *The Scoundrel*, 6 s., Grant Richards. — Gertrude Atherton : *Ancestors*, 6 s., Murray. — Halliwell Sutcliffe : *Toward the Dawn*, 6 s., Murray. — H. A. Hinkson : *Golden Morn*, 6 s., Cassell. — Silas Hocking : *A Human Face*, 6 s., Cassell. — Arnold Bennett : *The City of Pleasure*, 6 s., Chatto and Windus. — Laurence Mott : *The White Darkness*, 6 s., Heinemann. — Frederic Harrison : *The Philosophy of Common Sense*, 7 s. 6 d., Macmillan. — A. B. Walkley : *Drama and Life*, 6 s., Methuen. — Sir A. Conan Doyle : *Through the Magic Door*, 5 s., Smith Elder. — Julian Hill : *Great English Poets*, 3 s. 6 d., Grant Richards. — Mrs Henry Fawcett : *Five Famous French Women*, 6 s., Cassell. — Leonard Cresswell Ingleby : *Oscar Wilde*, 12 s. 6 d., T. Werner Laurie. — W. F. Lonergan : *Forty Years of Paris*, 10 s. 6 d., Fisher Unwin. — Barrett Wendell : *The France of Today*, 6 s., Constable. — Vernon Lee : *The Sentimental Traveller*, 3 s. 6 d., John Lane. — Stopford A. Brooke : *The Sea Charm of Venice*, 2 s. 6 d., Duckworth.— G. S. Street : *The Ghosts of Piccadilly*, 10 s. 6 d., Constable. — Sir Ralph Payne-Gallwey : *The Mystery of Maria Stella Lady Newborough*, 7 s. 6 d., Edward Arnold. — Ernest H. Short : *A History of Sculpture*, 7 s. 6 d., Heinemann. Memento.

Tout un arriéré de livres s'empile sur la table, un arriéré qu'il faut liquider avant que la saison nouvelle n'arrive, et avec elle les volumes de tous genres qui réclameront notre attention. Voici les romans, œuvres d'art offertes à l'élite qui apprécie, ou travaux de manœuvres fabriqués pour satisfaire le goût du public.

Joseph Conrad, ce maître narrateur, nous relate, dans **The Secret Agent** une tragique aventure, une véritable histoire policière, où le réalisme très simple de l'auteur dépasse, d'inestimable façon, les invraisemblances compliquées des cabrioles de détectives dont on est devenu si friand et qui sont de l'Edgard Poe pour commis de magasin. Lisez toute cette histoire de M. Verloc, et dites-nous si Flaubert n'ouvrirait pas tout grands ses bras à Joseph Conrad, en le saluant d'énergiques épithètes. Il n'est plus possible de spécialiser Conrad dans les récits des mers d'Extrême-Orient, où il est aussi grand que Kipling dans les *Livres de la Jungle ;* cette fois, il nous transporte à Londres, nous initie aux existences crapuleuses, démentes, héroïques peut-être aussi, des réfugiés anarchistes, terroristes et autres insensés, partisans de l'action personnelle et convaincus qu'ils peuvent à eux seuls, avec une seule bombe, mettre le monde en branle et déterminer la révolution. Dans cette atmosphère, avec un arrière-plan changeant, tour à tour, ambassade, bureaux de la police, salons, rues et parcs, se déroule la tragédie de l'agent secret. Tous les acteurs sont des créations ; ils n'accomplissent aucun improbable ou impossible exploit ; leurs actes sont de ceux qui font le drame de la vie quotidienne et les minutes les plus fatales sont celles qui paraissent le plus ordinaires. Un volume de plus à mettre sur le rayon des livres qu'on garde et qu'on relit.

On a dit de **The Convert**, dernier roman de Miss Elizabeth

Robins, que c'était un « novel with a purpose », ce qui n'est guère une invite à le lire, le roman à thèse étant généralement du genre ennuyeux, sinon agaçant. Mais chez miss Robins le « purpose » est habilement dissimulé, si peu apparent qu'on ne le distingue pas sans le chercher, et, sous forme de roman, l'auteur traite magistralement de la question à l'ordre du jour en Angleterre, le droit de suffrage des femmes. Ces pages sont si brillamment raisonnables, si sympathiquement convaincantes qu'on en conseillerait volontiers la lecture aux impatientes amazones qui exigent des hommes l'électorat féminin, sans se douter que c'est aux femmes à régler entre elles la question.

« Pourquoi vouloir dissimuler ce fait que nous avons souffert, que nous souffrons et que nous souffrirons probablement jusqu'au bout ? » demande Mr Arthur C. Benson dans la préface de **The Altar Fire**. Et il dit aussi : « Il est une signification à la souffrance, qui n'est pas toute une erreur maladroite, une avanie bien intentionnée. » Et, dans son livre, il relate les souffrances d'un homme, un intellectuel, à qui la vie, après avoir souri, enlève tout ce qu'elle avait donné, pour redevenir, sur la fin, un peu plus clémente. Mr Benson nous fait lire, dit-il, le journal d'un ami intime, journal commencé au moment où l'adversité apparaît et où sont décrits minutieusement les états d'âme de l'homme à qui le sort assène des coups impitoyables. Nul mieux que Mr Benson ne sait analyser le fonctionnement compliqué de notre personne : pas une pensée, pas un sentiment, pas un mode, si passager soit-il, dont il ne connaisse dans ses détails le mécanisme. Et il parvient à rendre captivante la lecture de son livre, qui est comme une description du défilé cinématographique du monde extérieur devant les yeux de son personnage.

On a beaucoup lu, en ces derniers mois, un roman de Miss Elinor Glyn, intitulé **Three Weeks**. Qu'un pareil livre ait eu un tel succès prouve bien que le goût du public anglais ne sera pas de sitôt débarrassé de sentimentalisme, et qu'un récit invraisemblable et morbidement sentimental sera accueilli avec un engouement déconcertant. Parmi les innombrables lecteurs de ce livre, il en est bien peu qui oseraient dire qu'ils aiment mieux une peinture sincère et fidèle, une description réaliste de la vie. Peut-être aussi faut-il, pour arriver à transformer sur ce point la mentalité anglaise, qu'on présente encore souvent, sous des aspects aussi faux, aussi défigurés, des situations scabreuses, des attachements charnels que la respectabilité anglaise réprouve en théorie, mais pratique de tous côtés en fait. Ces amours du beau jeune homme avec la mystérieuse princesse qui satisfait son « béguin », somme toute, ont, présentés de cette façon hypocritement sentimentale, quelque chose d'inconsciemment obscène, en dépit des tortures que s'impose l'auteur pour entou-

rer de pureté d'intention les désirs que satisfont savamment ses personnages.

Il a fallu quelque imagination et beaucoup d'ingéniosité à Mr Ernest Oldmeadow pour relier avec un plausible enchaînement les chapitres de son histoire, **The Scoundrel**. C'est un mélange imparfaitement réussi de folles improbabilités et de possibilités bouffonnes. Pas un instant, on n'admet que de pareils événements puissent se produire à notre époque, et si, cependant, on poursuit jusqu'au bout, avec plaisir, la lecture de ces fantaisistes aventures, c'est que l'auteur a le talent de vous amuser, alors même qu'on serait tenté de hausser les épaules.

Héritant inopinément d'un titre et d'une fortune, un jeune personnage préfère, à l'existence du grand seigneur, du pair d'Angleterre, la vie plus active, plus combative, de la jeune Amérique, et, comme il se trouve qu'il a de vastes biens en Californie, c'est là qu'il va s'installer. Tel est le sujet d'**Ancestors**, le récent roman de Mrs Gertrude Asherton. Les trois parties du récit eussent gagné à être réduites d'un tiers au moins, car les digressions politiques et économiques, si intéressantes qu'elles puissent être, et qu'elles seraient ailleurs, entravent l'action et diminuent l'attrait de la lecture. Déjà, dans *Rezanow*, ces retards incessants nuisaient au charme et à l'intérêt du roman, et en déformaient désagréablement la structure. Et ces défauts sont d'autant plus regrettables que Mrs Asherton possède un réel talent et que ses livres seraient infiniment meilleurs sans ces tiers d'œuvres; celui-ci, en particulier, où elle met en conflit les influences ancestrales, qui créent une psychologie si passionnante à son héros.

L'histoire que raconte Mr Halliwell Sutcliffe, dans **Toward the Dawn**, captive moins le lecteur que le décor même où il la place, et l'on sent que l'auteur lui-même a plus de joie à décrire la contrée des *moors* qu'à développer son récit, encore que les amours contrariées de Nicholas Oldfield et d'Alison Blake soient comme symboliques du décor.

Les trois cents pages et les quarante chapitres de **Golden Morn** suffisent à Mr H. A. Hinkson pour raconter la suite d'aventures par lesquelles passe le capitaine O'Grady avant d'épouser celle qu'il aime et d'hériter d'une fortune suffisante pour restaurer le vieux castel de ses ancêtres irlandais. Cette histoire, au dénouement heureux pour tous, est alertement contée et d'une lecture amusante. C'est un heureux dénouement, aussi, qui termine **A Human Face**, par Mr Silas Hocking, — un court roman où l'action se précipite en entraînant le lecteur captivé jusqu'au bout, par l'habileté, par le tour de main du conteur ; mais on songe peu à admirer d'autres qualités, absentes dans ce genre de roman, auquel on peut rattacher **The City of Pleasure**, une *fantasia* en trois parties, que Mr Arnold

Bennett, auteur du *Grand Babylon Hôtel*, se récrée à composer entre d'autres œuvres plus sérieuses.

Une édition anglaise de **The White Darkness**, le recueil des nouvelles canadiennes de Mr Laurence Mott, vient d'être publiée par Mr William Heinemann.

§

Après les romans, nous avons à dire quelques mots d'une série d'ouvrages divers, essais philosophiques et critiques, recherches historiques, anecdotes et souvenirs, qui offrent plus d'intérêt parfois que le roman écrit uniquement en vue d'un profit assuré, ou sur commande d'après une formule donnée.

Mr Frederic Harrisson a beaucoup écrit et beaucoup parlé,et, parvenu à une honorable vieillesse, il met ordre à ses papiers, les réunit selon une apparente cohérence sous des titres généraux, et les offre à nos méditations. Mais ce ne seront que des méditations rétrospectives. Le Comtisme adapté à l'Anglais, qu'il nous sert sous l'étiquette de **Philosophy of Common Sense** (nom qui appartient,d'ailleurs, à un tout autre genre de système), nous apparaît bien suranné, malgré la verve et l'ardeur que met l'apôtre de jadis à défendre sa doctrine débaptisée.

En Angleterre, comme en France, la critique dramatique est un fort important personnage, et quand, autrefois, nous pouvions nous glorifier de Sarcey, nos voisins nous opposaient Clément Scott. Aujourd'hui à Catulle Mendès,à Emile Faguet, à Adolphe Brisson et tutti quanti, ils opposent A.-B. Walkley, William Archer, Max Beerbohm, J.-T. Grein et quelques autres,— Mr Bernard Shaw étant depuis longtemps passé au camp des dramaturges. Mr Walkley a réuni en un volume, **Drama and Life**, ses principales critiques de l'année publiées dans *The Times*, sur Shakespeare, Pinero, Barrie, Shaw, la Duse, Réjane, Sarah Bernhardt, etc., et deux importants essais sur le théâtre anglais et français remontant l'un à 1902, l'autre à 1904, et qui sont d'un intérêt de premier ordre.

Beaucoup moins intéressant, le bavardage écrit que Sir Arthur Conan Doyle nous offre dans le livre qu'il appelle **Through the Magic Door**. Ces réflexions sur la littérature sont d'un « à peu près » cocasse ; les vers même sont incorrectement cités ! On peut avoir plus ou moins inventé Sherlock Holmes, sans pour cela être un juge en art littéraire, au contraire. A moins que Sir Arthur,dans les loisirs que lui laissent les séances du Parlement, ne prépare sur notre Gaboriau une étude qui ne saurait manquer d'être piquante.

Les essais biographiques et critiques que Mr Julian Hill a composés sur dix-neuf **Great English Poets** n'ont pas la prétention d'être des verdicts définitifs et inattaquables. Mais ils ont un mérite

bien supérieur, celui d'exprimer une opinion franche et intelligente sur des poètes que l'auteur a lus attentivement et, souvent, avec un sens très vif et très sûr de la beauté poétique. Aussi loin du dithyrambe que du dénigrement, exactes dans le détail des faits et mesurées dans l'appréciation, ces études seront lues avec profit pour se faire une idée de l'opinion raisonnable qu'on peut avoir des poètes anglais si mal connus chez nous.

Nous avons sur **Oscar Wilde** un nouveau livre par Mr Leonard Cresswell Ingleby. Sans doute, ceux qui ne connaissent de Wilde que le nom acquerront dans ce volume une certaine connaissance de l'auteur de *De Profondis*, mais pas plus que l'incohérent travail de Mr Robert H. Sherard, cet ouvrage n'est suffisant. Dans cette surabondance de détails, dans toute cette documentation de menus faits, d'anecdotes insignifiantes, dans ces citations et ces extraits, on ne peut voir que l'accessoire d'un ouvrage définitif sur Oscar Wilde. Pourquoi lord Alfred Douglas n'établit-il pas la biographie de son malheureux ami ? Ou bien, pourquoi Mr Frank Harris, l'auteur de *Montès le Montador*, n'écrit-il pas ce qu'il dit si bien du brillant poète et dramaturge ? Mr Harris connut intimement Wilde ; comme lui il est un causeur merveilleux, et il peut nous donner un livre magistral.

Mrs Henry Fawcett a relaté, dans **Five Famous French Women**, l'histoire de Jeanne d'Arc, de Louise de Savoie et de sa fille, Marguerite d'Angoulême, de Jeanne d'Albret et de Renée de France, duchesse de Ferrare, et ces trois cents pages sont fort captivantes. Avec un sens délicat de la nature humaine, Mrs Fawcett a reconstitué de très exacte manière l'existence de ses cinq héroïnes et elle a composé un volume d'une lecture extrêmement attrayante, tout en restant fidèle aux données historiques.

Trente-deux portraits illustrent le volume dans lequel Mr W. F. Lonergan raconte, sous le titre de **Forty Years of Paris**, les événements dont il fut le témoin au cours de son long séjour en France comme correspondant de divers journaux anglais. Il narre de façon très alerte tout ce qu'il sait de ce qui s'est passé à Paris depuis les dernières années du second Empire jusqu'à nos jours et ses anecdotes et ses souvenirs personnels sur les personnages célèbres dans la politique, le théâtre, la littérature, les arts, l'Eglise et la société, sont des plus intéressantes.

En 1904, le professeur Barrett Wendell, de l'Université d'Harvard, vint faire à la Sorbonne une série de conférences, et il profita de l'occasion pour observer ce qu'il voyait et le relater à ses compatriotes, en des articles et des conférences, à son retour. Il a réuni le tout en un volume, qu'il appelle **The France of to Day**, et dans lequel on lit avec plaisir des jugements flatteurs et, on peut le dire

sans vanité, exacts et mérités. Peut-être, dans les derniers chapitres, l'auteur s'aventure-t-il sur des sujets qu'il ne connaît pas assez intimement et ses présomptions sont-elles téméraires; mais les premiers chapitres révèlent un don d'observation et une netteté de vues remarquables. Tout ce que Mr Barrett Wendell dit des universitaires, de la bourgeoisie, de la femme française, des qualités de notre nation est excellent, parce qu'il a fréquenté des milieux vrais, non la société factice et bruyante qui prétend représenter Paris et la France. Un excellent livre qu'on peut parcourir avec plaisir.

L'auteur, qui signe Vernon Lee, professe un culte passionné pour le *Genius loci*, et quand Miss Violet Paget voyage, ce n'est pas pour transporter son ennui d'une place à l'autre, mais pour ressentir des émotions nouvelles et s'imprégner d'une atmosphère inaccoutumée dont elle cherche à saisir l'intimité. Et c'est là le mérite de ses réflexions de voyage, comme celles qu'elle a consignées dans **The Sentimental Traveller**, un volume captivant où elle nous parle de façon exquise de l'Allemagne, de la France, de l'Italie et de la Suisse, ou tout au moins de certains coins qu'elle connaît et qu'elle fait aimer.

C'est encore ce culte du *genius loci* qui a inspiré à Mr Stopford A. Brooke la centaine de pages dans lesquelles il célèbre **The Sea Charm of Venice**. Il parle admirablement du silence de la lagune, de « ce silence qui s'écoute lui-même », et de la proximité et de la présence universelle des eaux, qui donne une beauté plus vive aux choses qui, à Venise, appartiennent à la terre solide ; il n'y a pour lui aucun endroit où tant d'impressions variées sont éveillées dans l'imagination, et dont tout le charme vient de la mer.

Piccadilly n'a pas toujours été la longue rangée de boutiques, de restaurants, d'hôtels et de clubs que le voyageur contemple aujourd'hui. Pour vous en assurer, promenez-vous, depuis Haymarket jusqu'à Apsley House, en compagnie de Mr G. S. Street et vous ferez la connaissance d'un autre aspect de ce coin de la ville, avec d'autres résidences hantées par d'autres habitants, **The Ghosts of Picadilly**. L'auteur évoque délicieusement, et avec d'innombrables anecdoctes, un passé qui ne remonte pas au delà du XVIIIe siècle et dont l'intérêt s'augmente pour nous de nombreux souvenirs français. Malgré la part considérable de documentation extérieure et d'histoires contées à nouveau, le livre de Mr G. S. Street est plein de qualités personnelles, et lieux et gens y sont reconstitués avec un art exquis: le beau Brummel et lady Hamilton, le duc de Wellington et Harriot Mellon, Old Q. et Byron, lady Palmerston et Mme de Flahaut, tant d'autres dont désormais nous entreverrons les profils diaphanes sur les parois de briques noircies des édifices du Piccadilly d'aujourd'hui.

Louis-Philippe ne fut-il que le fils d'un *sbirro*, d'un garde-champêtre italien, et Maria Stella Chiappini, par la suite lady Newborough, fut-elle la véritable enfant à qui fut substitué le futur roi des Français ? Tel est le problème qu'expose avec tous ses détails Sir Ralph Payne-Gallmey dans son livre, **The Mystery of Maria-Stella, Lady Newborough**, copieusement orné de portraits aux ressemblances, selon lui, probantes. Nous avons là, la mise au point de cette question controversée, qu'on a traitée à maintes reprises et sur laquelle on reviendra sans doute encore.

Memento. — La librairie Armand Colin publie un volumineux ouvrage sur *Ralph Waldo Emerson, sa vie et son œuvre*, par M. Dugard. L'auteur paraît fort bien connaître la pensée et les œuvres du grand écrivain taméricain, mais une trop vive sympathie pour son « héros » l'empêche d'être aussi sévère, parfois, qu'il le faudrait, sur son spiritualisme mystique en particulier. C'est un travail personnel et très complet.

Une traduction des *Things seen in Japan*, de Mr Clive Holland vient de paraître à la librairie Vuibert et Nony, sous le titre de : *Au Japon, Choses vues*. Bien que moins original que les ouvrages de Lafcadio Hearn, ce livre, avec ses magnifiques illustrations, se recommande à tous les amateurs des choses japonaises.

« Traduire Keats en français, n'est-ce pas vouloir rendre la rayonnante splendeur d'une verrière par une sèche grisaille? » demande M. Emile Hovelacque dans la courte et parfaite étude qui préface les *Poésies de John Keats*, qu'a traduites madame la marquise de Clermont-Tonnerre, avec un goût exquis et un soin minutieux, en conservant tout son charme à la pensée du poète, et en gardant à ses splendides images toute leur grandeur. Le recueil est édité par la « Maison du Livre », dans le style élégant et délicat avéc lequel M. Meunier publie ses volumes.

Aux éditions du *Monde Illustré*, vient de paraître *Sous peine de mort*, un roman policier de Headon Hill, adapté de l'anglais par F. Delmont.

Les éditions à bon marché des classiques anglais sont à juste titre renommées, et il en existe de fort nombreuses collections, si bien que l'acheteur est souvent très embarrassé pour choisir, car toutes n'ont pas la même valeur. Mais on peut recommander en toute sécurité les séries de réimpressions de Mr Henry Frowde, pour l'Oxford University Press ; *The World's Classics* ou les *Oxford Editions of Standard Authors* offrent un choix illimité de volumes à un et deux shillings, avec un texte très clair sur d'excellent papier, une reliure simple et solide, des introductions et des notes par des critiques érudits.

Le douzième fascicule du *Bibelot*, édité par Thomas B. Mosher, de Portland, aux Etats-Unis, est une réimpression de *Sister Benvenuta and the Christ Child*, une légende du XVIIIe siècle agréablement redite par Vernon Lee.

Dans *The Oxford and Cambridge Review*, d'excellentes pages sur Haeckel et ses théories, sur les voyages du capitaine John Smith, sur la liberté et la responsabilité, sur les négligences de l'éducation féminine, etc.

Mr Arthur C. Benson donne au *Cornhill Magazine* une dizaine de pages

de réflexions sur William Morris et la Kelmscott Press, et le professeur James Sully y publie d'agréables réminiscences.

Un nouveau roman de H.-G. Wells, *The War in the Air,* commence dans le numéro de janvier du *Pall Mall magazine,* en même temps qu'un récit militaire de Joseph Conrad ; dans le même numéro, un poème inédit de lady Byron sur son époux, communiqué par le duc d'Argyll.

Dans *The Smart Set,* une nouvelle de Vance Thompson et un beau poème de Bliss Carman, *The Cry of the Hillborn.*

Mr. Edward Dicey relate, dans *The Empire Review,* une conversation qu'il eut avec le Kaiser, et l'Hon. Alfred Deakin, premier ministre d'Australie, disserte sur l'entente commerciale avec la métropole.

Le sommaire de la *Fornightly Review* est des mieux variés ; on y trouve avec quelques pages de Tolstoï, une étude sur l'évolution et le caractère, par Alfred Russel Wallace ; un défi au socialisme par le Dr J. Beattie Crozier; des articles sur Charles Lever et ses amis, par T.-H.-S. Escott ; sur les « Spanish Ideals of To Day », par Havelock Ellis ; sur la villa Borghese, par Anita Mac-Mahon ; sur John Greenleaf Whittier, par Francis Gribble ; sur les questions économiques et politiques d'actualité.

Dans *The Contemporary Review*, des articles de E.-D. Morel sur la Belgique et le Congo ; de J. Churon Collins sur la Poésie et le Symbolisme ; d'Agnes P. Haigh sur les religions de la Grèce et de Rome ; de Jack London sur la Révolution, de Benjamin Aitken, sur la prochaine famine aux Indes, etc.

Dans *The Nineteenth Century and after*, des articles de Lord Curzon sur le véritable impérialisme; de J. Ellis Barker sur la politique étrangère de Guillaume II, et du Dr Lewis Elkind sur l'empereur Guillaume II et la Réforme sociale.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

José Maria Velez : *Montes y Maravillas.* — Gomez Robelo : *En el camino.* — Izmael Lopez : *El Centauro.* — Adolfo M. Sierra : *Los Caminos del Parnaso.* — Vargas Vilas : *Prosas Laudes.* — Manuel Ugarte : *La joven literatura hispano-americana.*

Montes y Maravillas (*Monts et Merveilles*). — M. Joseph Marie Velez, de Cordoba, est un grand amateur du sol où il est né. Ses plus belles pages ne sont que le reflet de cette nature qu'il exalte en des phrases nobles et chaleureuses. Ses tableaux minutieux et pittoresques sont l'hymne de son âme devant les grands paysages immuables. C'est surtout un peintre aux lignes précises et élégantes.

La fable de ce livre constitue seulement un prétexte psychologique. Son intérêt n'est pas en elle, si ce n'est pour la description des montagnes, que Velez connaît mieux que les habitants eux-mêmes. L'étude de l'homme, qui est dans la plupart des romans la préoccupation essentielle de l'auteur, occupe une place secondaire dans ce

livre. Le paysage exerce sur Velez une attraction plus forte que celle des caractères. Décrire un lieu, l'aspect des montagnes, la couleur des roses sous un soleil de midi ou crépusculaire, le silence des vallées à l'heure où les troupeaux descendent des sommets, les groupes de nuages sur les pics arides des sierras, le vol majestueux des condors, le pas lent et fatigué des mules sur les pentes sera pour lui plus agréable que la froide analyse des passions pour aussi simples et primitives qu'elles soient.

Cela ne veut pas dire, cependant, que M. Velez soit incapable de psychologie. S'il n'y a pas de doute que ses préférences sont pour les descriptions de la nature, quand il se propose de peindre un caractère, d'en découvrir les sentiments, les énergies et les faiblesses, il n'est pas moins habile ni moins sûr. Tout au contraire l'étude vigoureuse, quoique sommaire, des principales figures de son livre est vraiment suggestive, et personne ne pourra nier la concision et la fermeté de son dessin. Un autre mérite, c'est son style châtié. Son vocabulaire est un des plus étendus que je connaisse en Argentine. Il est plein de vocables riches et encore neufs parmi nous. Velez a même la préoccupation d'élargir l'emploi de l'espagnol, et n'hésite pas à employer nombre de mots nouveaux. Par contre, il repousse l'introduction de mots impropres, d'origine incertaine, très en vogue aujourd'hui et qui menacent de corrompre la langue.

En el Camino (*Sur le chemin*). — M. Gomez Robelo doit être bien jeune à en juger par ses vers, d'une facture un peu maladroite. On y trouve toutefois un certain don lyrique ainsi qu'une certaine volonté à ne trouver qu'en lui-même la force de son inspiration. Je ne veux donc pas être rigoureux envers ce poète. Il voudra bien excuser mon laconisme au sujet de ses petits poèmes ; avec les qualités qu'on devine en lui, ceux qui suivront seront certainement meilleurs. Il a dans son pays même, le Mexique, des modèles de premier ordre : des poètes délicats et complexes. Il pourra apprendre dans leurs œuvres la science poétique qui lui manque encore.

El Centauro (*le Centaure*). — L'esprit remarquable de l'écrivain français, Maurice de Guérin, a dicté ce poème. L'œuvre de M. Izmaël Lopez est d'une forme admirable. Il n'y a pas un passage qui n'ait été fait avec soin. Elle ressemble à un bijou nouvellement sorti des mains de l'orfèvre. Son rythme évoque le galop du centaure dans les vallées de l'Hellade. Sans s'écarter beaucoup du *Centaure* de Maurice de Guérin, elle fait penser cependant, à cause de sa fluidité et de son lyrisme, à une poésie écrite directement en espagnol. Sa qualité s'explique par une de ces curieuses analogies de deux esprits également impressionnables. Il existe, sans doute aucun, dans la vie de l'art, des cœurs jumeaux dans lesquels le bonheur et

l'adversité, l'amour et les autres sentiments produisent des états d'âmes semblables. Il ne faut pas attribuer toujours à l'imitation ce qui a bien pu être l'œuvre d'une fraternité d'esprit, comme c'est le cas entre le poète français et entre celui de Colombie.

Los Caminos del Parnaso (*les Chemins du Parnasse*). — L'auteur de ce livre est un jeune poète argentin, dont c'est le premier ouvrage. Nous n'avons donc pas le droit d'exiger de lui une perfection qu'il atteindra peut-être avec le temps. M. Adolphe Sierra a le geste gracieux et facile. Sa mise se montre sans embarras, quoique un peu affectée. Mais cette affectation ne lui porte pas le moindre tort. Il traverse la période toujours critique de l'amour, mais ses expansions sont plutôt mentales que physiques ; elles ont pour théâtre le champ du roman, non le monde réel, où son jeune âge ne lui a pas encore permis de vivre. Malgré tous ses désirs, M. Sierra est un romantique, je ne lui en fais pas un reproche. Cette attitude conserve encore la beauté des temps antiques. Mais le talent consiste à savoir s'arrêter à temps. L'évolution est indispensable ; la vie elle-même s'en charge. Le jour où il la vivra humainement, M. Sierra changera. Il oubliera les princesses, les fantômes qui hantent aujourd'hui son imagination. A l'harmonie naturelle de ses vers, il ajoutera les vibrations mêmes de la vie. M. Sierra possède, en outre, à mon avis, d'autres qualités excellentes : une assez grande recherche dans ses expressions. Il prend son inspiration à la source qui lui plaît le plus, sans s'arrêter à l'analyser. Les poètes français les plus magnifiques, comme Baudelaire, Samain, Henri de Régnier, lui ont fourni, quoique indirectement, nombre d'images et de motifs. Cela veut-il dire que M. Sierra est encore à la période de l'imitation ? Je suis en tous cas de ceux qui reconnaissent la nécessité de l'influence, de l'imitation comme le plus sûr moyen de conquérir finalement l'originalité. Quel grand poète n'a pas commencé par là ? Afred de Musset, à 15 ans, voulait être Shakespeare ou Shiller. J'ignore ce que M. Sierra voudrait être ; peut-être Baudelaire, peut-être Heine, peut-être Samain, peut-être Dario. On naît poète, il n'y a pas de doute ; mais on ne naît pas artiste, l'imitation apprend à le devenir.

Prosas Laudes. — Le grand écrivain colombien Vargas Vila, dont je me suis plus d'une fois occupé, a réuni dans ce livre éloquent ses impressions de critique et ses principes d'esthétique. Il y étudie quelques littérateurs hispano-américains, dans ce style vibrant et hardi qui a fait son originalité. Pour M. Vargas Vila, auteur n'est pas un sujet d'analyse, de dissection littéraire, comme pour Bourget ou Lemaître ; c'est plutôt une source abondante de sensations suggestives. M. Vargas Vila, dans l'étude pleine de bienveillance qu'il consacre à une de mes œuvres, se moque durement des critiques

professionnels. Je ne commettrai donc pas l'indélicatesse de lui appliquer cette dénomination qui lui fait tant horreur. Un écrivain est pour lui une chose sacrée qu'on ne doit approcher qu'avec émotion, pour révéler sa nature, pénétrer dans son âme comme dans un sanctuaire, dévoiler ses secrets, expliquer ses visions d'art, ses peines d'amoureux, et ses inquiétudes d'homme ; bref, donner l'illusion parfaite de son esprit, avec poésie et mystère.

Sa bonté et son admiration ont la même véhémence que sa colère et son mépris. Ses épithètes sont aussi excessives, qu'il encense ou qu'il blâme, et sa conscience d'écrivain demeure également la même dans les deux cas. Il lui semble grossier de s'arrêter à signaler une défaillance chez le poète qui est habitué à créer des choses belles. L'œuvre d'art doit toujours être respectée par les autres artistes, par l'écrivain qui a conscience de l'effort de son prochain, qui a le devoir de la faire connaître et de la défendre.

Prosas Laudes est né, d'ailleurs, sous les mêmes impulsions que les ouvrages antérieurs de Vargas Vila. C'est toujours le même cœur avide d'amour et de beauté, le même désir des choses justes et nobles, la même aspiration vers la conquête d'un royaume moins dur et moins prosaïque pour les poètes, le même désir, enfin, que l'esprit de l'homme ait, un jour, sur la terre une ambiance moins âpre et moins cruelle dans laquelle il pourrait se répandre à son gré.

La Joven literatura hispano-americana (*La jeune littérature hispano-américaine*). — Ceux qui ont jugé peut-être avec un peu trop de sévérité le recueil de M. Manuel Ugarte méconnaissent ou, pour mieux dire, prétendent ne pas reconnaître l'intention saine et honnête qui l'a dictée. Ils semblent ne pas faire attention aux difficultés qui s'étaient présentées, comme celles de la distance et de l'absence de rapports intellectuels entre les pays hispano-américains.

Il n'y a pas de doute que l'Anthologie de M. Ugarte est insuffisante. On y trouve de grandes lacunes sur des auteurs d'une indiscutable valeur, et faisant partie cependant de la génération dont il s'est occupé. Le choix même des matériaux réunis serait à discuter, car il est évident que M. Ugarte a consulté plutôt ses goûts personnels, ou, pour mieux dire, sés préférences de sociologue, au lieu de s'en tenir aux qualités littéraires des œuvres. Les notes biographiques, quoique courtes, ne sont pas non plus dépourvues d'inexactitudes. Cependant tout cela ne saurait enlever à ce travail sa valeur artistique et documentaire, et ne doit pas priver l'auteur d'une récompense bien gagnée. M. Ugarte a d'ailleurs déclaré lui-même, d'abord dans la préface de son anthologie, puis dans des réponses à certaines critiques, qu'il n'a pas voulu faire œuvre définitive, promettant de corriger ses imperfections dans les éditions prochaines. Pour ma part, ce qui m'a le plus choqué dans l'Anthologie de mon renommé compatriote, c'est qu'il ait

tronqué des morceaux qui auraient dû paraître en entier. Il aurait ainsi respecté l'unité des œuvres et la pensée de chaque poète ou prosateur.

Pour moi j'ai la conviction qu'une anthologie d'écrivains de l'Amérique du Sud, composée à Paris ou n'importe où, sera forcément défectueuse, et ne remplira jamais son but, si l'auteur s'en rapporte à son propre effort individuel. C'est à peu près impossible, à moins d'une consécration absolue à l'étude de notre littérature continentale, qu'une seule personne puisse l'embrasser dans son ensemble, surtout si l'on songe qu'elle est en continuel progrès, je veux dire que de nouveaux éléments s'incorporent chaque jour aux anciens.

Sans doute un recueil répond à un instant déterminé de l'esprit d'une nation, comme c'est le cas actuellement, de sorte que négliger ce qu'elle a de plus représentatif, c'est manquer complètement son but. Toutefois si l'on tient compte du peu de rapports intellectuels entre les pays de l'Amérique des difficultés de communications, de l'insignifiance du commerce des livres, de l'orgueil et de la paresse des auteurs, qui s'abstiennent le plus souvent d'échanger leurs travaux; si l'on pense que, sur la scène littéraire, apparaissent à l'improviste des jeunes gens qui, tout en surprenant par l'originalité de leur talent et l'étendue de leurs connaissances, se lient de suite aux groupes existants; si l'on réfléchit à tout cela, on comprendra alors que la composition d'une anthologie, aux exigences si hétérogènes et si complexes, constitue une difficile entreprise.

On pourrait vaincre cependant cette difficulté si, dans chaque pays hispano-américain, il y avait un homme de goût sobre, d'autorité reconnue et doué d'un grand amour pour les choses de l'art, qui s'occupât à réunir les matériaux pour une anthologie. Avec la collaboration des autres pays on pourrait peut-être arriver au succès désiré. C'est seulement ainsi qu'on éviterait l'erreur et la supercherie, et qu'on ferait en réalité une œuvre utile et généreuse.

EUGENIO DIAZ ROMERO.

LETTRES HONGROISES

Teleki Mihàly Ievelezése. A széki gróf Teleki csalàd és a magyar tudomànyos akadémia költségén kiadja a Magyar Történelmi Tàrsular; szerkeszti *Gergely Sàmuel.* I, II, III, Kötet. Bpest, Athenaeum, 1905-7. — *Tanulmànyok a svàjczi alkotmàny Köréből*, irta *Hóry Endre;* Kolozsvàr, « Ellenzék », 1907. — *Horvàt-Szlavon ès Dalmàtorszàgok Közjogi àllàsa*, irta *Deàky Lorànd* dr; Kvàr, « Ellenzèk », 1907. — *Az Ordög*, vigjàtèk, irta *Molnàr Ferencz;* Bpest, Franklin Tat-1907. — *A hàlàs utókor*, szinjàték, irta *Lengyel Menyhért;* Bpest, Franklin Tat, 1908.

Je me fais un devoir de présenter dès maintenant aux lecteurs du *Mercure de France* un ouvrage en cours de publication qui est appelé à avoir une importance considérable pour ceux qui écriront

plus tard l'histoire diplomatique de la Hongrie, et qui, en même temps, intéresse la France à bien des points de vue. Il s'agit de la **Correspondance de Michael Teleki**, éditée par la Société hongroise d'Histoire aux frais de l'Académie et de la famille Teleki, et mise sous presse par un érudit ami des Français, M. Samuel Gergely, professeur à l'Université de Kolozsvàr.

Michael Teleki, chef d'une grande famille transylvaine qui a donné à la Hongrie plus d'un homme remarquable, a vécu et agi à l'époque la plus critique de l'histoire magyare, quand, après la défaite de Mohacs, le pays fut partagé entre la domination autrichienne et le joug musulman. La Transylvanie était restée le dernier refuge de l'indépendance ; c'est là que régna la dynastie des Ràkoczi dont le dernier prince, fit en 1701 la Guerre d'indépendance, fut l'hôte de la France et mourut en exil à Rodosto ; c'est là que régna Emeric Tököly, qui fut l'allié du Sultan contre l'Empereur. Michael Teleki commença par servir Georges II Ràkoczi ; quand ce dernier fit la malheureuse campagne de Pologne, Teleki perdit tous ses domaines ; à la mort de ce prince, il fut l'ami de Kemény, puis de son fils Simon ; plus tard il se rallia au prince Michel Apafy, et resta son confident, son ministre, partagea avec lui le pouvoir. A ce titre, il fut en correspondance suivie avec la chancellerie française et la cour de Louis XIV. On se souvient que le roi de France fut plus d'une fois l'allié des princes transylvains, et que notamment il soutint François II Ràkoczi dans sa guerre d'indépendance. Chacun se rappelle les admirables paroles que prononça à ce propos le prieur du couvent français de Rodostó, lorsqu'on y ouvrit, il y a quelques années, le cercueil du prince Ràkoczi. Michael Teleki fut un de ceux qui négocièrent entre les cours françaises et transylvaines, et c'est pourquoi les Archives du Ministère des Affaires étrangères à Paris renferment une grande partie de sa correspondance.

La vie et le caractère de ce grand homme d'Etat étaient assez peu connus jusqu'à ce jour. Et c'est un immense service qu'ont rendu à l'érudition historique hongroise la famille Teleki de Szèk, l'Académie des sciences et surtout M. Gergely, chargé pour la Société d'Histoire de rechercher, de réunir, de classer, de mettre sous presse les douze volumes in-octavo de cette publication. L'éminent historien a eu à lutter contre toutes sortes de difficultés, d'abord à celle de se procurer les lettres écrites par Teleki, dont le nombre, malgré des recherches minutieuses, accomplies avec un zèle infatigable, est encore aujourd'hui de beaucoup inférieur à celui des lettres reçues par lui. Les Archives Nationales, le Musée national, le musée transylvain, l'Académie en recélaient fort peu ; les Archives du ministère des affaires étrangères de Paris en contiennent quelques centaines seulement. Les Archives de la famille Teleki de Szék à Marosvàsàrhely et

la Bibliothèque du comte L. Teleki à Hosszùfalva en possédaient heureusement un plus grand nombre, et cette dernière une collection de copies de lettres faites par les secrétaires du ministre.

Dans cette matière devenue soudain très abondante, M. Gergely a eu à faire un choix judicieux, il retint toutes les lettres intéressant Michael Teleki naturellement, et toutes celles qui intéressent l'histoire générale du XVIIe siècle hongrois : et c'est là ce qui donne à son œuvre une portée considérable. L'insuffisance de matériaux ayant trait à cette époque que les historiens hongrois déplorèrent va être corrigée en grande partie par ces documents inédits.

Ces deux difficultés résolues, restait à déchiffrer les lettres, dont un grand nombre sont écrites avec un alphabet secret à clés multiples. M. Gergely eut à établir plusieurs clés, et cependant il reste quelques passages dont la clé ne put être trouvée !

M. Gergely employa dans le classement, dans l'adoption de l'orthographe, et dans la publication une méthode invariable, claire et précise, pour laquelle le monde scientifique hongrois lui devra le plus grand gré. Il a, en outre, muni chaque volume d'une brève préface, dans laquelle il a exposé les faits historiques auxquels les lettres contenues dans le tome ont trait. Et nous devons louer le style et l'esprit de ces notices, que nous voudrions un peu plus longues.

M. Gergely a entrepris un immense et profitable travail : il en a mené une grande partie à bonne fin : nous sommes certains qu'il en sera de même pour le reste. Son ouvrage sera un des monuments les plus considérables de l'érudition magyare.

§

M. de Hory, auteur déjà d'une excellente étude sur le Compromis de 1867, vient de consacrer une plaquette d'une quarantaine de pages à un **Essai sur la Constitution suisse**, publié récemment à Kolozsvàr. Il a fait aussi œuvre de précurseur, puisqu'aucun ouvrage de fond n'existait en Hongrie sur cette question. Il a dû avoir recours, outre aux documents originaux, à des livres allemands (Blumer, Schollenberger, Rüttiman, etc.), anglais (Fr. Ottivel Adams) et surtout français : il a eu ainsi l'occasion de faire preuve d'une belle érudition acquise en grande partie à Paris; il s'est inspiré beaucoup des travaux d'Esmein, de Chavegrin, de Demomby, ainsi que de ceux de Tocqueville, de Laboulaye et de Duvergier dans sa comparaison des constitutions suisse et américaine.

M. de Hory a présenté au public surtout un ouvrage documentaire; il a traduit et commenté trois points principaux de la Constitution fédérale : l'Assemblée, le Conseil et le Tribunal fédéraux. A vrai dire, il a principalement traduit. On comprendra la portée de ce tra-

vail quand on saura que non seulement l'auteur ne pouvait s'appuyer sur aucune étude hongroise déjà faite, mais qu'il a encore eu à créer presque de toutes pièces un vocabulaire juridique spécial. Ajoutons que la plaquette récemment parue n'est qu'une introduction au grand ouvrage analytique et critique que M. de Hory prépare sur le droit public suisse. L'accueil fait à cette excellente préface l'encouragera à poursuivre.

§

Un autre jeune juriste de l'Université transylvaine, M. Roland Deàky, nous entretient sur quatre-vingts pages de la **Situation juridique du royaume de Croatie-Slavonie-Dalmatie**. Cette situation a été récemment l'objet des plus vives controverses, même en France, après avoir été totalement oubliée pendant quarante ans. La crise politique qui sévit en Croatie en ce moment a remis en question la thèse de l'Unité territoriale hongroise. Les Hongrois affirment, documents en main, que la Croatie a toujours fait partie territorialement intégrante de leur pays ; certains Croates, documents en main également, prouvent au contraire que la Croatie a été souveraine jusqu'en 1868, époque à laquelle elle a renoncé de son propre aveu à sa souveraineté. Cette dernière thèse a été défendue en France par M. G. Horn (ne pas confondre avec l'éminent historien Emile Horn, auteur d'un bel ouvrage sur Ràkoczi), dans un volume d'un format exceptionnellement immense publié par la Librairie générale de droit. M. Horn a le malheur d'appuyer tous ses raisonnements sur un traité (dit de Krifzevci, en 1102) qui n'existe pas (il l'avoue !). M. Deàky oppose à cette thèse généreuse, mais peu fondée, une thèse juridiquement impeccable, bien appuyée par des déductions logiques. Son livre est une arme de combat, comme du reste il l'affirme dans sa préface.

« Le droit vivant, le droit pur est la plus puissante défense de notre constitution contre les attaques. La connaissance correcte des vérités du droit public est d'une grande importance par conséquent. »

Et c'est dans ce dogmatisme juridique absolu que consiste la grande supériorité de l'ouvrage de M. Deàky. Il y fait peu d'histoire, trop peu même à notre avis. Malgré cela, cet ouvrage est excellent et ruine la thèse *juridique* de M. Horn. Mais il ne ruine pas du tout sa thèse *historique*, et c'est regrettable. Il prouve qu'en 1868, c'est l'unité territoriale qui a prévalu, mais il ne s'occupe pas assez de ce traité hyperbolique de 1102, qui a eu la double vertu de ne pas exister, et de procréer, à huit siècles de distance, une grande théorie constitutionnelle et beaucoup d'in-octavos.

La méthode de M. Deàky est très précise : son livre est bien divisé, facile à consulter, et bien écrit, en un style qu'il a réussi à ne pas être lourd du tout, malgré les citations d'articles de lois et de docu-

ments. Enfin, cet ouvrage aussi comble une lacune, étant le second seulement qui a paru en Hongrie sur cette question vitale de la Croatie depuis 1855.

§

C'est un peu tard que je rends compte du **Démon**, la pièce de M. Molnàr, qui a été l'un des succès de la saison dernière à Budapest. Cette charmante comédie est une apologie enthousiaste de l'amour *libre*, c'est-à-dire de l'amour en dehors du mariage. Un jeune homme pauvre aimait une orpheline ; l'orpheline épousa un financier millionnaire ; le jeune homme devint peintre de talent. Ils se retrouvent ; elle aime son mari d'une affection solide, et son mari a pour elle un grand amour ; le peintre est aimé d'une humble maîtresse et d'une jeune fille qui cache sous des dehors d'*american girl* une sensibilité profonde. Le démon arrive : au nom du sublime amour qui a uni autrefois l'orpheline au pauvre peintre, il brise tous les liens qui les retiennent loin l'un de l'autre : pour les donner l'un à l'autre il n'hésite pas à faire le malheur du bon mari, de la petite modèle et de la jeune fille, il proclame le droit de la passion païenne en face de toutes ces affections sincères, mais un peu ternes.

Le Démon.— Alors, c'est une pensée mauvaise ? Mais non, elle est bonne, elle est ardente et c'est d'elle que rayonne tout ce qui est une joie de bonheur dans votre triste vie humaine ! Il faut savoir payer pour cela, pauvre espèce avare ! Si tu bois du vin, tu te ruines ; mais pendant que tu bois, tu entends dans ton cœur la musique des anges. Tu payes, mais cela en vaut la peine. Le sucre te donne mal aux dents, mais il est doux. Vos plus sublimes chansons font mourir ceux qui les ont faites ! C'est une pauvre vertu humaine d'être économe, de repousser le vin, les chansons, les baisers de la femme... La plus humble chandelle vous apprend que cela vaut la peine de mourir pour un peu de chaleur et un peu de lumière. La vie est faite pour qu'elle vous consume ? Il faut brûler, mourir, écraser les autres ! Ce sont des paroles vulgaires, je le sais : aimez-vous les uns les autres, dit le grand précepte ; mais, pour faire cela, vous êtes trop jeunes encore, avec vos misérables millions d'années d'existence... Et c'est pour cela que ce précepte n'a fait que des martyrs, des ascètes ou des menteurs... Ne mentons plus, le monde triomphant est à moi, à moi qui vous chuchote dans l'oreille ce qui est votre secrète foi à tous... qui ne baptise pas avec de l'eau, mais avec de la flamme... comprenez-vous ?

La passion païenne triomphe, sans tenir compte de tous les cœurs qu'elle brise, et cela a beau ne pas être moral, c'est très beau. C'est une superbe réaction contre l'esprit germanique qui a envahi la littérature hongroise avec sa morale étroite, c'est une œuvre issue de la grande tradition latine, l'exaltation de ce que Nietzsche appelle *l'état appollonien*, et qui est, d'après M. Molnar, l'état de perfection.

La pièce est écrite avec infiniment d'esprit ; à côté des tirades lyriques, comme celle que j'ai citée, et dont la plus belle est la lettre d'a-

mour que le démon dicte à la jeune femme au second acte, il y a des scènes pleines de *mots* spirituels : le second acte est une des choses les plus brillantes que le théâtre hongrois ait vues depuis longtemps. M. Molnar doit connaître à fond la nouvelle littérature théâtrale française, et il est de l'école de Capus... pour le style.

§

MEMENTO. — *La reconnaissance de ceux qui viennent après* (cela tient en deux mots en hongrois), de M. Menyhért, est une pièce sarcastique. C'est du théâtre cruel. C'est un peu inégal, un peu obscur, mais intéressant. Cela rappelle « En Plongée », du Grand-Guignol, par certains côtés.

F. DE GERANDO.

LETTRES TCHÈQUES

F.-A. Subert : *Dejiny Nàrodniho divadla v Praze 1883-1890*. Unie, Prague. — Franko V. Sasinek : *Obrana Svateho Methoda*. Turciansky Sv. Martin. — R. Targo : *Vyhubit, obraz slovenského utrpeni*. Emile Solc, Telc. — *Cechische Revue*. Grosman et Svoboda, Prague.

Les 24 et 25 novembre derniers, le second théâtre national tchèque, propriété de Kralovské Vinohrady, la plus importante des villes agglomérées au vieux Prague, a solennellement ouvert ses portes à un public qui y a applaudi *Godiva*, un nouveau drame de Vrchlicky, le poète universel et infatigable, et *le Juif polonais*, opéra de Karl Weis, sur un texte tiré d'Erckmann-Chatrian par Victor Léon et M. Richard Batka. La direction de ce nouveau théâtre tchèque est échue à ce même M. Fr. A. Subert qui, le 13 mars 1883, avait été élu à l'unanimité directeur du *Narodni Divadlo* et, qui vient de publier le volume initial d'une importante histoire de ce premier théâtre.

Il va sans dire qu'il ne s'agit pas, dans cette œuvre, dont certaines pages rappellent le Maxime Du Camp de *Paris, sa vie, ses organes*, d'une histoire du théâtre d'expression tchèque en Bohême, mais seulement de l'édifice, cher à la nation, dont on peut dire que chaque pierre a été payée et façonnée par la Bohême entière, riche ou pauvre, sans aucun secours de l'Etat. Cet édifice avait été désiré dès 1771 par quelques amateurs de cette sorte de langue morte qu'était alors le tchèque et dont on s'occupait à peu près comme aujourd'hui du gaélique ; en 1786, il y avait déjà des écrivains tchèques pour en émettre le vœu, dès 1845 il y a une *intelligentia* et une bourgeoisie pour le vouloir ; dès 1850 c'est une nation entière qui parle tchèque et se l'assigne pour but. En 1868, pose de la pierre angulaire.

Le nom de deux hommes politiques reste attaché à l'histoire de cette fondation : le député Ladislav Rieger et le staroste Skramlik. L'inauguration devait avoir lieu à la date des noces de l'archiduc

Rudolf et de la princesse Stéfanie de Belgique, le couple princier devant vivre à Prague. La solennité dut subir tous les retards du mariage, mais eut enfin lieu le 11 juin 1881 et fut suivie de douze représentations, rien n'étant encore achevé. Mais, le 12 août, un incendie détruit tout. Du jour au lendemain la nation souscrit un million de florins; on se remet à l'œuvre. La catastrophe est envisagée aujourd'hui comme providentielle. En effet, on profita pour le mieux des expériences faites ; le *Narodni Divadlo* actuel fut considérablement amélioré, ce théâtre phénix est l'un des plus agréables du monde ; celui qui avait brûlé, en quelque sorte avant la lettre, avait au contraire promis d'être très inconfortable.

Les souvenirs de M. F.-A. Subert deviennent ici particulièrement intéressants. La salle et la scène sont livrées aux ouvriers ; c'est un tapage et une fièvre du diable. On répète ailleurs, au théâtre Provisoire ou au Nouveau Théâtre tchèque. Dix jours avant l'ouverture, la troupe peut enfin s'installer sur la scène, mais la salle appartient encore à la turbulence des tapissiers et des charpentiers ; les acteurs ne s'entendent pas, les feuillets des partitions s'envolent aux courants d'air. Le 18 novembre 1883, on inaugure avec la *Libuse* de Smetana. Une intuition du génie de Joseph Manes, qui s'inspire des costumes slovaques encore existant aujourd'hui, nous vaut des costumes préhistoriques slaves que la science actuelle n'est pas encore parvenue à modifier. Le 19 novembre, c'est le drame de Bohumil Adamek : *Solimena ;* le lendemain l'opéra de Dvorak : *Dmitri*. L'exaltation est telle dans tout le pays que M. Subert obtient de la Direction des chemins de fer l'organisation de trains spéciaux. Trois fois par semaine pour chaque région serait peut-être suffisant ? Pas du tout, chaque ville veut les siens. Le télégraphe n'a plus à fonctionner tout le jour que pour assurer les billets. Les Tchèques d'Amérique nolisent un vaisseau pour la circonstance et arrivent en délégation triomphale.

Ce n'est rien d'avoir construit l'édifice ; il faut en assurer le fonctionnement et le répertoire. Il faut reviser toutes les partitions, tous les textes. Ce que sont à la fois le Théâtre-Français, le Grand Opéra et l'Opéra-Comique, le *Narodni Divadlo* le veut être pour la nation tchèque : une Académie de la parole et de la musique. Il faut que pas un mot n'ait ses papiers de bonne naturalisation tchèque. On n'a pas idée des difficultés que l'amour de la perfection peut créer : un exemple. On veut des traductions des principaux chefs-d'œuvre européens. J.-V. Sladek se charge de Shakespeare : voici les artistes qui, dès le début de leur existence d'acteurs, jouaient au Théâtre provisoire une précédente traduction, obligés de se mettre en tête la nouvelle. Le Directeur voyage en France, en Italie, en Autriche, en Allemagne pour nouer les relations avec les scènes, les auteurs et

les compositeurs étrangers. L'archiduc Ludwig-Victor impose *Lohengrin* et *l'Asraël* de M. Franchetti ; il accourt de Vienne pour cette représentation. Les Directeurs de théâtre étrangers arrivent les uns après les autres étudier le fonctionnement du nouvel institut. Dès le jour de l'inauguration de ce bel édifice, la nation et la langue tchèques en tant que nation et langue de culture moderne font figure dans le concert européen des lettres et des arts.

Un répertoire étranger d'une variété étonnante, des représentations modèles, un répertoire national d'une homogénéité parfaite sont aujourd'hui la gloire du *Narodni Divadlo*, enregistrée par l'Europe lors de l'Exposition internationale de Théâtre et de musique, à Vienne, où la troupe tchèque remporta les succès que l'on sait. Le fait que ce premier théâtre n'ait plus suffi et qu'il ait fallu créer celui de la ville de Vinohrady en dit long sur les progrès accomplis en un quart de siècle. On trouvera dans l'œuvre de M. F.-A. Subert non seulement tous les renseignements sur cette intense vie artistique et ces affaires d'administration compliquées, mais le portrait de tous les hommes qui ont été mêlés à cet épisode d'histoire littéraire, y compris les acteurs et les actrices, et le programme jour après jour des représentations. Nous en sommes là. Les prochains volumes nous donneront, j'espère, l'historique des rapports du *Narodni Divadlo* avec tous les contemporains célèbres dont les œuvres y ont reçu l'une des plus enviables hospitalités.

— Les querelles nationales ne respectent rien. La science catholilique hongroise se bat avec la science catholique tchéco-slovaque à coups de saints. Ç'est surtout à saint Méthode, apôtre *panslaviste* au sens madyar du mot, paraît-il, que les Madyars en veulent. M. Ferdinand Hummer s'est distingué, lors de l'Encyclique *Grande manus* (30 septembre 1880) par la virulence de ses attaques. M. Franko V. Sasinek, dans un travail fort bien fait, **Obrana Svateho Methoda**, prend aujourd'hui avec une autorité irrécusable la *Défense* du saint slave, et prouve ou la mauvaise foi, quoique le mot ne soit pas prononcé, ou la documentation incomplète de M. Hummer. Le débat est fort intéressant et touche à une multitude de points historiques : il montre qu'au IXe siècle déjà les questions nationales ou plutôt les haines de race interviennent avec autant de violence qu'aujourd'hui dans des débats qui auraient dû rester purement ecclésiastiques ou plutôt qui n'auraient pas eu lieu du tout si l'on s'était occupé de théologie et non de conquêtes. Il démontre aussi que toutes les notions d'histoire ecclésiastique que nous acceptons sur des bases purement allemandes tendent à défigurer les actes et paroles des apôtres slaves. Saint Méthode eut pour ennemi et accusateur l'Evêque de Passau, Hermanrik, l'Evêque de Freising, Anno, et le prêtre Viching, à la cour de Svatopluk, prince de Moravie.

M. Hummer reprend toutes leurs accusations, mais ce qu'il ne dit pas c'est que Rome a toujours donné gain de cause à Méthode, du vivant de Méthode déjà, si bien que Viching, même devenu évêque de Nyitra, fut soumis à son autorité d'archevêque de Moravie. Au point de vue catholique, du reste, la chose est jugée. Les apôtres slaves sont sur les autels et y resteront en dépit des ridicules protestations madyares. Saint Etienne a réorganisé le christianisme en Hongrie après que l'invasion madyare y avait désorganisé la première organisation de saint Méthode. Vouloir faire de cette première organisation une église schismatique tout simplement parce qu'elle était slave, telle est la thèse Hummer qui ne se relèvera plus du coup que vient de lui porter M. Sasinek, dont il faudrait que l'impeccable travail soit traduit prochainement. Saint Etienne, du reste, serait-il plus grand pour nous si saint Méthode avait été vraiment schismatique ? Pour les Madyars peut-être, car il eût annulé les débris de l'œuvre de son prédécesseur, au lieu de la remettre d'aplomb, c'est-à-dire que,à proprement parler,il n'eût pas eu de prédécesseur. Mais ce qui est humiliant pour un Madyar ne l'est pas nécessairement pour un saint. Il est définitivement avéré que saint Etienne a réparé le mal fait à l'œuvre de saint Méthode par les siens. Le catholicisme y gagne deux saints au lieu d'un. Mais que c'est donc drôle que ce fanatisme nationaliste qui voudrait arracher son Patron au voisin !

— Il est vrai qu'il voudrait même l'empêcher de prier, de vivre et d'être enterré en sa langue... Pour ce qui est d'être baptisé, cela va de soi! L'état civil madyarise même les noms de famille et les curés madyars refusent les prénoms slaves. Il est bien dommage que les versions françaises et allemandes de **Vyhubit**, le petit livre de M. Targo,n'aient pas encore paru. C'est le tableau succinct de toutes les violations de la loi hongroise accomplies aux dépens des Slovaques par les autorités madyares avec une audace croissante ces dernières années. Les écoles, l'église, les consulats et les communes, les administrations et surtout les tribunaux, les chemins de fer, les postes et télégraphes, l'industrie et le commerce, l'aristocratie et le capitalisme juif, la société et les associations, la littérature officielle, l'état civil, tout est succinctement passé en revue et sous chaque rubrique sont énumérés les dénis de justice les plus flagrants et quelques belles et bonnes atrocités dans le nombre. Au lendemain du massacre de Cernova, dont tant de journaux français ont publié, émanant de plumes madyares, des récits éhontés, en contradiction même avec ce que les journaux madyars et les débats du Parlement ont admis, une telle publication ne manque pas d'actualité. Dans le numéro du 11 décembre des *Narodni Listy*, M. Adolf Heiduk lance un *Appel au trône après le massacre de Cernova*, qui est bien le

morceau d'éloquence lyrique le plus beau et le plus touchant qui ait été écrit en tchèque depuis les *Chants d'un Esclave* de Svatopluk Cech, dont la 30e édition vient de paraître. Que du moins ceux qui, faute de comprendre le tchèque ou le slovaque, savent un peu d'allemand veuillent bien jeter un coup d'œil sur le numéro de décembre de la *Cechische Revue* et y lire l'article de M. Bohdan Pavlu sur le *Bain de Sang* de Cernova.

— La **Cechische Revue** en question atteint sa seconde année d'existence. Elle est admirablement dirigée par le Dr Ernest Kraus qu'ont rendu célèbre de beaux et importants travaux sur le séjour de Smétana à Gœteborg. A signaler dans les derniers numéros la sévère étude en cours du Dr Ottokar Kadner sur le médecin, philosophe, philanthrope d'un savoir encyclopédique *Karel Slavoj Amerling* (1807-1884), l'étude des Dr Fr. Drtina et O. Wagner sur le *lycée de filles de Kralove Hradec,* enfin celle où le Dr Jaroslav Demel pose cette question : *A qui appartient le château de Prague?* La réponse en effet implique une reconnaissance du principe de l'autonomie du royaume de Bohême. La critique d'art est représentée dans cette revue tchèque en allemand par M. Karel B. Madl (lire sona rticle *Comment était Jean Huss* d'après l'étude iconographique des Dr Wilhelm Faber et Julius Furth), et par M. Milos Jiranek (étude sur *la Galerie moderne de Prague*). Le Dr Zdenko Nejedly y a la critique musicale (*la Littérature étrangère sur Smetana*). Enfin la traduction allemande du livre de M. S. Machar sur *Rome* forme actuellement à la revue une sorte de feuilleton fait d'impressions de voyage, présentées sous une forme assez vive et plaisante. Et quand même nous sommes loin des *Pélerines de Venise*, un tel livre constitue une nouveauté pour la littérature tchèque assez pauvre jusqu'ici en récits de voyages. Un petit détail montrera le calme sérieux avec lequel la rédaction de la revue envisage les choses : ponctualité de l'expédition d'une part, mais vacances assurées de l'autre : la *Cechische Revue* paraît le premier vendredi de chaque mois, « août et septembre exceptés ».

WILLIAM RITTER.

LA FRANCE JUGÉE A L'ÉTRANGER

Le Livre français aux Etats-Unis. — M. Hugues Le Roux et quelques moralistes commerciaux découvrirent, il n'y a pas longtemps, que l'Amérique du Nord ignorait la vraie littérature française, et ils se proposèrent de fonder une agence qui viendrait à son secours en lui faisant connaître nos bons auteurs. Le ridicule de ce projet a agacé les Américains, dès qu'ils l'ont connu un peu en détail. L'idée d'un M. Hugues Le Roux venant guider leur lecture les a mis en colère. Sont-ils, oui ou non, un peuple civilisé, et, s'ils sont civilisés, comment donc ignoreraient-

ils la littérature française ? D'ailleurs, M. Le Roux appelant Huysmans un écrivain belge et vantant le charme des *romans* de M. Maeterlinck leur a paru un mentor plutôt burlesque. Depuis quelque temps, les journaux de là-bas s'égaient de cette histoire. Dans l'un des plus considérables, le *Sun*, de Baltimore, M. James Huneker, un critique des mieux renseignés, s'est amusé à passer la revue des auteurs favoris des Américains. Il y en a, comme on verra, pour tous les goûts.

« Sans doute, dit M. Huneker, le plan de ces messieurs est plein de bonnes intentions; nous n'attaquerons donc pas les motifs qui ont guidé M. Le Roux et ses associés dans leur projet d'apprendre aux Américains à apprécier la valeur de la pure littérature française.

C'est une noble ambition que de vouloir ouvrir les yeux à une nation sur ses imperfections ; de vouloir nous faire comprendre que la France ni même Paris ne sont pas un vaste Montmartre ou un immense Quartier latin ; que des écrivains comme Zola, Maupassant, Prévost, Pierre Louys ou Bourget ne donnent pas des Français et Françaises une idée toujours bien exacte. La vie de famille, nous assure M. Le Roux, existe réellement en France, bien que les touristes américains, forts de leurs promenades sur les grands boulevards, le contestent formellement. La bonne littérature et le roman honnête nous seront donc fournis par la nouvelle agence.

Ce qu'il ya de plus curieux dans tout cela, c'est qu'il y ait parmi nous des gens pour prendre l'histoire au sérieux. La vérité, c'est que nous n'avons nullement besoin que l'on propage chez nous la « bonne » littérature. Pour un lecteur de Zola, nous avons une centaine de lecteurs de Hugo, et Zola, d'ailleurs, n'est pas si noir qu'on veut bien le dire. M. Simon Brentano, de la maison des grands éditeurs et importateurs de livres étrangers, a protesté contre ce fait que nous n'aimerions que les « mauvais » livres français, et il me semble que sa voix est assez autorisée. Nul n'est mieux placé pour tâter le pouls au public lisant. Sans doute, la noble et sonore prose des sermons de Bossuet est lue avec un peu moins d'assiduité que celle de Bourget ; cependant Bossuet aussi bien que Fénelon est la nourriture de beaucoups d'étudiants ès lettres françaises, en cette terre bénie. Nous lisons pêle-mêle Bazin et les romans socialistes de J.-H. Rosny ; nous admirons les soyeuses (1) subtilités d'Anatole France — est-il sur la liste de M. Le Roux ? — et nous nous gardons d'oublier les heures dorées passées en compagnie du vieux Dumas. Quant à Montesquieu, Voltaire et Rousseau, ils nous sont familiers, ils font partie de la maison.

Cette liste est loin d'être finie. L'Amérique lit Flaubert (trop souvent, il est vrai, dans la traduction) ; elle lit Balzac, le géant ; elle lit le charmant Alphonse Daudet ; elle a lu la maintenant inoffensive

(1) *Silken.*

George Sand ; elle lit et admire Coppée. Les Malot, Droz, Halévy, Theuriet, Ferdinand Fabre — dont les scènes de la vie cléricale sont pourtant de petits chefs-d'œuvre — Feuillet, Cherbuliez sont, à la vérité, passés de mode chez nous. Mais nous goûtons le sel gaulois de Maupassant, nous sommes touchés par la sentimentalité et étonnés par la virtuosité de Pierre Loti ; il n'est pas jusqu'à la piquante et savoureuse ironie de Huysmans qui ne nous plaise. Voici La Bruyère et Sévigné. Voici Théophile Gautier. Voici Saint-Simon. Voici même Paul Hervieu et les frères Margueritte. Voici l'étonnant Paul Adam, toute une littérature. Montaigne et Rabelais ont parmi nous des légions de lecteurs. Peut-être les considérez-vous comme immoraux ? Mérimée est toujours lu, et aussi l'auteur de Paul et Virginie ; et aussi Erckmann-Chatrian. Les Goncourt ont des amis, moins nombreux peut-être, mais très sérieux, et Stendhal, après plus d'un demi-siècle, trouve enfin les siens. On voit qu'en fait de littérature romanesque l'Amérique n'a pas trop mauvais goût. Chateaubriand est-il démodé ? Peut-être, et pourtant on vient de nous donner une nouvelle traduction d'*Atala*. Mais je ne cite que les têtes de colonne. L'amateur américain de romans français a un choix immense parmi les meilleurs.

Quelles sont donc les pures œuvres d'art que M. Le Roux se propose de nous révéler ? La « Nouvelle Littérature » de Casella et Gaubert englobe toute la production des jeunes écrivains de 1895 à 1905 : est-ce parmi cette liste qu'il va nous convier à choisir ? Ou bien ne se proposerait-il pas plutôt de nous insinuer les œuvres pasteurisées du pasteur Wagner ? En attendant, qu'il sache que nous goûtons fort Maeterlinck, auteur assez moral, je pense, encore que sa *Monna Vanna* ait été défendue à Londres. Nous connaissons Rodenbach et Saint-Georges de Bouhélier, Boylesve et Paul Claudel, Edouard Dujardin, dont la *Source du Fleuve chrétien* est un livre remarquable. Nous connaissons le brillant Remy de Gourmont. Nous n'ignorons ni Charles Guérin, ni Ch.-H. Hirsch, ni Myriam Harry. Mais, à quoi bon prolonger cette liste ? Où sont donc les noms que M. Le Roux voudrait nous faire connaître ? Mais où sont les romans de l'an passé ?

Ajoutons seulement que l'Amérique est familière avec le théâtre classique français. Nous avons entendu parler, le croirait-on, de Racine, de Molière et de Corneille. Depuis Rachel jusqu'à Sarah Bernhardt, des acteurs français sont venus nous jouer les plus belles ou curieuses pièces de théâtre, qu'elles soient de Racine ou de Sardou. En philosophie ou en histoire, Diderot, Pascal, Cousin, Guizot, Taine, Thierry, Nisard, Michelet, Renan sont fort connus des lecteurs américains. Parmi les critiques, Sainte-Beuve et Taine, Brunetière, Caro, Rod, Faguet, Lemaître et Gourmont, déjà nommé, sont consultés par tous. Leurs œuvres sont dans les librairies de toutes

nos villes importantes, où elles ont une vente constante. Quant à la poésie, elle est peut-être moins populaire. Cependant Hugo fait exception, et Lamartine, Musset, Vigny, Baudelaire, Verlaine ont leurs amis.

Il est vrai, il y a parmi nous des imbéciles ou des ignorants qui s'imaginent que la France est la contrée la plus corrompue du globe. Mais ce n'est vraiment pas la faute des écrivains français. La littérature française a toujours été plus franche que la littérature anglaise ; elle ne connaît pas l'hypocrisie qui affaiblit la valeur de la production britannique. L'étude des langues et des littératures ne se fait plus guère dans les sermons et dans les traités de morale. Il faudrait une autorité un peu supérieure à celle de M. Hugues Le Roux pour nous convertir à la lecture de ses propres œuvres, qui sont probablement des plus respectables. Nous ne tenons pas beaucoup à être envahis par le roman que l'on appelle « realistic (1) » ; que l'on arrache cette mauvaise herbe, qu'elle soit française, anglaise ou allemande. Nous savons par quoi la remplacer et les conseils de M. Hugues Le Roux sont tout à fait superflus. Qu'ils s'imaginent, lui et ses associés, que l'Amérique ignore la saine et vraie littérature française, c'est proprement une insulte à notre adresse.

Tel est ce curieux article, dont j'ai seulement un peu abrégé les conclusions. M. Huneker se demande à plusieurs reprises quels sont les livres que M. Le Roux voudrait importer en Amérique. Nous croyons savoir que le premier envoi sera formé des *Romans* de Mæterlinck, du *Théâtre* d'Emile Faguet, des *Poésies* de Jules Claretie et des *Œuvres historiques* de Maurice Donnay. *Le Matin* assure l'opération pour soixante-quatre mille francs.

LUCILE DUBOIS.

VARIÉTÉS

Berlioz à Munich. — Annonces matrimoniales.

Berlioz à Munich. — Pendant dix années — depuis la retraite de Levi jusqu'à l'avénement de Mottl — l'opéra de Munich était en déchéance. Sa réputation se maintenait péniblement, grâce à sa gloire passée et à la création du *Prinz Regententheater*, où l'on réunissait en été quelques grands artistes ; mais l'Opéra n'en ressemblait pas moins, tout le reste de l'année, à un foyer éteint et abandonné, et de rares talents, comme Ternina et Fremstad qui s'y firent applaudir se contentèrent de passer.

Mottl, en moins d'une année, se révéla le magicien et le régénérateur de la vie musicale de Munich, et l'on y parlera un jour, hélas !

(1) Ce mot pourrait à peu près se traduire par photographique. Il ne signifie aucunement : *réaliste* ni *naturaliste*.

de l'ére actuelle comme du « bon vieux temps ». Il y a un coin de Munich toujours assiégé maintenant par une foule plus patiente assurément que ne le seraient des Français, mais non moins enthousiaste! C'est la caisse de l'Opéra. C'est qu'en vérité il y a des œuvres que nous croyions si bien connaître que nous songions à les oublier, dont Mottl a su nous donner comme une impression première, en nous en révélant toute la portée. Ainsi de la fièvre, de la fougue, du génie renfermé et comme étouffé encore qu'il y a dans *Rienzi !* quelle leçon poignante il a su nous en faire! Rien d'étonnant que Wagner lui-même, si altier et si juste à marquer les distances, ait admiré hautement les facultés extraordinaires de Mottl, tout jeune alors. Cette appréciation favorable s'affirme aujourd'hui dans une lettre de Wagner, qu'Angelo Neumann vient de publier dans ses Mémoires.

Mais si Wagner s'entend mieux que jamais à Munich, il n'y a pas que lui! Le génie musical auquel Mottl a voué une piété toute spéciale, et des efforts uniques, c'est Berlioz. Après une audition inoubliable de *Roméo et Juliette* dans un concert du printemps dernier, le public munichois, jusque-là réfractaire à Berlioz, s'est avoué vaincu. Enfin *Les Troyens* ont suscité ici une véritable émotion. Le grand Levi, un peu mollement, un peu par acquit de conscience, les avait montés il y a douze ans. Mais interprétés sans amour, ni l'orchestre, ni les chanteurs n'avaient su imposer cette œuvre sublime. Si elle ne fut pas comprise, il y a eu de la faute de Levi. Mottl fut cet autre Ulysse qui sut faire prendre d'assaut, non par des Grecs, mais des « Troyens » cette fois, le cœur même d'une ville. Il est vrai que le chef d'orchestre s'est trouvé singulièrement secondé par la Didon de Mlle Fassbender, qui a été extrêmement remarquable. Si la voix de Ternina, la Didon d'il y a douze ans, fut plus belle, son tempérament artistique faillit, où celui de Fassbender a été sans rival. Cette femme, originaire de Bohême, élève de Mottl à Carlsruhe, est engagée à Munich depuis peu. Sa voix au timbre séduisant, avec son merveilleux médium, est cependant discutable. Ce qui n'est pas discutable, c'est qu'elle est géniale; qu'il ne s'est jamais vu dans la passion une pareille frénésie, unie à une pareille grandeur. En vérité, la vie journalière, ce soir-là, semblait suspendue. On eût pu se croire aux jours d'Eschyle ou de Sophocle, et le public lui-même, profondément saisi, semblait transformé en un public grec. On ne rêve plus maintenant que de la prochaine représentation des *Troyens*, qui aura lieu en janvier. Mais je rêve, moi, que les Français aient leur part de la fête. Et Berlioz étant le plus grand génie musical de leur nation, je rêve que *les Troyens* soient donnés au *Prinz Regententheater* en été avec les opéras de Wagner, et que les Français tout spécialement y soient conviés. Mais je ne rêve rien du tout! Mon idée, énoncée partout dès le lendemain du spectacle — car il n'est rien de moins

chimérique que la sympathie que les Munichois portent aux Français — mon idée est déjà un projet.

ANNETTE KOLB.

§

Annonces matrimoniales. — Une lecture que je vous recommande est celle des annonces de mariage dont un grand journal s'est fait une spécialité. Naguère on demandait aux gazettes des opinions politiques, puis des informations et des nouvelles. Maintenant on y cherche mari ou femme. Et si vous ne vous doutiez pas de la fièvre qu'apportent ces annonces, — observez, chaque matin, les passants dans la rue, dans les omnibus : vous les verrez déplier anxieusement la feuille en question, se ruer sur la sixième page... Pour soixante-quinze centimes la ligne, avez-vous songé que la fortune, l'amour et le bonheur sont là ?

Et j'ai fait comme tout le monde, et me suis ruée sur les Annonces. D'abord c'est une étude, il faut être au courant des abréviations : c'est comme l'épigraphie ; faute d'être initié, vous risquez d'interpréter tout de travers. Ainsi, quand vous voyez : *dame Vg*. — N'allez pas vous figurer : « dame vierge. » C'est *dame viager*, ce qui est beaucoup plus intéressant. — *Jeune femme div*. Moi je traduisais : « Jeune femme divine. » Réflexion faite, c'était *divorcée*. Avec un peu d'habitude, cela va tout seul, et vous comprenez sans la moindre difficulté que *Monsieur b. s. t. r. t. s. t. d.* signifie : *Monsieur bien sous tous rapports très sérieux et très distingué.*

Une fois au courant, il ne me restait plus qu'à rédiger la mienne dans les termes les plus alléchants possibles. — Ce que je fis : Dame *b. s. t. r.* ép. Monsieur *b. s. t. r. g. c. et g. f. t. s.*

Pour les profanes : « Dame bien sous tous rapports, épouserait Monsieur bien sous tous rapports, grand cœur et grande fortune, très sérieux. » Car il faut, en la circonstance, dédaigner toute fausse modestie, et se résoudre à dévoiler ses mérites — avec abréviations.

Et en attendant les réponses qui ne vont pas manquer d'affluer à des propositions si séduisantes et si originales, j'ai cherché dans les annonces du jour si je ne trouverais pas déjà, comme on dit, chaussure à mon pied.

Jeune homme, blond, caractère et goûts très élevés, âme d'élite, épouserait demoiselle avec dot *très sérieuse et très gaie.*

Au premier abord, ceci peut paraître contradictoire. Mais en y réfléchissant : *très sérieuse* concerne la dot — *très gaie*, la demoiselle quand il est l'heure de rire. De sorte que ce jeune homme blond, en outre de son caractère élevé, nous apparaît très sagace et très avisé.

Industriel, grand, distingué, désire mariage ecclésiastique ou notaire.

Sous-entendre, j'aime à croire : par intermédiaire de...? — Les ecclésiastiques d'ailleurs, pour cet usage, sont très demandés. Ainsi la suivante :

Demoiselle d'un certain âge *présentée* par ecclésiastique...

On ne dit pas si c'est en liberté.

— Dame ayant fait ses études médicales, femme d'esprit, de grand cœur et de grand dévouement, âme d'élite...

C'est inimaginable ce que ces annonces nous révèlent d'âmes d'élite qui sans elles seraient sans doute restées dans l'ombre. C'est à croire qu'elles s'y sont toutes réfugiées...

Nature au-dessus du vulgaire — ppre. [Ce ppre m'embarrasse. Est-ce *propre* ou *propriétaire ?*] désire mariage avec homme de cœur, isolé, attristé ou infirme, 70 à 80 ans — 20.000 fr. de rentes.

Me voilà fixée. Cette dame est-elle propre ? Je voudrais le croire. Mais à coup sûr, elle n'est pas propriétaire.

71 ans industriel, gagnant 50.000 fr. par an et venant d'hériter [à soixante-et-onze ans, le point a son intérêt], désire mariage avec jeune femme 16 à 20 ans.

Et il trouvera, soyez-en persuadé — seize ans, et même au-dessous — et il recevra tant de réponses qu'il ne saura à qui entendre. — Celle-ci en aura-t-elle autant ?

Dame 69 ans, très sérieuse [Ah ! la mignonne ! c'est gentil à son âge !] désire mariage avec Monsieur 50 ans au moins.

Comme elle ne dit pas qu'elle vient d'hériter, ni qu'elle se dispose à faire hériter, on peut craindre qu'elle n'ait pas le même succès.

Il s'en faut que toutes les vieilles dames soient aussi sérieuses. Il y a, au contraire, les sexagénaires qui se proclament « toutes jeunes d'aspiration », les veuves et divorcées, qui offrent et garantissent leur gaieté folle, bien de circonstance, et puis glissent dans l'annonce, sans y toucher : « *3 e.* », « *4 e.* », ce qui signifie tout bonnement : « trois enfants », « quatre enfants » en sus de la gaieté; celles qui emploient cette formule détachée et condescendante : « sans fortune, *accepterait* Monsieur très riche. » Et pourquoi pas, en effet? — Vous trouverez le « grand-père qui désire marier petite-fille *d'un passé irréprochable* », vieillard fallacieux, s'il en fut, car je remarque qu'il réserve le présent ; les malins qui se font une collection de photographies féminines à bon marché :

Fonct. colonial, désire mariage, fortune secondaire, photographie indispensable.

... Quand vous voyez : « Monsieur idées très larges », pronostiquez à coup sûr que ce Monsieur à idées très larges va se déclarer prêt à

endosser une jeune personne dont la taille ne le sera pas moins, et pour cause...

Jeune homme au cœur généreux, voulant donner extension à commerce, épouserait demoiselle avec tache.

A-t-il un cœur généreux parce qu'il veut donner extension à commerce, ou parce qu'il épouserait demoiselle avec tache?

Mais en voici une qui m'a donné la chair de poule :

— Jeune homme voulant exploiter une industrie spéciale, recherche pour mariage demoiselle très douce, orpheline de campagne (et sans doute de père et mère), ayant dot minimum cent mille francs. *On serait heureux de rencontrer jeune fille de santé très délicate.*

Ouais! Cette industrie spéciale ne serait-elle pas celle de Barbe-Bleue? Jeunes filles délicates, ayez de la méfiance.

Et puisque nous en sommes aux spécialités, je livre celle-ci à vos méditations :

Pour cause de mort subite, docteur célibataire, cabinet de spécialiste, demande mariage en rapport.

Sic, *sic*, et *resic* ; En rapport avec la mort subite, le célibat ou le cabinet de spécialité?

Au surplus, ces deux petits mots : « *en rapport* », qui n'ont l'air de rien, demandent tout de même à être placés à propos, autrement :

Monsieur, 58 ans, 27 *frcs* de rentes à Troyes, épouserait *en rapport* gentille femme...

Mais je passe, je passe, et, cherchant fébrilement, parmi tant de grands cœurs et d'âmes d'élite, une proposition où il soit question d'autre chose que d'argent, je tombe en arrêt :

Capitaine b. s. t. r., convaincu et désintéressé, dédaigneux de tout calcul...

Vous admirez, comme moi, ce capitaine convaincu et dédaigneux de tout calcul, bien que vous ne sachiez de quoi, — et puis *in caudâ venenum*... (c'est de l'annonce que je parle) : — Dot 100.000 fr.

Quel désappointement, quelle désillusion! pour un capitaine convaincu et désintéressé!..

— Mais si la sincérité est absente de l'armée, en revanche, nous la retrouvons dans une profession pourtant bien décriée :

Dentiste, 32 ans, voulant s'établir, désire mariage avec dame 50 ans et plus qui lui achètera un cabinet.

A la bonne heure! Voilà qui est parler. Celui-là dédaigne même de se dire b. s. t. r. — Il ne fait pas la moindre allusion à la grandeur de ses sentiments, — pas davantage ne se prêtant à la recherche

d'une âme sœur. O dentiste, je t'estime, je t'aime, — et sincèrement regrette de n'avoir pas cinquante ans et plus, et surtout le capital suffisant pour t'établir. Je te l'offrirais immédiatement, pour la mâle et simple franchise de tes ouvertures matrimoniales, pour ton langage sans détour, qui n'est certes pas celui d'un arracheur de dents.

CHARLOTTE CHABRIER-RIEDER.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Histoire

Albert Savine et François Bournand : *Le 9 Thermidor ;* Michaud. 1 50

Littérature

Th. Dostïoevski : *Correspondance et voyage à l'étranger ;* traduit du russe par J.-W. Bienstock, avec un portrait ; « Mercure de France ». 7 50

Saint-Amant : *Les plus belles pages ;* « Mercure de France ». 3 »

Musique

Henri Hantich : *La Musique tchèque*; Per Lamm. » »

Philologie

R.-L. Graeme Ritchie : *Recherches sur la syntaxe de la conjonction* « Que » *dans l'ancien français ;* Champion. » »

Poésie

Francis Vielé-Griffin : *Poèmes et Poésies*, nouvelle édition, augmentée ; « Mercure de France ». 3 50

Publications d'Art

Armand Dayot : *L'Œuvre de Chardin et de Fragonard ;* Gittler. » »

Emile Gallé : *Ecrits pour l'art ;* Laurens. 5 »

P. Gauthiez : *Holbein ;* Laurens. 2 50

Henri Hymans : *Les Van Eyck ;* Laurens. 2 50

Paul Lafon : *Murillo ;* Laurens. 2 50

Questions religieuses

Emmanuel Desgrées du Lou : *De Léon XIII au Sillon ;* Bloud. » »

Roman

Ferdinand Bouché : *Les Mourlon ;* « L'Edition artistique ». » »

Eugène Herdies : *Le Roman de la Digue ;* « La Belgique artistique et littéraire ». 3 50

Headon Hill : *Sous peine de mort ;* adapté de l'anglais par F. Delmont. Monde illustré. 3 50

Louis de la Salle : *Le Réactionnaire ;* Sansot. 3 50

A. de Pène : *Pantins modernes ;* Douville. 3 50

Sociologie

Neera : *Les Idées d'une femme sur le Féminisme ;* Giard et Brière. 3 »

Georges Normandy : *La Question catalane ;* Bloud. 1 20

Voyages

Général L. de Beylié : *Prome et Samara, voyage archéologique en Birmanie et en Mésopotamie ;* Leroux. » »

Clive Holland : *Au Japon. Choses vues ;* Vuibert et Nony. » »

H. Labbé de la Maurinière : *Poitiers et Angoulême ;* Laurens. 3 50

J. Charles-Roux : *Nîmes ;* Bloud. » »

Henri Turot : *En Amérique latine ;* Vuibert et Nony. » »

Divers

L'Agenda économique ; Meunier. 1 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Hongrie et Grande-Roumanie. — L'anniversaire de la mort de Paul Verlaine. — Le Banquet Gustave Kahn. — *Le Meneur de Louves.* — Un nouvel évangile. — Reliques napoléoniennes. — Inédits. — La Société d'Art français. — La Saison d'opéra et d'opéra-comique à Monte-Carlo. — Publications du *Mercure de France.* — Le Sottisier universel.

Hongrie et Grande-Roumanie.

Mon cher directeur,

M. F. de Gérando a tenu à vous signaler une soi-disant « légère erreur » glissée dans mon article sur Hasdeu. M. de Gérando semble méconnaître étrangement le sens coutumier de l'expression « pays de langue, etc. ». Parce que précisément la Hongrie renferme « une population roumaine de 4 millions » (ce chiffre est même exagéré, — les Magyars en voudront beaucoup à M. de Gérando de falsifier ainsi leurs statistiques officielles, si tendancieuses et irrégulières elles-mêmes), j'avais le droit de la classer parmi les pays de langue roumaine, de même que les Français ont coutume et sont en droit de compter la Suisse ou le Canada parmi les pays de langue française, bien que dans l'un et l'autre de ces pays l'élément ethnique et philologique français ne soit pas prédominant.

Recevez, mon cher Directeur, l'expression de mes sentiments dévoués.

M. CRAIOVAN.

Munich, 4 janvier 1908.

Monsieur et cher Directeur,

Je ne songeais guère à prendre la défense de M. Craiovan. Mais puisque je ne trouve pas au *Mercure* du 1er janvier une réponse quelconque (1) à la rectification de M. de Gérando parue au nº du 16 décembre, je me permets, en tant que chroniqueur des Lettres Roumaines, de relever à mon tour l'erreur de mon sympathique confrère des Lettres Hongroises.

M. Craiovan certainement s'est mal exprimé : la Hongrie n'est pas un pays de langue roumaine. Nous savons avec l'historien Horvath que « depuis Adam tout le genre humain est hongrois ou tend à le redevenir ». Mais notre ami M. de Gérando ne voudrait pas nous faire accroire qu'il n'y eût plus de statistiques hongroises enflées en faveur des Maghyars : il suffit en Hongrie d'une dépense de fcs 1,25 pour s'affubler d'un nom maghyar et l'on ne dit pas le nombre de ceux qui, Roumains, Slaves, Allemands et Juifs surtout, en usent pour différents motifs, car cela seul prouverait déjà qu'il n'y a pas en Hongrie *qu'une nation hongroise.* Or l'on sait aussi que depuis Kossuth la grande industrie hongroise est de « hongariser même les pierres ». Bjœrnson l'a rappelé dernièrement avec quelque éclat.

La vérité est que « de Passau à la Mer Noire et d'Oderberg (Silésie) à l'Archipel, le peuple roumain est le plus nombreux », bien qu'éparpillé parmi plusieurs peuples étrangers. Le Plateau de Transylvanie est le berceau de la langue daco-roumaine. Quant à mettre en doute l'existence d'une langue roumaine en Istrie et en Macédoine, — et le texte de M. de Gerando

(1) Nous avons reçu trop tard la réponse de M. Craiovan pour l'insérer dans notre livraison du 1er janvier. Nous la donnons aujourd'hui, et nous pensons devoir publier en même temps la lettre de M. Marcel Montandon.

peut prêter à équivoque, du moins auprès des lecteurs français, — j'en appelle de M. de Gerando peu explicite à M. de Gerando mieux explicite et, sans citer des travaux roumains qui existent par dizaines, je renvoie aux études du grand romaniste *allemand* Gustave Weigand sur les dialectes aroumain et mégléno-roumain, à celles de M. Bartoli sur l'istro-roumain, à l'ouvrage du Dr Al. Budinsky : *die Ausbreitung der latein. Sprache* pour le macédo-roumain, aux articles de la revue française *Romania*, organe spécial de la philologie *romane*, ou encore à la récente brochure de M. C.-A. Bratter, le correspondant balcanique des *Hamburger Nachrichten : Die Katzo-walachische Frage.*

J'ose compter sur votre parfaite impartialité pour l'insertion de ces quelques lignes au prochain no du *Mercure* et en vous remerciant d'avance, je vous prie, monsieur et cher Directeur, d'agréer l'expression de mes sentiments très dévoués.

MARCEL MONTANDON.

§

L'anniversaire de la mort de Paul Verlaine a réuni au cimetière des Batignolles, le dimanche 12 janvier, des amis et des admirateurs du grand poète. M. Georges Verlaine a déposé des fleurs sur la tombe de son père, et M. Edmond Lepelletier a prononcé une allocution.

Les assistants se sont ensuite retrouvés au restaurant Vantier-Védrine. Le déjeuner fut présidé par M. Léon Dierx, à qui MM. Rodin, Poincaré, Georges Lafenestre, Maurice Barrès, Reynaldo Hahn, etc., avaient fait parvenir leurs regrets d'être empêchés de se joindre à lui.

Etaient présents : MM. A. Barre, A. de Bersaucourt, F.-A. Cazals, Jules Chauveau, Léon Dierx, Albert Dreyfus, Louis Dumoulin, Erasme, Paul Fort, M. et Mme Félix Georges, M. et Mme A.-Ferdinand Herold, MM. Jacquemet, Jonchère, M. et Mme Gustave Kahn, Mlle Lucienne Khan, MM. Léonce de Larmandie, Edmond Lepelletier, Catulle Mendès, Messein, A. Monniot, Gabriel Montoya, Gaston Morin, Alexandre Natanson, de Niederhausern Rodo, Mme Rachilde, MM. Ernest Raynaud, A. Roll, M. et Mme Gaston Selz, MM. Albert Servet, José Silbert, Alfred Vallette, Georges Verlaine, Tancrède de Visan.

§

Le banquet Gustave Kahn. — Le banquet offert à Gustave Kahn à l'occasion de sa nomination dans la Légion d'honneur a eu lieu le 10 janvier, comme nous l'avions annoncé, mais non au restaurant Cardinal ; les adhésions furent si nombreuses (plus de deux cents) que les organisateurs durent retenir la grande salle des fêtes du Palais d'Orsay.

A la fin du dîner, M. Albert Saint-Paul, après une allocution, a lu les lettres de ceux qui n'avaient pu venir en personne témoigner leur sympathie à Gustave Kahn. Puis M. A. Périvier a pris la parole au nom de *Gil Blas*. Le discours de M. Catulle Mendès a été très applaudi : « Vous et moi, si différents par les théories, vous — pour rire un peu — qui rimiez très mal, ou pas du tout, et moi qui rimais, peut-être, trop bien, nous avons pu faire œuvre commune pour le triomphe populaire de la multiple et éternelle poésie de France. » M. Raffaelli a parlé du critique d'art et de

l'auteur de *l'Esthétique de la Rue*. M. A.-Ferdinand Herold a rappelé les jours héroïques des « petites revues », quel fut leur rôle et la collaboration que Gustave Kahn leur apporta. Mme Vera Starkoff a dit tout ce que le poète avait fait pour l'œuvre des Universités Populaires, et l'en a remercié. Puis M. Alcanter de Brahm a parlé au nom de la Société des Poètes Français; M. Abel Bonnard au nom de ceux qui, n'ayant point en art les mêmes théories que Gustave Kahn, l'admirent toutefois pour le sens qu'il a de la beauté; M. Toucas-Massillon au nom des jeunes; M. Pierre Kahn au nom de la famille; M. Coulon au nom de M. Briand.

Gustave Kahn a remercié chacun de ses bonnes paroles et tous de leur présence; et son discours, point préparé, très spirituel et dépourvu de solennité, a été souvent interrompu par les applaudissements.

La caractéristique de ce banquet, d'ailleurs, c'est qu'il fut gai. Or, on sait combien moroses sont d'ordinaire les agapes qui réunissent plus d'une douzaine de convives.

La soirée s'est terminée par l'audition de poèmes et de mélodies interprétés par M. Rameau et Mlle Marie Marcilly, Mme Thomsen, M. Bourny, Mme Marie Mockel, Mlle Sirben.

On a même dansé un peu.

§

Le Meneur de Louves. — Une audition d'un fragment du drame lyrique tiré par M. Pierre Hortala du *Meneur de Louves*, de Rachilde, et dont M. Jean Poueigh écrit la musique, a été donnée le mardi 7 janvier au *Mercure de France*. Mme Fournier de Nocé et M. Plamondon, de l'Opéra, qui ont interprété le premier tableau du premier acte, ont été très applaudis par une assistance nombreuse d'hommes de lettres et d'artistes.

Un peu après, Mme Marie Mockel a chanté les *Roses d'Ispahan*, de Gabriel Fauré, accompagnée par M. E. Vuillermoz.

§

Un nouvel évangile. — Le cinquième volume des textes papyrologiques exhumés par MM. Grenfell et Hunt à Oxyrhynchos, entre 1897 et 1906, vient de paraître. Entre autres découvertes sensationnelles, il contient d'importants fragments de Pindare, détachés du recueil perdu des Péans; vingt colonnes d'une histoire de la Grèce faisant suite au huitième livre de Thucydide et dont l'auteur est à découvrir; enfin, une feuille d'un manuscrit sur parchemin datant du ive siècle de notre ère. Voici la traduction que donne de ce dernier fragment M. Jules Nicole, le savant hellénisant de l'Université de Genève :

Il les prit avec lui, les mena dans le lieu même des purifications et se mit à marcher dans le temple. Et un pharisien, grand-prêtre, du nom de Lévi, s'approcha d'eux, les aborda et dit au Sauveur : « Qui t'a permis de fouler le sol de ce lieu de purification et de voir ces vases saints, sans t'être baigné, sans même que tes disciples se soient lavé les pieds ? C'est dans un état de souillure que tu as foulé le sol de ce temple, qui est un lieu sacré. A moins de s'être baigné, et d'avoir changé de vêtements, personne n'y porte ses pas et n'ose voir ces vases saints. » Aussitôt le Sauveur s'arrêta avec ses disciples et lui répondit : « Toi qui es ici, dans le temple, tu es pur ? » Le pharisien lui dit : « Je suis pur, car je me suis baigné dans la piscine de David; j'y suis descendu par un des deux escaliers et j'en suis remonté par l'autre; j'ai mis des vêtements blancs et purs, et alors je suis venu et j'ai

contemplé ces vases saints. » Et le Sauveur lui répondit en ces termes : « Malheur à vous, aveugles qui ne voyez pas. Tu t'es baigné dans les eaux de ce réservoir où des chiens et des porcs sont plongés jour et nuit ; tu t'es lavé la peau et tu l'as essuyée, comme les femmes de mauvaise vie et les joueuses de flûte qui la parfument, la baignent, l'essuyent et la parent pour exciter le désir des hommes, tandis qu'au dedans elles sont pleines de scorpions et de toute espèce de vices. Moi et mes disciples, que tu dis ne s'être pas lavés, nous l'avons fait dans les eaux de la vie éternelle ? »

Il s'agit là d'un fragment d'un Evangile inconnu. L'épisode rapporté est à rapprocher de celui conté dans Marc (VII, 1-23) et dans Mathieu (XV, 1-20), mais le détail en est plus curieux et les paroles du « Sauveur » sont plus caractéristiques. L'époque de la composition de cet Evangile est difficile à déterminer. M. Jules Nicole ne la croit pas postérieure à la fin du second siècle. Quant à tenter une attribution, il ne peut en être question ; tout ce qu'on peut dire, c'est que le nouvel Evangile ne doit pas être l'œuvre du même auteur que l'Evangile selon saint Pierre dont un fragment a été également retrouvé en Egypte il y a une quinzaine d'années, et qu'il est certainement plus ancien.

§

Reliques napoléoniennes. — Dans un récent numéro du *Times* on pourrait lire les lignes suivantes, adressées au directeur :

Monsieur, — Vos lecteurs apprendront peut-être avec intérêt qu'un saule, provenant d'une bouture prise sur la tombe de Napoléon à Sainte-Hélène, s'est développé de façon luxuriante dans le coin sud-ouest du jardin de Kensington Square, et fournit en été un ombrage fort apprécié.

Et la lettre est signée de Mr F. Douglas Fox, Secrétaire Honoraire du Comité d'entretien du jardin de Kensington Square.

Cette communication amena une seconde confidence que voici :

Monsieur, — vers 1850, M. John Tinline, l'un des premiers colons de la Nouvelle-Zélande, partit d'Angleterre sur un voilier, et le navire, manquant d'eau, fit escale à Sainte-Hélène. M. Tinline coupa, sur les arbres qui entouraient la tombe de Napoléon, plusieurs boutures de saule pleureur qu'il garda fraîches pendant tout le reste du voyage en les piquant dans des pommes de terre. Il planta ses boutures à Nelson où il existe encore quelques magnifiques saules pleureurs, un ou deux provenant des boutures originales. Quelques années plus tard, M. Tinline, et d'autres colons plantèrent des boutures de ces arbres dans la province de Canterbury, et, dans la suite, j'ai moi-même tiré de ces arbres des voiturées entières de pieux et de branches pour consolider les berges de la rivière. On s'en sert maintenant communément dans toute la Nouvelle-Zélande, et dans les endroits où il y a de l'eau, tout y pousse, tout y prend racine depuis le plus petit rameau jusqu'au pieu long de plusieurs pieds et ayant un pied de diamètre. Les saules plantés sur les rives de la jolie rivière l'Avon, à Christchurch, comme ceux de la Yarra, à Melbourne, Victoria, ont la même provenance, et je ne crois pas trop m'avancer en disant que tous les saules pleureurs de la Nouvelle-Zélande ont cette même origine. M. Tinline n'est décédé que depuis peu, ayant assez vécu pour constater le succès de sa tentative d'acclimatation...

Et un troisième correspondant ajoute :

Le capitaine Lesson, de South Cave, East Yorkshire, fut un des gardes de Napoléon à Sainte-Hélène. Il ramena de la tombe de Napoléon un jeune figuier qu'il planta dans son jardin... Cet arbre est mort depuis longtemps, mais j'en avais replanté une bouture qui est devenue un arbre énorme et a donné plusieurs rejetons. Les figues, mûrissant en plein air, sont de qualité excellente...

Avons-nous, en France, des bords de rivières, et des jardins particuliers

ou publics ornés d'arbres d'origine aussi aristocratique? Et quel Français songera à rapporter pour Fontainebleau ou la Malmaison un plant de figuier ou de saule napoléonien?

§

Inédits. — M. Alexis Hajdecki, à Vienne, vient de mettre au jour 28 lettres et un manuscrit de 47 pages in-4° de Beethoven, demeurés jusqu'ici inconnus et qui tous datent des années 1816 à 1823, les plus importantes de la vie du maître. Le manuscrit se rapporte aux malheureuses affaires de la tutelle de son neveu.

Dans les Archives de Pérouse on a retrouvé 14 manuscrits originaux de Paganini, dont le fameux IIIe concerto. Un Anglais, puis aussitôt M. Pierpont-Morgan, en ont offert qui 40, qui 80.000 lires ; mais l'Etat italien en a interdit la vente, se réservant de les acquérir.

§

La Société d'Art français. — Sous ce titre vient de se fonder à Paris une association qui a pour but de montrer par des expositions périodiques, d'art ancien et moderne la persistance de notre tradition artistique. Le Comité est composé de MM. d'Ardenne de Tizac, président, Emile Bourdelle, Gaston Prunier, Emile Roustan, Paul Deltombe, Paul Sordes et Tristan Klingsor. La première exposition de la Société d'art français aura lieu au Cercle de la Librairie, du 3 au 23 février prochain : elle comprendra une partie rétrospective consacrée à Constantin Guys et une réunion d'œuvres contemporaines de P. Briaudeau, Simon Bussy, L. Charlot, H. Déziré, H. Grosjean, Charles Guérin, Laprade, Jacques Martin, Eugène Martel, H. Ottmann, L. Paviot, A. Urbain, etc.

§

La saison d'Opéra et d'Opéra Comique à Monte-Carlo.— Elle commencera le 1er février. Les habitués de la Principauté entendront d'abord *la Gioconda*, l'opéra de Boïto et Ponchielli, avec Mme Litvinne dans le principal rôle. Puis, M. Raoul Gunsbourg les conviera à *l'Or du Rhin*, monté avec un soin et un luxe tout particuliers. Le célèbre ténor Van Dyck en sera le principal interprète.

Les amateurs d'opéra-comique ne seront pas déçus non plus. La direction prépare une reprise de *Thérèse*, l'ouvrage de MM. Jules Claretie et Massenet. C'est Mlle Lucy Arbell qui reparaîtra dans le rôle de Thérèse. Le spectacle comportera en même temps un ballet, *Espada*, dont Massenet a voulu réserver la primeur au théâtre de Monte-Carlo. *Rigoletto* et la *Traviata* auront, parmi leurs interprètes, Mlle Selma Kurz, que d'aucuns ont appelée la nouvelle Patti. Le chanteur russe Chaliapine se produira dans *Mefistofele* et dans *la Vie de Bohême*.

§

Publications du « Mercure de France ».

POÈMES ET POÉSIES, nouvelle édition, augmentée, par Francis Vielé-Griffin. Vol. in-18, 3.50.

CORRESPONDANCE et VOYAGE A L'ETRANGER, de Th. Dostoïevski, traduit par J.-W. Bienstock, avec un portrait. Vol. in-8, 7.50.

§

Le Sottisier universel.

LE FROID. Londres, 2 janvier. Dépêche particulière du *Matin*. — Le baromètre est tombé aujourd'hui à plusieurs degrés au-dessous de zéro. — *Le Matin*, 3 janvier.

M. Le Bargy, je ne sais plus à quel propos, a cité les entretiens de Gœthe avec Inkermann. — *L'Echo de Paris*, 31 décembre.

Le luxueux périodique de MM. Gabriel Boissy et Maurice Couture débute par une copieuse monographie de Mme Marthe Regnier, la perte du boulevard. — *La Chronique mondaine*, Nîmes, 28 décembre.

Dès lors, dans le régime parlementaire, la question de cabinet sort des entrailles de la situation. — *Le Petit Belge*, 21 décembre.

Mme Fœrster-Nietzsche, la veuve du célèbre philosophe. — *Gil Blas*, 24 décembre.

M. Haraucourt, de l'Académie française. — FLORENT MATTER, *L'Energie Française*, 14 décembre.

Les Suisses, bien que vivant sous la même latitude que nous, ont cru faire preuve d'indépendance en adoptant une heure allemande. — MICHEL PROVINS, *Les Joies*, p. 302.

... lorsqu'un individu complètement nu leur apparut... On trouva sur lui des papiers d'identité au nom de Paul Mabry, etc. — *Le Journal*, 20 décembre.

... un voyageur... dont le visage glabre et allongé était barré d'une forte moustache brune. — *Le Journal*, 14 décembre.

— Vous l'avez quitté parce que vous prétendiez qu'il avait une maladie vénérienne. Or, le contraire est plus probable. — *Le Journal*, 3 décembre.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d'« encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : Georg. Polti.
Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Gomez Carrillo.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Démétrius Asteriotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P. G. La Chesnais.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger, Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net*. | Étranger : 1 fr. 50

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		Étranger	
Un an............	25 fr.	Un an............	30 fr.
Six mois........	14 »	Six mois........	17 »
Trois mois......	8 »	Trois mois......	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS, avec prime équivalant au remboursement de l'abonnement.

France : 65 fr. | Étranger : 80 fr.

La prime consiste : 1° en une réduction du prix de l'abonnement; 2° en la faculté d'acheter chaque année 20 volumes des éditions du *Mercure de France* à 3 fr. 50, *parus ou à paraître*, aux prix absolument nets suivants (emballage et port compris).

France : 2 fr. 25 | Etranger : 2 fr. 50

Envoi franco, sur demande, du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.